HISTOIRE DES DEUX CONQUERANS TARTARES QUI ONT SUBJUGUÉ...

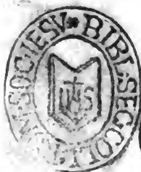
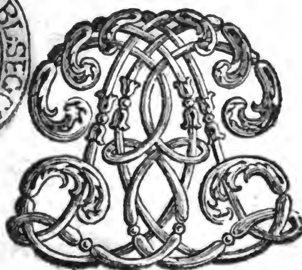
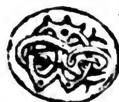
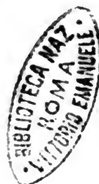
Pierre Joseph : d' Orléans



[illegible]
[illegible]

HISTOIRE
DES
DEUX CONQUERANS
TARTARES
qui ont ſubjugué
LA CHINE.

Par le R. P. PIERRE JOSEPH d'ORLEANS, de la Compagnie de JESUS.

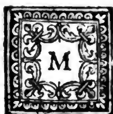





A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, ſur le ſecond Perron de la ſainte Chapelle.

M. DC. LXXXVIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



A MONSEIGNEUR LE CHANCELIER.


ONSEIGNEVR,

Parmi les raretez de la Chine, il n'en est point qui meritent mieux estre presentées aux per-

ſonnes de voſtre rang & de votre gouſt, que celle que je vous offre icy. La Chine n'a rien de plus beau que l'hiſtoire des deux Roys qui l'ont conquiſe, & le reſte du Monde n'auroit rien d'égal, ſi LOÜIS LE GRAND *ne regnoit point en France.*

La conqueſte de tant de Provinces eſt ce qu'il y a de moins admirable en eux. Le premier l'a commencée à huit ans, le ſecond l'a achevée à quatorze: c'eſt un miracle de leur fortune plutoſt qu'un effet de leur vertu. Mais ce qu'on ne peut aſſez admirer, & ce que je ſuis ſeur, MONSEIGNEVR, *qui vous touchera davantage, c'eſt la*

ſageſſe de ces Monarques à gouverner le vaſte Empire, & l'infinie multitude de peuple, que le Ciel a ſoumis à leurs Loix.

Vous en eſtes meilleur juge qu'un autre; & c'eſt pour cela que j'ay creu ne pouvoir expoſer le portrait de ces deux Heros aux yeux de perſonne plus capable que vous, de donner à leurs vertus tout leur prix. Ces lumieres ſi ſeures, qui depuis ſi long-tems vous éclairent en tant de differens emplois, ſans qu'on vous y ait encore vû faire aucun de ces pas dangereux, que n'évitent pas toujours les plus clair-voyans, vous feront

ſuivre avec plaiſir dans la conduite de ces Princes les traces d'une politique autant adroite ſans artifice, qu'efficace ſans violence. L'équité inflexible dont vous faites profeſſion, & qui a porté le plus juſte des Roys à vous eſtablir Chef de tous les Tribunaux où l'on rend la juſtice dans ſon Royaume, vous doit faire eſtimer des Conquerans, qui ont porté dans toutes leurs conqueſtes la balance avec l'épée, & ſemblent n'avoir aquis des ſujets, que pour faire plus de gens heureux. Grand ſans fierté, regulier ſans rigueur, exact obſervateur des loix ſans cette dureté farouche, qui les

fait haïr en les faisant regner, vous aimerez des esprits flexibles, qui ont sceu polir des guerriers Tartares, & rendre sociables les Empereurs Chinois.

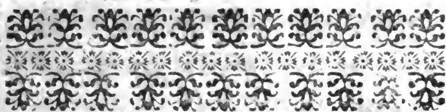
Vostre Zele pour la Religion, MONSEIGNEUR, *vous fera regreter que l'un soit mort idolastre, & que l'autre ne soit pas encore Chrestien : mais si vous trouvez en cela dequoy les plaindre, vous trouverez de quoy les loüer dans la liberté qu'ils ont donnée à leurs peuples de professer le Christianisme, & dans la protection puissante, dont ils ont toujours honoré ceux qui le préchent. Dieu, qui tient en sa main le cœur des*

Roys, a ses moments pour les toucher : l'obligation que nous avons dans la Chine à celuy de ces Princes qui y regne aujourd'huy, nous fait faire des vœux pour les avancer, comme celles que nous vous avons icy, MONSEIGNEUR, *nous font demander à Dieu la continuation des benedictions qu'il verse sur vous ; la conservation de cette santé si precieuse à tout l'Etat, la prosperité de cette illustre famille si digne de vous avoir pour chef, la confiance du Prince, l'amour du peuple, l'approbation de tous les gens de bien. Si mon Ouvrage ne merite la vostre, donnez la du*

moins au zele sincere, & au tres-profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obeïssant
Serviteur,
PIERRE JOSEPH D'ORLEANS
de la Compagnie de Jesus.



AVERTISSEMENT.



DANS les Lettres qu'on nous écrit icy de diverſes parties du monde, où l'on envoye des Ouvriers Evangeliques pour annoncer la Foy aux Gentils, ou pour ramener à l'obeïſſance du Vicaire de IESUS-CHRIST ceux que le Schiſme en a ſouſtraits, on trouve de deux ſortes de choſes. La plus grande partie eſt de celles qui regardent immediatement la

Religion; les progrés qu'-elle fait, les persecutions qu'elle souffre, les moyens de l'estendre ou de la conserver. C'est ce qui a servi jusqu'icy de sujet aux Relations qu'on a faites, pour apprendre à ceux qui secondent par leurs prieres ou par leurs charitez les travaux des Hommes Apostoliques, la benediction que Dieu y donne.

C'est ce qui servira encore dans la suite de matiere à un illustre Ecclesiastique, pour édifier la Foy des Chrestiens & des Catholiques de France, par l'hi-

n'en sont differens que dans les termes. Quelque estude que j'eusse faite de ces matieres, je n'ay ni pû disputer le terrain à un homme d'un aussi grand merite, qu'est celuy dont il s'agit, ni crû bien seur pour ma reputation, d'écrire sur les mesmes sujets, qu'une personne aussi polie.

C'est donc pour luy laisser ce champ libre, que m'attachant à l'autre partie des choses, qui se trouvent dans ces Lettres des pays éloignez, j'en ay tiré tout ce qui peut donner une plus parfaire connoissance de

leur ſituation & de leur nature, auſſi-bien que de l'Hiſtoire & des mœurs des Nations qui les habitent. Ce que j'en donne en ces deux volumes, n'eſt qu'un eſſay pour éprouver ſi ces ſortes d'Ouvrages plairont, afin que ſelon l'accueil qu'on leur fera, je continuë ou je ceſſe d'y travailler.

Ie commence par l'Hiſtoire des deux Conquerans, qui ont de nos jours ſubjugué la Chine, le feu Empereur, & celuy qui regne avec tant de reputation aujourd'huy. Dans celle du premier, en beau-

coup de choses je suis les Peres Martini & de Rougemont : mais je m'attache aux Lettres du Pere Adam Schall, qui a vescu à la Cour de ce Prince, qui a eu part à sa confidence, & mesme à son éducation ; & dont par cette raison les Memoires non seulement m'ont paru plus seurs que ceux des autres, mais plus conformes à mon dessein, qui est moins de faire l'Histoire du regne de ces Monarques, que celle de leur Personne. Ie n'ay rien tiré de Palafox. Vn homme qui écrivoit l'Histoire de la Chi-

ne au Mexique ſur des nouvelles qui luy venoient des Philippines, ne peut eſtre un bon guide à ſuivre, ſur tout quand on en a un auſſi grand nombre, qui ont eſté témoins des choſes, & qui n'écrivent que ce qu'ils ont veu.

Pour ce qui regarde l'Empereur d'aujourd'huy, j'ay tiré tout ce que j'en dis des Lettres qui nous viennent tous les ans de la Chine, & le plus que j'ay pû de celles du Pere Ferdinand Verbieſt, que ce Prince honore de ſa bienveillance, & avec qui il vit à peu prés comme

ſon predeceſſeur avec le Pere Adam. Le Pere Adrien Greſlon François, eſt celuy de tous qui a le plus de ſoin de ramaſſer ce qui regarde l'Hiſtoire du Pays, & je dois à une de ſes Relations tout ce que je rapporte de la derniere Ligue des Mandarins Chinois contre la domination Tartare.

Ceux qui écriront l'Hiſtoire de la Chine, ou qui continuëront celle du Pere Martini ; ce que les Sçavans attendent des Ieſuites de Pequin au premier loiſir qu'ils en auront, y trouveront ſans doute une ma-

tiere digne de la curiosité publique, de grandes guerres, de grandes revolutions, une politique assez soûtenuë, de la vertu heroïque en quelques-uns, de la Philosophie dans la plûpart : mais parmi tant de choses capables de plaire aux Lecteurs & de les instruire, ils auront deux écueils à éviter.

Le premier est de rendre leur Histoire obscure, en la chargeant d'un grand nombre d'Acteurs, dont les noms propres sont autant difficiles à distinguer, que leurs qualitez sont incon-

nuës à ceux qui ne les ont pas estudiées de longue main. C'est tout ce qu'on peut faire, que de démesler ces choses dans l'Histoire Greque ou dans la Romaine, encore peu de gens s'en donnent-ils la peine. De sorte que ce que gagnent les Historiens par cette exactitude à vouloir rapporter les noms & les emplois de tous ceux dont ils parlent, est de laisser ignorer au Lecteur les personnages qu'il doit connoistre, pour luy vouloir faire connoistre ceux qu'il luy importe peu d'ignorer. Si cela arrive dans les Hi-

ſtoires que tout le monde veut ſçavoir, à combien plus forte raiſon ne doit-il point arriver en celles qui picquent moins la curioſité, & que meſme les Sçavans peuvent ignorer ſans honte?

Le ſecond écueil où peuvent donner ceux qui écriront l'Hiſtoire de la Chine, eſt de faire prendre une mauvaiſe prononciation au Lecteur, en ſuivant en toute Langue l'ortographe Chinois. Car comme les Chinois prononcent certaines lettres autrement que nous, il arrivera par là que nous

n'aurons aucun nom Chinois comme il le faut prononcer.

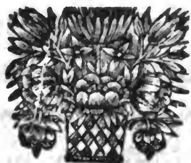
Pour remedier à ces inconveniens, j'ay fait deux choses dans cet Ouvrage. Premierement j'ay retranché un grand nombre de noms peu utiles à l'intelligence de mon Histoire, & qui en auroient fort diminué l'agrément. En second lieu j'ay reduit à nostre ortographe ceux que j'ay esté obligé de mettre, en les écrivant plûtost comme nous les devons prononcer, que comme il se devroient écrire selon l'ortographe

Chinois. Ainſi j'ay écrit Chunchi, & non pas Xumchi; parce que les Chinois prononcent cet X comme nous prononçons le Ch.

I'ay fait une faute en écrivant Taiſu, perſonnage fameux dans l'Hiſtoire Chinoiſe, qu'on prononcera comme s'il y avoit un Z, au lieu qu'il le faut prononcer comme s'il y avoit deux ſſ, parce qu'en ſuivant plus exactement l'ortographe Chinois, il faudroit écrire Tai-çu avec un c & une ſedille. Pour remedier à cela, il auroit fallu écrire Taiſſu, ou Tai-ſu.

Le nom de l'Empereur d'aujourd'huy m'a embarrassé. Il s'appelle Camhi, & la derniere syllabe de ce mot m'a paru, en l'entendant prononcer par un Chinois, qui a demeuré longtems dans cette Maison, avoir le mesme son que l'J consonne des Espagnols, dans ces mots Juan, Hijo & semblables: de sorte que pour l'écrire en François à peu prés selon la prononciation Chinoise, la meilleure maniere auroit esté d'écrire Canqui, aspirant un peu la derniere sylla-be. Mais j'ay eu peur de le

trop déguiſer, & j'ay crû qu'il y auroit moins d'inconvenient de luy laiſſer courre le riſque d'eſtre mal prononcé, que d'eſtre tout-à-fait méconnu.



PERMISSION
du R. P. Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de JESUS en la Province de France, suivant le pouvoir que j'ay receu de nostre R. P. General, permets au P. Pierre Joseph d'Orleans de la mesme Compagnie, de faire imprimer un Livre qu'il a composé sur diverses Lettres envoyées de la Chine & autres lieux éloignez, qui porte pour titre, *Histoires & Remarques curieuses*, & qui a esté veu & approuvé par trois Theologiens de nostre Compagnie. En foy & témoignage de quoy j'ay signé la presente Permission. A Paris le premier Janvier 1688.

Signé, JACQUES PALLU.



PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de noſtre Hoſtel, Baillifs, Seneſchaux, Prevoſts, leurs Lieutenans, & tous autres nos Juſticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Noſtre cher & bien amé le Pere JOSEPH D'ORLEANS de la Compagnie de JESUS, Nous a fait remonſtrer qu'il auroit compoſé un Livre, intitulé *Hiſtoires & Remarques curieuſes*, &c. lequel il deſireroit faire imprimer. Mais comme il apprehende qu'aprés en avoir fait la dépenſe aucuns ne le vouluſſent contrefaire, & le fruſter par ce moyen des fruits de ſon travail, & qu'il n'oſeroit le faire ſans avoir obtenu nos Lettres ſur ce neceſſaires, qu'il Nous a tres-humblement fait ſupplier luy vouloir accorder. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous luy avons permis & accordé, permettons & accordons par ces preſentes, de faire imprimer dans noſtre Royaume & non ailleurs, vendre & debiter en tel volume, marge & cara-

ctere, & autant de fois que bon luy sem-
blera ledit Livre pendant le temps & espa-
ce de dix années entieres & consecutives,
à commencer du jour qu'il sera achevé
d'imprimer. Faisons tres-expresses défen-
ses à tous Imprimeurs, Libraires & au-
tres de quelque qualité & condition qu'ils
soient, d'imprimer ou faire imprimer le-
dit Livre sous quelque prétexte que ce
soit, d'augmentation, correction, chan-
gement de titre, impression estrangere, en
quelque sorte & maniere que ce soit sans
le consentement de l'Exposant ou de ses
ayans causes, à peine de confiscation des
Exemplaires contrefaits, trois mille livres
d'amande, & de tous dépens, dommages
& interests; à la charge par ledit Expo-
sant de faire imprimer ledit Livre sur de
bon papier & en de beaux caracteres, sui-
vant les derniers Reglemens de la Librai-
rie & Imprimerie; mettre deux Exemplai-
res dudit Livre dans nostre Bibliotheque
publique, un en celle de nostre Chasteau
du Louvre, & un en celle de nostre tres-
cher & feal le sieur Boucherat Chevalier,
Chancelier de France avant de l'exposer en
vente, à peine de nullité des presentes; du
contenu desquelles vous mandons & en-
joignons faire joüir l'Exposant & ses ayans
causes pleinement & paisiblement, cessant

& faisant cesser tous troubles & empesche-mens contraires. Voulons qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Livre l'extrait des presentes elles soient tenuës pour deuëment signifiées, & qu'aux copies d'icelles collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers Secretaires foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis faire pour l'execution des presentes toutes significations, Actes & Exploits requis & necessaires, sans demander autre permission : CAR tel est nostre plaisir. DONNE' à Fontainebleau le vingt-troisiéme jour d'Octobre, l'an de grace mil six cens quatre-vingt-sept : Et de nostre regne le quarante-cinquiéme. Signé, Par le Roy en son Conseil, BOUCHER.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris le 10. jour de Janvier 1688. suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1653. celuy du Conseil Privé du Roy du 27. Fevrier 1665. & l'Edit de sa Majesté donné à Versailles au mois d'Aoust 1686. Le present enregistrement fait à la charge que le debit dudit Livre se fera par un Imprimeur ou Libraire, suivant l'Edit, Statuts & Reglemens.

Signé, J. B. COIGNARD, *Syndic.*

Et ledit R. P. JOSEPH D'ORLEANS a cedé ſon droit de Privilege cy-deſſus à CLAUDE BARBIN, Marchand Libraire, pour en joüir ſuivant l'accord fait entre eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 15. Janvier 1688.

Fautes d'impreſſion.

PAg. 172. meilleur iſſuë, *liſez* meilleure.

Pag. 154. action memorable de juſtice, *liſez* memorable action de juſtice.

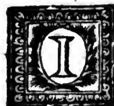
S'il y en a quelque autre ſemblable, l'indulgence du Lecteur y ſuppléera.

HISTOIRE



HISTOIRE
DES
DEUX CONQUERANS
TARTARES
qui ont ſubjugué
LA CHINE.

LIVRE PREMIER.

L y a quelque choſe de ſi ſingulier dans les deux fameux Conquerans qui viennent de ſubjuguer la Chine; qu'on ne peut rien donner au public de plus

agreable & de plus curieux, que ce que nos relations nous apprennent des grandes actions de ces Monarques. L'esprit, le courage, la conduite, tout est extraordinaire en eux ; & l'on verra par ce que j'en diray, que la politesse de ces Roys Tartares auroit son prix en France comme à la Chine.

Pour mieux faire connoistre tout ce qui les regarde, je commence leur histoire par celle de leurs Ancestres, qui ont entrepris la belle conqueste que ceux-cy ont si heureusement achevée, & dont nous apprenons que celuy qui regne aujourd'huy joüit dans une profonde paix.

Deux sortes de Tartares

Dans ces vastes espaces de

terre qui portent le nom de Tartarie, il y a au Septentrion de la Chine un grand pays divisé en deux Estats, qui par la situation où ils sont l'un à l'égard de l'autre ont esté nommez l'un Tartarie Orientale, l'autre Tartarie Occidentale. Le premier s'appelle autrement le Royaume de Niuché, le second le Royaume de Tanyu. Entre ces deux peuples & ceux de la Chine il y a eû de tout tems une extréme émulation; & la fameuse muraille, élevée il y a prés de deux mille ans pour servir de rempart aux uns contre les autres, n'a pas empesché qu'ils n'ayent eu de continuelles & sanglantes guerres. La fortune a souvent fa-

anciens ennemis de la Chine.

Les Tartares ont deux fois subjugué la Chine

vorisé les Chinois : mais voicy déja la seconde fois que les Tartares leur imposent le joug. Ces deux évenemens ont quelque chose de si semblable, & le premier est mesme si necessaire pour mettre en son jour le second, que je déroberois au Lecteur un des plus grands agrémens de cette Histoire, si je ne luy en faisois le recit.

La Chine fut Conquise la premiere fois par les Tartares en 1100.

Au commencement du douziéme siecle, sous le regne d'un Empereur de la Chine nommé Hoïsson, les habitans de la province de Leauton s'estant aguerris par l'exemple des Tartares orientaux leurs voisins, devinrent incommodes au reste de l'Empire par les brigandages qu'ils exer-

çoient. L'Empereur les voulut reprimer : mais il ne les trouva pas dociles. Ils défirent les troupes qu'il envoya contre eux, & pousserent si loin leurs conquestes, que l'Empereur fut obligé d'avoir recours à ces mesmes voisins qui leur avoient inspiré la guerre, pour les obliger à vivre en paix. Le secours fut prompt : car les Tartares ne mettent à leurs preparatifs, que le temps qu'il faut pour s'armer. Ils marcherent contre les rebelles, & les renfermant entre eux & les Chinois, qui venoient de l'autre costé, il les eurent bientost rangez au devoir.

On chantoit victoire à Péquin : mais on y fut bien sur-

pris, quand au lieu d'un remerciment & des recompenses ordinaires, les Tartares demanderent à partager un Empire, qu'ils se vantoient d'avoir soûtenu sur le penchant de sa ruine. Il n'y avoit pas deux partis à prendre avec des gens qui parloient ainsi. Il falut en venir aux armes : mais les armes dorées des Chinois ne se trouverent pas d'aussi bonne trempe que les coûtelas des Tartares. Ceux-là furent battus en plusieurs rencontres, & obligez de ceder par force ce qu'ils n'avoient pas voulu accorder de bon gré. Les Tartares se rendirent maistres de Péquin & des provinces d'alentour. L'Empereur fut pris

par trahiſon & envoyé dans un deſert de Tartarie, où il mourut. Son ſucceſſeur fut auſſi pris dans un ſiege, & eut le meſme ſort: ce qui obligea le troiſiéme de ſe retirer dans les provinces du midy, & d'y aller tenir ſa Cour.

Toute la Chine Septentrionale demeura cent cinquante ans ſous cette nouvelle domination, ſans que tous les efforts que firent les Chinois pour en ſecoüer le joug euſſent aucun ſuccés. Dans ce deſeſpoir, les enfans oubliant la faute de leurs peres, appellerent comme eux à leurs ſecours un puiſſant ennemi pour en chaſſer un foible. Il y avoit long-temps que les Tartares

occidentaux laissoient en repos les Chinois : les grands avantages qu'avoit eu contre eux un Empereur de la Chine nommé Vuti les avoient tellement affoiblis, qu'ils sembloient avoir perdu l'envie de repasser la muraille. Les Chinois la leur firent renaistre, lors qu'ils y pensoient le moins, par le secours qu'ils leur demanderent, & par l'alliance qu'ils firent avec eux pour chasser les Tartares orientaux. Ceux-cy furent avertis assez à temps de la negotiation, pour la rompre, si les Chinois eussent voulu entendre à un accommodement qu'ils leur proposerent : mais l'Empereur & ses Ministres n'ayant rien vou-

lu écouter, il en falut venir aux mains.

Les attaquez ſe défendirent long-temps, & il y eût telle Ville, où ils ſoûtinrent le ſiége juſqu'à manger de la chair humaine; de ſorte qu'on peut dire, qu'on les extermina plûtoſt qu'on ne les chaſſa. Le dernier de leurs Roys, nommé Negayti, ſe donna luy-meſme la mort. Ceux qui reſtérent ſe ſauverent comme ils peurent, & ſe retirerent dans leur ancien pays. On dit que lorſque leur Roy ſolicitoit l'Empereur de la Chine à la paix, il luy avoit écrit ces paroles : *ceux que vous appellez à voſtre ſecours m'oſteront mon royaume : mais aprés m'avoir oſté le mien,*

ils vous osteront le vostre. L'évenement fit voir qu'il n'avoit dit que trop vray : les Tartares Occidentaux ne chasserent les autres que pour prendre leur place ; & comme avec une égale ambition ils avoient beaucoup plus de forces, ne se contentant pas de leur partage, ils voulurent avoir ce qui restoit aux Chinois. Ils leur déclarerent donc la guerre, & la poursuivirent si chaudement sous la conduite de leur Roy Chifu, & celle d'un autre grand Capitaine nommé Peyen, qu'en vingt années de temps ils eurent poussé les Empereurs Chinois à l'éxtrémité de leur Empire. Le dernier de ces Monarques nom-

mé Tipin, qui n'avoit que huit à dix ans, fut obligé de se retirer sur la Mer, où son armée navale, qui estoit sa derniere resource, ayant esté défaite par celle des Tartares, l'an 1281. son General le prit entre ses bras, & se précipita dans la Mer avec luy.

Chisu devenu par là maître de l'Empire, commença cette famille Royale, que les Chinois appellent la famille d'Y-ven, laquelle, quoy qu'étrangére & Tartare, leur fut neanmoins si agreable qu'ils la nomment encore aujourd'huy la domination sainte, & en conservent chérement la mémoire.

Les Chinois chassent les Tartares.

Quelque doux que soit un

joug, ils ſe trouve toujours des gens qui par orgueil ou par inquiétude ne le portent pas volontiers. Il n'y avoit guéres que ſoixante ans, que la famille d'Yven régnoit dans la Chine, lorſqu'il ſe forma un parti pour l'en chaſſer. Le chef de cette entrepriſe fut un homme de fortune nommé Taiſu. Il avoit eſté Valet d'un Bonze, & l'avoit quité pour ſe faire chef d'une troupe de déterminez qui couroient la campagne pour voler. Le ſuccés qu'il eût dans cette petite guerre luy perſuada inſenſiblement, qu'il eſtoit capable d'en faire une plus grande. Malheureuſement pour les Tartares, Chunti

qui eſtoit alors ſur le troſne, quoy que bon Prince, n'avoit pas hérité avec la bonté tout le mérite & toute l'habileté de ſes anceſtres. Il eſtoit homme ſuperſtitieux, aimant ſes plaiſirs, négligeant ſes affaires, dont il abandonnoit la conduite à un Miniſtre auſſi peu entendu que luy. Taiſu qui avoit autant d'eſprit que de réſolution & de cœur, ayant reconnu cette ſituation des affaires du Tartare dans la Chine, prit ſes meſures pour en profiter, & ne ſe propoſa rien moins que de le chaſſer, & de prendre ſa place. Dans ce deſſein ayant ſondé le courage de ſes compagnons, & les trouvant d'humeur à le

ſuivre, il commença par attaquer des Villes dans les Provinces du Midy, qui eſtant les plus éloignées de la Cour, eſtoient auſſi plus loin du ſecours. Il fut ſi heureux dans ſes premieres attaques, qu'en peu de temps il ſe vit en eſtat de ne plus trouver de reſiſtance : & ce qu'il y eût de meilleur pour luy, ſes troupes augmentoient à meſure qu'il prenoit des villes, chacun ſe faiſant honneur de ſuivre l'étendard de la liberté publique : de ſorte qu'il ſe trouva tout d'un coup maiſtre d'un grand nombre de places, & General d'une groſſe armée.

Le bruit que firent ſes armes eſtoit trop grand pour ne

pas éveiller Chunti : mais ce fut trop tard. Taiſu n'eſtant plus arreſté de rien, marcha ſi rapidement vers la capitale, qu'il ne laiſſa pas à ſon ennemi aſſez de terrain pour pratiquer des reſſources aprés la perte d'une bataille : ainſi la premiere qu'il gagna ſur luy decida de la fortune de l'un & de l'autre. Chunti prit la fuite, & ne trouvant de ſeureté que dans le pays de ſes Anceſtres, il s'y retira, & y mourut deux ans aprés : Taiſu ſe trouva maiſtre de l'Empire que perſonne ne luy diſputa, non ſeulement parce qu'il l'avoit conquis par les armes ; mais parce qu'il le meritoit par ſes vertus. Il prit le nom

de Humvu, qui signifie grand guerrier, & fut le chef de la famille royale de Taimin, qui a duré prés de trois cens ans, & qui a donné à la Chine seize Empereurs.

Jusqu'aux quatre derniers de ces Princes, quoy que les Tartares à leur ordinaire eussent de temps en temps fait la guerre aux Chinois, & souvent mesme remporté sur eux des avantages considerables, les Chinois neanmoins les avoient toûjours repoussez au delà de la grande muraille, continuellement gardée, mesme en temps de paix, par un million d'hommes. On dit que l'Empereur Vanlié n'avoit point fait de difficulté d'y employer son

ſon argent avec ſes armes, & qu'il n'avoit pas crû deshonorer la Majeſté de l'Empire Chinois, d'achepter par une eſpece de penſion, qu'il payoit aux Tartares de Tanyu, la tranquilité de ſes Etats & le repos de ſon peuple.

Les Tartares rentrent dans la Chine ſous l'Empire de Vanlié.

Malgré ces precautions pour avoir la paix, ce fut ſous le régne de ce Prince, que s'alluma la ſanglante guerre, qui a produit tant de révolutions. Il avoit été juſques là le plus heureux Monarque, qui eût porté la Couronne de la Chine, comme il en étoit un des plus grands. Aimé de ſes ſujets, craint de ſes ennemis, reſpecté de tous

les Roys de l'Orient, dont plusieurs luy payoient tribut, il étoit comblé de prosperitez. On ne peut douter que l'accueil favorable, qu'il avoit fait aux Ministres de l'Evangile, ne luy eût attiré la plus grande partie de ces benedictions. Car ce fut au commencement de son regne, que le célébre Jesuite Mathieu Ricci porta la foy dans ce grand Empire. On peut dire que les conquestes qu'il y fit à JESUS-CHRIST luy couterent plus, que celles qu'y firent les Tartares pour leur Monarque. Car il n'y avança pas d'un pas, sans trouver des oppositions, qui luy auroient été insurmontables, si

La Religion chrêtienne preschée à la Chine.

avec un courage heroïque, il n'eût eu une patience d'Apôtre. Sa constance vint à bout de tout, & il parvint enfin jusqu'à s'insinuer dans les bonnes graces de l'Empereur. Il se servit heureusement de son credit à la Cour, pour établir le Christianisme dans l'Empire ; il y fit entrer un nombre considerable de Missionaires de sa compagnie ; il y forma des Eglises nombreuses ; & il eut la consolation en mourant d'y voir des Mandarins Chrêtiens. Il mourut l'an 1610. laissant la Religion déja florissante à la Chine.

Avec la Religion florissoit l'Empire : mais Vanlié à la *Vanlié chasse les Ministres de l'E-*

vangile, & en est puny par sa révolution.

ſuggeſtion de quelques uns de ſes Officiers, tarit la ſource du bonheur de l'Empire, en troublant par l'exil des Prédicateurs les progrez de la Religion, & eut le déplaiſir de voir flétrir ſon regne par le commencement des guerres, qui mirent les étrangers ſur ſon Trône, & ſa nation ſous le joug.

Commencement de la révolution.

L'origine de cette révolution, qui commença l'an 1616. fut la vexation que firent aux Tartares de Niuché les Gouverneurs des Villes Chinoiſes, qui ſont voiſines de leur Pays. Il n'y avoit que peu d'années que ces Tartares avoient formé une nouvelle Monarchie de ſix ou ſept pe-

tits Etats, dont les Maiſtres s'eſtant fait la guerre aſſez longtemps les uns aux autres, avoient enfin obeï à celuy qui s'eſtoit trouvé le plus fort. Les Gouverneurs Chinois, qui ſelon l'ancienne maniere de gouverner de la Chine, avoient un pouvoir abſolu, & qui d'ailleurs s'imaginoient, qu'il eſtoit de leur politique d'abaiſſer cette puiſſance naiſſante, n'avoient rien obmis pour traverſer leur commerce & leurs alliances, & ayant même trouvé moyen de ſe ſaiſir par artifice de la perſonne de leur Roy, ils l'avoient fait cruellement mourir.

Ce Prince, par bonheur



pour ses Etats, avoit un fils en âge de luy succeder, qui pour montrer qu'il en estoit digne, commença son regne par entreprendre de vanger la mort de son pere. Dans ce dessein il leve une armée, & faisant irruption dans la Province de Leauton, prend Cayven, qui en est la premiere Place, & jette l'épouvente dans tout le Païs. Il eût pû faire plus de chemin, si un reste de respect pour l'Empire Chinois ne luy eût fait chercher un moyen plus doux de tirer raison de la mort de son pere, en s'en pleignant à l'Empereur même, qui estoit un Prince équitable, & sans l'aveu duquel il sçavoit bien,

que les Gouverneurs exerçoient ſouvent de ſemblables violences. Ayant pris cette reſolution, il envoye un Ambaſſadeur à Pekin avec une lettre reſpectueuſe, dans laquelle expoſant à l'Empereur l'injure qu'il avoit receuë de ſes Miniſtres, il luy rend raiſon de ſon procédé, excuſant ſur le tranſport d'une juſte douleur l'irruption faite dans ſes Etats, & l'aſſûrant au reſte, qu'il eſtoit preſt de rendre ce qu'il avoit pris, & de faire repaſſer la muraille à ſes troupes, s'il eſtoit écouté favorablement, & ſi l'Empereur vouloit bien, par l'équité dont il faiſoit profeſſion, punir luy même l'attentat de ſes

ſujets. Cette Lettre ne fut pas receuë de Vanlié, comme le Tartare avoit eû ſujet de ſe le promettre. Car ſoit que ce Prince, qui eſtoit déja vieux, commençaſt à fuir les affaires, ſoit qu'il mépriſaſt celle-cy, il en renvoia la connoiſſance à ſes Miniſtres: qui loin de ſe mettre en devoir de ſatisfaire ce Roy offenſé, trouverent fort mauvais, qu'il eût eû la hardieſſe de ſe plaindre d'eux à leur Maiſtre.

Le Tartare irrité avec raiſon & du meſpris de l'Empereur, & de l'inſolence des Miniſtres, jure la rüine de l'Empire de la Chine, & par un mouvement de pieté barbare, vouë aux Manes de ſon pere

le ſang de deux cens mille Chinois. Dans cette diſpoſition il monte à cheval, & s'étant mis à la teſte de ſes troupes, il marche droit à la Capitale de la Province de Leauton, l'aſſiége, la prend, & ſe ſervant de la conſternation que ſes conqueſtes avoient jettée parmi ces peuples, paſſe dans la Province de Pekin, & s'avance juſqu'à ſept lieuës du ſiége de l'Empire, épargnant les Villes qui ſe ſoûmettoient, & mettant tout à feu & à ſang en celles qui oſoient luy réſiſter. Il auroit pû dés lors hazarder le ſiége de Pekin: mais ce ſage Conquerant ne voulant pas que le hazard décidaſt de ſa fortune, crût que

c'en estoit assez pour cette fois, & craignant d'estre enveloppé par les troupes nombreuses que les Chinois assembloient contre luy de toutes parts, il se retira dans le Leauton chargé des dépoüilles de deux riches Provinces, & comme s'il se fût tenu asseuré que ses succés égaleroient son ambition, il prit le titre d'Empereur de la Chine avec le nom Chinois de Thienmin.

Thienmin premier Roy Tartare, qui entre dans la Chine.

La victoire qu'il gagna peu de temps aprés, le confirma beaucoup dans ses esperances. Car les Chinois ayant assemblé une armée de six cens mille hommes, il la défit en bataille rangée, & aprés en avoir laissé sur la place plus de cin-

quante mille, il pourſuivit le reſte, qui avoit pris la fuite, juſques ſous les murailles de Pekin. Il y ſeroit entré, s'il l'eût attaquée, car l'épouvante y eſtoit ſi grande, que l'Empereur meſme en fuſt ſorti pour ſe retirer dans les Provinces méridionales de ſes Etats, ſi ſon Conſeil ne luy eût repreſenté que cette action alloit le deshonorer, enfler le courage à ſes ennemis, & l'abbatre à tous ſes ſujets. La providence n'avoit pas voulu que cet Empereur fuſt humilié, juſqu'à finir ſon regne & ſa vie dans une ſi honteuſe fuite; car il ne ſurveſquit pas longtemps à ce commencement de la décadence de ſon Empire,

qu'il avoit meritée à la verité, par la mauvaiſe complaiſance qu'il avoit euë pour ſes Miniſtres, en chaſſant les Prédicateurs de l'Evangile; mais dont il y a apparence que Dieu luy épargna de voir la continuation, parce qu'il avoit toujours favoriſé la foy Chrêtienne, & qu'il eſtoit le premier Empereur Chinois, qui en avoit permis la prédication.

Mort de Vanlié.

Ce fut l'an 1620. que Vanlié ceſſa de vivre, aprés avoir regné 47. ans. Taichan ſon fils luy ſucceda, & le ſuivit preſque auſſi-toſt au tombeau que ſur le troſne: car il ne regna que quatre mois, laiſſant la Couronne à un de ſes enfans

nommé Thienki, capable d'en réparer les pertes, s'il eût gouverné plus long-temps. L'ardeur qu'il inſpira à tout le monde pour la défenſe de la commune patrie, remua non ſeulement toute la Chine, mais les peuples meſme d'alentour. Le Roy de Corée luy envoya de bonnes troupes, & une Reyne des montagnes de Suchüen luy amena les ſiennes elle meſme, le Roy ſon fils n'eſtant point encore en âge de porter les armes. Cette Princeſſe montra que les vertus extraordinaires ſont de tout ſexe & de tout pays, ayant fait des choſes durant tout le cours de cette guerre, qui auroient fait honneur aux

plus grands Capitaines, & pour lesquelles l'antiquité luy eût sans doute donné rang parmi les plus fameuses Amazones.

On rappelle les Ministres de l'Evangile.

Deux Mandarins Chrestiens ayant jugé que cette occasion estoit favorable pour faire rappeller les Prédicateurs de l'Evangile, conseillerent à l'Empereur de s'adresser aux Portugais de Macao, pour avoir des gens, qui sçûssent mieux le service de l'Artillerie que les Chinois, qui y étoient fort ignorans. Leur dessein reüssit pour le restablissement des Prédicateurs, l'Empereur cassà l'Edit de leur bannissement porté par son grand pere, les rappella, & permit

mesme qu'il en vint de nouveaux pour les aider. Mais il n'eût pas besoin d'attendre le secours que luy envoyerent les Portugais, pour attaquer les ennemis. Car heureusement le Roy Tartare se trouvant occupé dans son propre pays, Thienki profita si bien de cette conjoncture & de la disposition des Chinois, que les cruautez des Tartares avoient d'ailleurs fort alienez, qu'il reprit d'abord une grande partie de ce qu'ils avoient usurpé sur luy. Ce succés ne fut pas continu : car le Roy Tartare ayant terminé les affaires qu'il avoit en son pays, repassa la muraille avec une nombreuse armée, & eût bien-

tost repris les places que le Chinois luy avoit enlevées.

Exemple de constance dans un Chinois.

Quelques mous que soient les Chinois, on vit parmi eux dans cette guerre de fréquens exemples de cette constance, qu'on admiroit dans l'ancienne Rome. En voicy un des plus remarquables. Un grand de la Chine ayant esté pris à un siége, fut mené devant le Roy Tartare, & on le voulut obliger de reconnoistre ce Prince pour son Souverain. Le Chinois devoit bien juger, que le refus de cet hommage ne pouvoit estre suivi d'un moins mauvais traitement que de la mort, & que toute la grace qu'il pouvoit attendre, estoit qu'on n'éprouvât pas sa

ſa conſtance par la cruauté d'un long ſupplice. Les Tartares, qui avoient trouvé beaucoup de foibleſſe parmi les Chinois, & aſſez peu d'attachement pour leur Prince, ne s'attendoient pas de rencontrer plus de reſiſtance dans celuy-cy. Mais ils furent tous bien ſurpris, quand luy ayant fait la propoſition, le Mandarin leur répondit avec une fierté, qui auroit fait honneur à un Conſul Romain, qu'il ne ſçavoit point rendre à un étranger l'honneur qu'il ne devoit qu'à ſon Prince, & que ſi le ſort des armes avoit bien pû rendre le Tartare maiſtre de ſa vie, il ne luy avoit donné aucun pou-

voir ſur les ſentimens de ſon cœur. La vertu ſe fait reſpecter par tout : les Tartares admirerent celle-cy, & ſe faiſant un ſcrupule de la tenir plus long tems captive, donnerent la liberté au courageux Mandarin, & le renvoyerent à ſon Empereur. Une pareille fidelité avoit droit d'en attendre des loüanges & des récompenſes : mais la coûtume de la Chine eſtant alors, que les Capitaines malheureux à la guerre fuſſent traitez comme s'ils euſſent eſté coupables, les frequentes infidelitez des Mandarins obligeant d'en uſer ainſi, celuy-cy crût devoir à ſa Patrie de luy faire juſtice de luy-même, en ſe donnant

la mort, dans la crainte qu'il eut de mourir moins honorablement par les mains d'autruy.

Fidelité d'un Mandarin Chrêtien.

Cette ſevere diſcipline donna occaſion à un Seigneur chrêtien, nommé Sun, d'honorer ſa Religion par un rare exemple de fidelité envers ſon Prince & ſa patrie. Il commandoit une armée dans le Leauton, qui eſtoit le theatre de la guerre, & il y eſtoit Vice-Roy. Il y avoit remporté de grandes victoires, & il ne luy manquoit rien pour eſtre le plus heureux Capitaine de ſon temps, que d'eſtre mieux ſecouru de la Cour, d'où on ne luy envoyoit point d'argent pour payer ſes Troupes.

La Severité de ſa vertu luy avoit attiré ce traitement des Miniſtres, deſquels il ne ſçavoit point comme les autres achepter la faveur par des baſſeſſes, & corrompre l'integrité par des preſens. Ainſi il avoit eu beau écrire l'eſtat où ſe trouvoit ſon armée faute de paye: on ne luy avoit point fait de réponſe. Comme il étoit aimé de ſes Soldats, il empeſcha longtemps par ſon autorité les mauvais effets de leurs murmures: mais voyant que leur patience eſtoit pouſſée à bout, ils ſe mutinerent de telle maniere, qu'ayant ſurpris le Général, qui ne s'attendoit à rien moins, ils s'emparent d'une Ville & la pil-

lerent. Aprés cette action violente, eſtant revenus à eux ils virent bien, que leur Général eſtoit perdu, & qu'il n'y avoit de ſalut pour luy, qu'en levant l'étendart de la revolte, & ſecoüant tout-à-fait le joug. Ils n'omirent rien pour luy perſuader de le faire, luy promettant de le ſuivre par tout, & l'aſſeurant qu'ils ne quitteroient point les armes, qu'ils ne l'euſſent porté ſur le Trône de la Chine. Le Général voyoit ſa perte inévitable auſſi bien que ſes Soldats, & il ſçavoit bien que pour ſauver ſa teſte il n'y avoit point d'autre parti à prendre, que celuy qu'ils luy offroient. Loin neanmoins de l'accepter, il leur

remontra fortement l'horreur du crime auquel ils le vouloient engager, & ayant repris l'aſcendant ſur eux, il eut le courage de punir les auteurs de la ſédition.

Une telle vertu, qui trouva des admirateurs dans tout le reſte de l'Empire, ne trouva que des cenſeurs à la Cour, où l'on n'eut pas plûtoſt eſté averti de ce qui venoit d'arriver, qu'on dépeſcha un Courier à Sun, pour le citer de venir rendre compte de ſa conduite à l'Empereur, en même temps qu'on fit partir un ſucceſſeur pour aller prendre ſa place.

La conſternation de l'armée fut extreme à cette nou-

velle, & on n'y omit rien pour persuader au Général de ne point obeïr. *Ne nous quittez point*, luy disoient-ils, *nous sçaurons bien vous défendre contre vos envieux : c'est nostre affaire ; laissez nous en le soin.* Pendant que ses soldats luy parloient ainsi, le Tartare averti de ce qui se passoit, luy envoya offrir un azile auprés de luy, & l'asseurer de sa protection, s'il vouloit embrasser son parti. Au milieu de toutes ces tentations si delicates, le Géneral n'écouta que sa conscience, & ayant persuadé à ses troupes d'imiter sa fidelité, il s'arracha d'entre leurs bras, pour s'aller mettre entre les mains de ses ennemis, qui sans estre tou-

chez d'une action ſi heroïque, condamnerent impitoiablement à la mort un homme ſi digne de vivre.

Autre exemple de fidelité à ſon Prince.

La Religion chreſtienne eut la gloire de ſe faire remarquer par de ſemblables endroits durant toute cette guerre, ou dans ſes ſectateurs, ou dans ceux qui ayant eu commerce avec eux, avoient pris leurs maximes. Un grand Capitaine nommé Mauvenlon fut du nombre de ces derniers. Il étoit de la Province de Canton, où il avoit pratiqué les Portugais. Il en avoit appris la guerre, & en même temps la fidelité, qu'inſpire la vraye Religion pour le Prince & pour la patrie. Auſſi perſonne

ne reſiſta-t-il plus fortement & plus longtemps aux ſolicitations des Tartares, qui le preſſerent juſqu'à luy promettre de partager avec luy l'Empire de la Chine, s'il vouloit ſe joindre à eux pour le conquerir. Les efforts qu'il fit pour arreſter leurs progrés montrerent qu'il n'eſtoit pas ſuſceptible d'une pareille tentation. Il ne fut pas toûjours heureux : mais dans ſes malheurs il trouvoit des reſources, qui firent que s'il ne fut pas toûjours vainqueur, ſes ennemis ne pûrent jamais ſe vanter de l'avoir vaincu. Ce fut ainſi qu'il conſerva dans le parti de l'Empereur le Roy & le Royaume de Corée,

où il batit ſouvent les Tartares, & où ils n'eurent gueres contre luy que des avantages équivoques. Il perit par la perfidie d'un nommé Yven, qui l'empoiſonna pour n'avoir pas en luy un obſtacle aux trahiſons qu'il fit à ſon Prince, qui luy avoit confié le Gouvernement de la Province de Leauton. Les liaiſons ſecretes que ce ſcelerat prit enſuite avec les Tartares penſerent délors ruiner l'Empire: car il les laiſſa faire tout ce qu'ils voulurent: ils paſſerent dans le Pequeli, aſſiegerent Pequin, & l'auroient pris, ſi la trahiſon d'Yven ayant eſté découverte, ils n'euſſent eſté épouventez par ſon ſupplice, & obli-

gez de ſe retirer dans leurs premieres conqueſtes.

Depuis ce temps-là toutes les fois qu'ils s'efforcerent de les pouſſer plus avant, ils furent toûjours vigoureuſement repouſſez ſoit ſous le regne de Thienmin leur premier Conquerant, ſoit ſous celuy de Thienſon, qui luy ſucceda. Ils commençoient à ſe tenir en repos, ſur tout depuis qu'un nommé Uſanguey eut eſté fait General de l'armée, que l'Empereur tenoit ſur la frontiere pour empeſcher leurs irruptions, lorſque les diviſions des Chinois leur ouvrirent de nouveau les portes de la Chine.

Les Tartares repouſſez dans leurs conqueſtes

Ce fut l'an 1636. ſous l'Em-

voleurs re-

voltez troublent la Chine.

pire de Zunchin à la Chine, qui avoit succedé à Thienki, & sous le regne de Zunthé en Tartarie, qui avoit pris la place de Thienson, qu'une troupe de voleurs s'estant assemblez dans les montagnes de Suchüen, commencerent à désoler cette Province. L'Amazone dont nous avons parlé les défit : mais elle ne les extermina pas. Le mecontentement d'un Mandarin, contre lequel on avoit porté un jugement injuste, augmenta leur nombre de tous ses amis, & l'avarice de l'Empereur, qui dans une grande famine n'avoit rien voulu relascher des tributs qu'il levoit sur le peuple, les multiplia à un point,

que s'eſtant partagez ſous deux chefs, ils devinrent maiſtres de la campagne, & bien-toſt des plus grandes Villes.

Licon, chef des voleurs revoltez fait la guerre à l'Empereur.

Le plus conſiderable, qui s'appelloit Licon, aprés avoir éprouvé ſes armes en diverſes rencontres, où la fortune s'étoit toujours déclarée pour luy, eut enfin l'audace d'aller aſſiéger l'Empereur dans la Capitale. Malheureuſement pour ce Prince, ſa Cour eſtoit fort diviſée. Il s'eſtoit défait d'un Eunuque nommé Guey, dont la puiſſance faiſoit ombrage à la ſienne, tant ſon predeceſſeur l'avoit élevé, & luy avoit donné de part dans le gouvernement. Cet Eunuque avoit ſa faction, qui de-

venuë ennemie de l'Empereur, & trouvant dans l'approche des rebelles l'occasion de s'en venger, favorisa les desseins de Licon, & luy facilita la prise de la Ville & du Palais.

Mort de Zonchin Empereur de la Chine.

L'infortuné Zonchin y perit, non par les mains des revoltez, ausquels il épargna ce crime, en se pendant luy-mesme à un arbre avec l'attache de ses souliers. L'Imperatrice sa femme, & ce qui se trouva au tour de luy de ses fidelles serviteurs, suivirent son exemple & sa destinée.

Il avoit trois fils & une fille. Quelques-uns disent qu'avant que de mourir il avoit tué sa fille de sa propre main. Il ne la tua pas : mais

il vouloit la tuer, & elle ayant décliné le coup en s'en fuyant, il ne luy fit que couper le bras : ce qui n'empêcha pas que l'amour de la vie ne fist chercher à la jeune Princesse un azyle contre la mort. Les trois Princes en firent autant : mais ils ne furent pas si heureux que leur sœur. Les deux cadets cherchant une retraite, tomberent entre les mains du Tyran, ou comme d'autres disent, en celles d'un parent aussi cruel que le Tyran. Quoyqu'il en soit, ils y perirent. L'aîné sçut mieux conserver sa vie : mais la suite de cette Histoire apprendra, qu'il ne vêcut un peu plus que les autres, que

pour eſtre beaucoup plus malheureux.

Licon ne fût pas plutoſt maiſtre de la Capitale & du Palais, qu'il prit le titre d'Empereur. Pour le prendre même plus ſolemnellement, il voulut s'aſſeoir ſur le troſne des Monarques Chinois : mais l'on remarqua comme un augure du peu de ſtabilité qu'il y trouveroit, qu'il eut de la peine à s'y tenir, & qu'il y fut toujours inquiet, comme ſur un ſiége qui n'eſtoit pas fait pour luy. Il avoit pris de bonnes meſures pour s'affermir dans cette place, ſi le moyen dont il ſe ſervit pour mettre Uſanguey dans ſes intereſts luy eut reüſſi comme il
ſe

ſe l'eſtoit promis.

Uſanguey eſtoit dans une Ville ſur les frontieres de Tartarie, où il obſervoit les mouvemens des Tartares, qu'il connoiſſoit d'humeur à n'eſtre pas long temps en repos: Licon reſolut de l'y aller attaquer avec une armée de deux cens mille hommes, qui ne faiſoit qu'une partie de ſes troupes: mais avant que d'employer la force, il voulut mettre l'artifice en uſage. Parmi les Grands de l'Empire que le ſort des armes avoit rangez ſous ſa puiſſance, il y avoit un vieillard nommé Us, pere de cet Uſanguey dont nous parlons: Licon partant pour

Action heroïque de deux Chinois.

aller faire la guerre au fils, ordonna au pere de le suivre. Il n'y avoit point d'autre parti à prendre avec un homme de ce caractere, que celuy de l'obeïssance: Us obeït, & suivit l'armée, sans sçavoir ce qu'on vouloit faire de luy. Il l'apprit quand on fut arrivé devant la place, où le brave Usanguey s'estoit renfermé pour arrester le tyran, devant qui il n'avoit pas assez de troupes pour tenir la campagne. Le pere fut la premiere machine dont on se servit pour attaquer le fils. Car Licon l'ayant fait conduire devant les murailles de la Ville, & avertir le Gouver-

neur qu'on l'y conduisoit pour luy parler, ils ne furent pas plutost en presence l'un de l'autre, qu'on déclara au fils de la part de Licon, que l'unique moyen de sauver la vie à son pere, estoit de se rendre au Vainqueur. On ajouta les remontrances aux menaces, & on exhorta Usanguey à prendre de bonne grace un joug, que tost ou tard il faudroit subir.

Jamais un bon cœur ne fut combattu d'une tentation plus violente, que le fut Usanguey dans cette occasion, se trouvant entre son pere & sa patrie, dans la necessité de sacrifier l'un à l'autre, & ne pouvant plus vanger le sang de

ſon Roy, qu'en laiſſant répendre celuy de ſon pere. Il ne balança pas neanmoins, & ne prenant conſeil que de ſa vertu, il ſe jetta à genoux, & les larmes aux yeux, protesta d'un air qui marquoit la ſincerité de ſes ſentimens; que c'eſtoit avec la derniere douleur, qu'il conſentoit à voir perir celuy dont il tenoit la vie, pour ſauver leur patrie commune: mais que c'eſtoit-là ſon premier devoir, & qu'aprés tout il valloit mieux pour l'un & pour l'autre, que l'un des deux mourût honorablement, que de vivre tous deux infames. Si le courage d'Uſanguey parut grand en cette rencontre, celuy d'Us donna de

l'admiration. Car au lieu de ſe plaindre de ſon fils, il ne ſe pleignit pas ſeulement de ſa mauvaiſe fortune, & loüant la fidelité d'Uſanguey, il s'abbandonna à toute la cruauté du Tyran avec une reſolution plus digne de la fermeté Romaine, que convenable à la molleſſe Chinoiſe.

C'eſt ainſi que l'hiſtoire écrite ſur les Lettres du pere Adam raconte cet évenement, par où l'on voit que le pere Martini n'en avoit pas d'aſſez bons memoires; quand il a écrit qu'Us eût de la foibleſſe, & ſolicita ſon fils à ſe ſoûmettre au Tyran. Le pere Adam, qui eſtoit ſur les lieux, & dans la Capitale

meſme, en eſt plus croyable que luy.

Il eſt aiſé de concevoir combien l'action d'Uſanguey inſpira d'ardeur à ſes ſoldats pour la défenſe de leur Pays. Licon n'euſt jamais ſouſtenu leur effort dans la diſpoſition où ils eſtoient, s'il n'euſt eu une ſi groſſe armée. Mais le nombre eſtoit trop diſproportionné, & tout ce que put faire Uſanguey fut de bien défendre ſa place, en attendant qu'il luy vint du ſecours. Ce fut une neceſſité pour luy d'en chercher chez les Etrangers, & il n'en voyoit point alors de plus preſent, que celuy des Tartares de Niuché, qui paroiſſoient depuis quelque temps en aſſez bonne

intelligence avec la Chine. Si Uſanguey vit le peril qu'il y avoit à uſer d'un tel ſecours, la conſideration du peril preſent l'emporta ſur celle du futur. Il depeſcha donc un Envoyé à Zunté, qui avoit ſuccedé à Thienſon dans le gouvernement des Tartares, & qui regnoit avec beaucoup de reputation, & luy fit expoſer le beſoin que l'Empire Chinois avoit d'eſtre ſecouru contre ſes propres ſujets.

L'Envoyé ne fut pas en peine d'employer l'éloquence, pour obtenir ce qu'il eſtoit venu demander : Zunté trouva dans ſa propre ambition des raiſons encore plus preſſantes pour marcher contre

les rebelles, que celles dont avoit usé le Chinois pour piquer sa generosité. Il monte à cheval, & s'estant mis à la teste d'une belle armée, qu'il tenoit toujours prés de luy, il arriva assez à temps pour secourir Usanguey, qui soûtenoit le siége avec une resolution de Heros.

Les rebelles ne soutinrent pas long-temps les attaques de deux si grands Capitaines. Licon leur donna l'exemple de fuir, & se retira precipitemment & en desordre dans la Capitale.

Le Roy & le General Chinois les poursuivoient, en taillant en pieces tout ce qui osoit les attendre, ou qui n'alloit

pas aſſez viſte pour les devancer, lorſqu'une maladie ſubite, qui ſurprit le Roy à l'entrée de la province de Pequin, arreſta le cours de leur victoire. Sa mort, qui ſuivit bien-toſt aprés, sembloit devoir déconcerter l'entrepriſe : mais les bons ordres qu'il donna en mourant ſuppléerent à ſa preſence. Il avoit neuf freres, tous grands Capitaines, particulierement l'aiſné nommé Amavan : ſe ſentant prés de mourir il les appella, & leur ayant recommandé l'éducation de Chunchi ſon fils, qu'il déclara ſon ſucceſſeur à l'âge de ſix ans, il les exhorta à pouſſer à bout un deſſein ſi glorieux à la Nation.

Les Princes tuteurs de ce jeune Monarque executerent les ordres de leur Roy avec une fidelité & une concorde, qui a passé pour un miracle, & ayant pris le chemin de Pequin avec Usanguey qui les conduisoit, ils en firent sortir Licon aussi aisément qu'il y estoit entré.

Les Tartares s'emparent de la Chine : Chunchi en est déclaré Empereur.

Usanguey ne trouva pas la mesme facilité à en faire retirer les Tartares, quand ils s'en furent une fois emparez. L'éclat d'une si belle Couronne, & la faveur mesme du peuple, qui les regardant comme ses liberateurs, témoignoit un grand penchant à reconnoistre Chunchi pour leur Maistre, les arresta malgré les ef-

forts, que fit Uſanguey pour leur perſuader le retour. Il mit tout en œuvre pour cela: mais ce fut inutilement. Les Tartares uſerent d'abord d'artifice, parcequ'ils n'eſtoient pas en aſſez grand nombre pour declarer ouvertement leurs intentions, répondant à Uſanguey, lorſqu'il les preſſoit, que les affaires de la Chine n'eſtoient point encore aſſez bien rétablies pour laiſſer les Chinois ſans ſecours.

Ils ne tarderent gueres à parler plus nettement. Les troupes qu'ils avoient envoyé lever dans toute la Tartarie leur eſtant venuës, ils leverent le maſque, & firent proclamer

le jeune Chunchi Empereur de la Chine avec d'autant plus de facilité, que le pere & l'ayeul de ce Roy, qui avoient toujours eu en teste la conqueste de ce grand Empire, avoient eu plus de soin de gagner les Mandarins, par l'azyle qu'ils leur donnoient dans leur Cour, quand ils estoient ou mécontens, ou maltraitez dans celle de leur Prince. Ainsi Usanguey n'estant plus soutenu de personne, se trouva enfin obligé de suivre la destinée des autres, & de consentir de bonne grace à ce qu'il ne pouvoit empescher.

Ce fut l'an 1644. que Chunchi monta sur le trône, dont

tout enfant qu'il eſtoit encore, il fit paroiſtre qu'il eſtoit digne, par les ſentimens nobles & élevés qu'on remarqua dés-lors en luy. Une petite harangue, qu'il fit de ſon chef à ſes oncles & à ſon armée, luy attira l'amour des peuples, & l'admiration de tout le monde; & perſonne ne douta plus que ſa fortune ne fuſt l'ouvrage du Ciel. Par une prudence fort au deſſus de ſon âge, il conçût bien qu'il n'eſtoit encore Conquerant qu'à demi, & que pour eſtre maiſtre de la Capitale, il n'eſtoit pas poſſeſſeur de l'Empire. Il le dit à ſes oncles, qui le penſoient comme luy, mais qui furent bien aiſe que ſes prevoyances

eussent paru devancer les leurs.

En effet Licon vivoit encore, & s'estoit retiré à Sigan, Capitale de la Province de Chensi, avec ses troupes & des richesses immenses. Chamienchon l'autre Chef des rebelles, regnoit dans la Province de Suchüen, plusieurs Princes de la Maison Taimingienne, qui auroient fait eux seuls une grosse armée, si parmi les personnes de ce rang il y pouvoit avoir de la concorde & de la subordination, avoient esté déclarez Roys par divers partis de ceux des Chinois, qui avoient conservé la fierté naturelle de la Nation. Usanguey mesme estoit à craindre. Car quoyqu'on fust mai-

ſtres de ſa perſonne, pour s'aſſeurer de l'avenir, il le falloit gagner, ou le perdre, à quoy les Tartares, qui reſpectoient ſa valeur, avoient de la peine à ſe reſoudre.

La fortune du jeune Prince, & la conduite d'Amavan, l'aîné de ſes oncles & ſon premier Miniſtre, vint à bout de toutes ces difficultez. Amavan gagna Uſanguey, & ſceut ſi bien ſe l'attacher, qu'il s'en ſervit ſans défience pour défaire le Tyran Licon, dont il luy donna la dépoüille. Il vainquit celuy de Suchuën, & aprés quelques alternatives de bons & de mauvais ſuccés contre les Princes Taimingiens, il les ruina les uns a-

prés les autres, & n'en laiſſa qu'un quand il mourut, qui ne fuſt pas encore ſoûmis.

Avantures du fils de Zonchin.

Ce fut un de ces mêmes Princes, qui donna occaſion à la défaite des autres, & ce fut ce fils aiſné de Zonchin, dont nous avons déja parlé. Son malheur ne luy avoit pû faire haïr la vie. Il s'en eſtoit fui, & s'étoit ſi bien déguiſé, qu'il ſe loua à un Tartare ſans que perſonne le reconnût : un homme né pour commander ſouffre difficilement la ſervitude, & pour comble de diſgrace le jeune Prince avoit trouvé un mauvais Maiſtre. Un eſtat ſi violent ne luy parut pas ſoutenable. Il quitta ſon maiſtre,

maiſtre, & ſe retira chez un ancien domeſtique de l'Empereur ſon pere, croyant que la memoire de ce Prince ſeroit aſſez chere à ce ſerviteur autrefois comblé de bien-faits, pour en pouvoir eſperer du ſecours. Il s'apperçût bientoſt qu'il s'étoit trompé, & il apprit par une triſte experience, qu'on ne doit plus attendre de reconnoiſſance, quand on n'eſt plus en eſtat de faire du bien. L'ingrat ſerviteur oubliant tout ce qu'il devoit à un ſi grand maiſtre, obligea le Prince à quitter ſa maiſon preſque auſſitôt qu'il y fut entré, dans la crainte qu'il n'y fuſt découvert, & que le Vainqueur n'enveloppaſt dans la

ruine du refugié celuy qui luy auroit donné retraite.

Dans cette extremité, le Prince ne sçachant plus où trouver un azyle, se resolut de s'aller jetter entre les bras de son ayeul maternel, que les Tartares avoient épargné, & qu'ils laissoient vivre en repos, comme les autres Mandarins qui ne leur faisoient point d'ombrage. Il ne le trouva pas dans sa maison : mais il fut bien surpris d'y trouver une autre personne, qu'il ne croyoit plus en vie. C'estoit cette sœur, que par une tendresse barbare, l'Empereur leur pere avoit voulu tuer avant que de mourir, & à qui il n'avoit fait que couper le bras.

Ils ne ſe furent pas plûtoſt vûs, qu'ils ſe reconneurent, & que cette reconnoiſſance, qui prévint leurs reflexions, reveillant toute la vivacité des ſentimens de la nature, ils accoururent l'un à l'autre, & s'embraſſerent avec la tendreſſe qu'il eſt aiſé de s'imaginer. Ils ne ſe parlerent que par leurs larmes, dont la joye, la douleur & l'amitié leur firent verſer des torrens.

Ce ſpectacle ſi capable de toucher le grand pere, qui y ſurvint, trouva dans ſon cœur quelque choſe de plus que de la dureté. Car ce denaturé politique méconneut ſon fils, & le chaſſa honteuſement de chez luy. L'infortuné Prince ne

ſçachant plus que devenir, & craignant d'eſtre découvert, ſortit de la Capitale, & s'en alla à Nanquin. Là il trouva qu'un autre Prince de ſa maiſon nommé Hunquan, nepveu de Vanlié, avoit eſté couronné Empereur de la Chine, & que les principaux de la famille de Taimin eſtoient tombez d'accord de luy obeïr. Cette nouvelle injuſtice que luy faiſoit la fortune, renouvella toutes les playes de ſon cœur. Il eut plus de peine à voir ſon ſujet aſſis ſur ſon trône, qu'il n'en avoit eu à y voir monter un Conquerant. Il ne le pût ſouffrir: il ſe déclara, & donna des marques de ce qu'il eſtoit, qui le firent

reconnoiſtre de ceux qui n'avoient pas intereſt à l'ignorer.

On peut bien juger que Hunquan ne fut pas le plus facile à perſuader. Comme il avoit le pouvoir en main, & que le Prince s'eſtoit fait connoiſtre trop toſt, pour donner le temps à ſes Partiſans de ſe mettre en eſtat de le ſoutenir, il le traita d'impoſteur, & le fit mettre en priſon pour le faire mourir. Ceux qui favoriſoient le parti du priſonnier ne peurent ſouffrir de voir traiter de la ſorte celuy qu'ils regardoient comme leur legitime maiſtre. Les eſprits s'échaufferent, & ils en vinrent à une diviſion, dont perſonne ne profita, que leurs communs

ennemis. Car Amavan, qui s'estoit rendu maistre de la Province de Chanton, arrivant sur ces entrefaites aux frontieres de celle de Nanquin, y entra, & passa le fleuve jaune, sans que personne s'y opposast. Aprés quoy ayant occupé toutes les places qui sont sur la rive Septentrionale du grand fleuve Kian, que les Chinois appellent le fils de la Mer, il trouva une forte résistance au passage de cette Riviere : mais le brave Hanchouan, qui le gardoit, ayant esté tué par un des siens, Amavan ne trouvant plus d'obstacle, prit Nanquin, & bientost aprés par une trahison du mesme homme qui avoit tué Hanchouan, Hun-

quan, qui s'en eſtoit fui, luy fut mis entre les mains. On le conduiſit à Pequin avec le fils de Zonchin ſon competiteur, & là leur procés fut décidé par la mort de l'un & de l'autre, & de tout ce qu'on pût découvrir des Princes de cette malheureuſe Maiſon.

Le pere Adam dit que d'abord on épargna le fils de Zonchin, ſoit que ſon malheur touchaſt plus que celuy des autres, ſoit que l'ambiguité de ſa naiſſance perſuadaſt qu'il eſtoit moins à craindre. La fierté qu'il fit paroiſtre juſques dans ſes fers ne convainquit que trop de ce qu'il eſtoit. A meſure qu'il avançoit en âge, le ſang

de tant d'Empereurs, qui couloit dans ses veines, se faisoit sentir à luy & aux autres, & fut cause qu'il se perdit en voulant se faire craindre.

Amavan acheve la Conqueste. Sa mort, & la majorité de l'Empereur.

Pendant que cette sanglante execution se faisoit à Pequin contre les inclinations naturelles du jeune Empereur, que ses Ministres l'obligeoient en ces rencontres de faire ceder aux maximes de la politique, Amavan poursuivit ses victoires. Il ne trouvoit plus de resistance, si un Edit qu'il fit publier, par lequel il estoit ordonné aux Chinois de couper leurs cheveux, & de se vestir comme les Tartares, n'eust de nouveau revolté les esprits contre la nouvelle do-

mination. Cette marque de ſervitude parut plus inſupportable à ces peuples que la ſervitude meſme. Mous & laſches à défendre leurs teſtes, ils devinrent braves pour conſerver leurs cheveux, & ſi la diviſion ne ſe fuſt point miſe parmi ce qui reſtoit de Princes du ſang, qui prétendoient preſque également à l'Empire, les Tartares euſſent couru riſque de perdre leurs conqueſtes au lieu de les avancer. Mais ces diviſions donnerent lieu à Amavan de rüiner les uns par les autres, & il les extermina enfin tous. Aprés quoy retournant à Pequin, il n'y porta ſes lauriers que pour s'y enſevelir. Car il mourut peu

aprés son retour, en l'année 1651. laissant l'Empereur, qui avoit quatorze ans, & qui estoit déja marié à la fille du Roy de Tanyu, en estat de gouverner luy-mesme, comme les peuples le souhaitoient.

La Religion conservée dans la revolution.

La Religion Chrestienne perdit beaucoup dans la rüine des Princes Chinois, sur tout dans celle d'un nommé Yunlié, qui vescut encore quelques années aprés qu'Amavan luy eut enlevé Canton Capitale de la province, où on l'avoit fait Roy, mais dont le parti ne s'estant pû relever, fut obligé enfin de l'abbandonner à la destinée de sa maison. Les services que luy avoient rendus deux Man-

darins Chreſtiens, & ſon premier Miniſtre qui l'eſtoit auſſi, l'avoient affectionné au Chriſtianiſme : de ſorte qu'un Jeſuite nommé le Pere Cofler, qui ſuivoit cette Cour, y avoit acquis bien du monde à la foy. Le Prince eſtoit luy-meſme fort proche du Royaume de Dieu ; ſa femme & ſon fils eſtoient baptizez ſous les beaux noms d'Helene & de Conſtantin, & avoient envoyé un autre Jeſuite à Rome, pour rendre obeïſſance de leur part au Vicaire de Jesus-Christ. La défaite d'Yunlié diſſipa tout cela. Conſtantin ſuivit le ſort de ſon pere : la Reyne fut menée à Pequin, où elle vit encore, & où

l'on dit que la perte de ſa liberté n'a rien diminué de ſa foy : tout le reſte ſe diſperſa , & laiſſa cette pauvre Egliſe dans une déſolation extrême.

Pendant que la Religion faiſoit ces pertes , la Providence l'en recompenſoit abondamment, par le bon accüeil que faiſoient par tout les Vainqueurs aux Miniſtres de l'Evangile. Les Jeſuites eſtoient alors répendus dans toute la Chine , & ils y avoient des Egliſes. Quelques uns à la verité avoient eſté enveloppez dans les ruines des Villes où ils demeuroient, aucun n'ayant abandonné ſon troupeau : mais la plus part furent trai-

tez tres-favorablement par les Tartares. Deux ou trois eurent des avantures, qui meritent d'estre rapportées.

Le pere Martini, à qui l'Europe doit la meilleure partie de ce qu'elle sçait de l'Histoire Chinoise, raconte de luy mesme, qu'estant venu de Hancheu, Capitale de la Province de Chekian, à Venchui, qui en est proche, il s'y éleva tout à coup un bruit, que les Tartares en approchoient, & ce bruit n'estoit que trop vray. Le Pere estoit logé dans une grande Maison, où à cette nouvelle plusieurs personnes vinrent se renfermer avec luy, pour s'y conserver tous ensemble, ou pour s'y

encourager à mourir. Il les receut avec une charité, qui merita que Dieu bénit l'induſtrie dont il ſe ſervit pour les ſauver. Dés qu'il eut appris que les Tartares eſtoient ſur le point d'entrer dans la Ville, il mit ſur la grande porte de ſa maiſon un écriteau où eſtoient ces paroles : *icy habite un Docteur de la Loy Divine, venu du grand Occident.* Sous le veſtibule il diſpoſa des tables chargées de livres, de lunettes d'approche, de miroirs ardents, & de ſemblables choſes, dont on fait grand cas dans ces Pays-là. Au milieu de tout cela il éleva un Autel, & y mit l'image de JESUS-CHRIST. Ce ſpectacle eut

tout l'effet qu'il en prétendoit. Les Tartares en furent frappez, & loin de faire du mal à personne, leur Chef envoya querir le Pere, le receut fort bien, & ne voulant pas luy faire violence pour le changement d'habit, il luy demanda honnestement, s'il trouveroit bon qu'on luy coupast les cheveux. Comme le Pere y consentit sans peine, le Capitaine les luy fit couper devant luy ; & le Pere luy ayant dit en riant, que l'habit Chinois, qu'il portoit encore, ne convenoit gueres avec une teste sans cheveux, le Tartare s'osta luy-mesme & ses bottines, & son bonnet, les luy fit prendre, & aprés l'avoir fait manger à sa table, le

renvoya à son Eglise avec des patentes & des sauvegardes, qui le mettoient luy & les Chretiens à couvert des insultes de la guerre.

Il y a quelque chose de bien plus singulier en ce qui arriva au pere de Magalhans, l'auteur des belles & curieuses remarques, que le sçavant M. l'Abbé Bernou a encore embellies en les donnant au public. Ils estoient luy & le Pere Buglio dans l'armée de Chamienchon, qui les avoit pris en amitié, & qui leur promettoit que la guerre finie, il feroit bâtir un superbe Temple à l'honneur du Dieu des Chrestiens. Ce fut pour eux une mission qui ne leur déplût pas d'abord,

y trou-

y trouvant & beaucoup à faire, & encore plus à esperer pour l'establissement de la foy. Mais avec le temps neanmoins la partie ne parut pas tenable. Chamienchon estoit l'homme le plus cruel, & le plus sanguinaire qui fut jamais. On ne croiroit pas jusqu'à quel point d'inhumanité se porta cette ame barbare, si de pareils témoins ne l'avoient rapporté. Il ne luy falloit que trouver dans une ruë une personne en faute, pour faire mourir tous ceux qui y demeuroient. Pour celle d'un Bonze il en fit égorger vingt milles, pour celle d'un soldat toute une Legion. Un jour il fit passer au fil de l'épée tous les habi-

tans d'une Ville, où l'on comptoit bien six cent mille ames. Une autre fois il ordonna à tous ses soldats de tuer leurs femmes, & pour leur en donner l'exemple, de trois cent qu'il avoit, il ne s'en reserva que vingt. Si on a horreur de lire ces crimes, il est aisé de juger quelle devoit estre celle de ceux qui en estoient spectateurs. Aussi ne les pûrent-ils soûtenir long-tems: ils resolurent de quitter ce barbare, ou de le rendre plus humain.

Ils commencerent par luy faire des remontrances respectueuses: ils parlerent ensuite plus fortement: mais tout cela ne servant de rien, enfin ne

pouvant plus ſoutenir la veuë de tant de ſang humain que verſoit cet homme impitoyable, ils le prierent honneſtement de leur permettre de ſe retirer. Il n'en falut pas davantage pour irriter cette beſte feroce, & luy faire changer en haine toute l'amitié qu'il avoit pour eux. Il les condamna à la mort, & on les alloit hacher en piece, ſi le fils du Tyran, qui les aimoit, ne l'euſt obligé de ſuſpendre pour quelque tems cette ſanglante execution. Il y eſtoit pourtant reſolu, & un jour il avoit fait appeller les Peres en ſa preſence pour y préſider, lorſque tout d'un coup on le vint avertir que l'armée Tartare, dont il ne

ſe défioit point, luy venoit tomber ſur les bras. En effet eſtant monté à cheval ſans avoir le temps de s'armer, il trouva au ſortir de ſon Camp les avant coureurs de cette armée, dont l'un tira une fleche ſi à propos, qu'elle delivra le genre humain du plus grand ennemi qu'il eut jamais. Le Tyran mort, ſon armée prit la fuite, & ce que les Tartares n'en tuerent pas, fut incontinent diſſipé.

les Peres avoient évité ce danger : mais ils tomberent dans un autre. Car ayant pris reſolution aprés la déroute de s'aller preſenter au General des Tartares, comme ils approchoient de ſon camp, quelques

troupes avancées, qui n'entendoient pas leur langue, les ayant pris pour des espions, les chargerent, les percerent de fleche, & les laisserent tous deux pour morts. Il s'en falloit peu qu'ils ne le fussent : car ils estoient tous deux fort blessez, & le pere Buglio avoit dans le corps le fer d'un javelot, que ni luy ni son compagnon ne peurent arracher. Par le plus grand bonheur du monde, lorsque le pere de Magalhans cherchoit autour de luy quelque chose, qui le pût aider à tirer le fer, il trouva une espece de tenaille, dont il se servit fort heureusement. Pendant que les deux Peres estoient occupez à se soulager ainsi l'un

l'autre, leurs playes estant déja bandées, comme ils déliberoient du parti qu'ils devoient prendre dans la conjoncture où ils se trouvoient, ils virent venir à eux un autre escadron de Tartares beaucoup plus nombreux que le premier.

Le traitement qu'ils venoient de recevoir ne leur put faire que mal augurer de celuy qu'on leur alloit faire : mais ils furent agreablement surpris, quand le Chef de la troupe, qui estoit le General Tartare, ayant appris leur accident, & ayant bien deviné qui ils étoient, les aborda civilement, leur témoigna le déplaisir qu'il avoit de leur avanture, & les fit porter dans son camp. On

ne peut dire les ſoins qu'il prit d'eux. Il pourveut à tous leurs beſoins, & les vit tous les jours penſer, juſqu'à ce qu'enfin étant gueris, il les mena avec luy à Pequin, où ils trouverent le celebre pere Adam Schall dans une faveur auprés de l'Empereur, qu'ils jugerent bien eſtre la cauſe de toutes celles qu'on leur avoit faites, & qu'on faiſoit par tout à leurs Freres.

Le P. Adam Schall. Sa faveur auprés de l'Empereur.

Le Pere Adam Schall eſtoit un Jeſuite Allemand, natif de Cologne, qui eſtant entré à la Chine en qualité de Miſſionaire, & ayant eſté envoyé à Pequin pour y apprendre les ſciences Chinoiſes, s'eſtoit rendu ſi conſiderable à la Cour

de l'Empereur Zonchin par ſon habileté dans les Mathematiques, qu'il y eſtoit regardé de tout le monde comme un des premiers hommes de l'Empire. Eſtant demeuré à Pequin pendant toutes les revolutions qui en ſi peu de temps firent changer tant de fois de face à la Monarchie. Il y courut mille dangers: mais il fut enfin ſi heureux, que dans le changement de domination, il ſe trouva preſque tout d'un coup auſſi conſideré à la Cour Tartare, qu'il l'avoit eſté à la Chinoiſe. Amavan le prit en amitié, & luy alloit ſouvent rendre viſite: ce qui fit que trouvant en luy non ſeulement beaucoup

de ſcience, mais beaucoup de merite & de vertu, il le fit connoiſtre au jeune Empereur.

La jeuneſſe de ce Prince ne l'empeſcha pas de prendre gouſt à l'entretien du Pere, & il y trouva tant de plaiſir, qu'il luy ordonna de le voir ſouvent. On ne peut dire combien cette converſation forma l'eſprit & le cœur de Chunchi : il avoit l'un & l'autre naturellement bon : mais ce qu'il avoit receu bon de la nature devint excellent par l'éducation. Auſſi tous les grands de l'Empire témoignerent tant d'impatience de le voir regner par luy-meſme, qu'un de ſes Oncles ayant intrigué aprés

la mort d'Amavan pour en prendre la place, & tenir encore quelque temps en tutele le jeune Roy, ils s'y opposerent d'un commun consentement, & ayant porté à la porte du Palais les marques de leurs dignitez, protesterent qu'ils ne les reprendroient, que quand l'Empereur prendroit luy-mesme le gouvernement de ses peuples.

Chunchi majeur: ses grandes qualitez.

Le Prince n'ayant osé pousser plus loin ses prétentions, ni ses menées, l'Empereur prit les reynes de la Monarchie, & parut tout d'un coup si sçavant dans l'art de regner, qu'il s'attira l'applaudissement, & gagna les cœurs de tous ses sujets. Il avoit non seulement

du genie, mais de l'habileté pour tout. Il donnoit les ordres pour la guerre, comme s'il euſt blanchi ſous le harnois. Il avoit une attention ſur les Magiſtrats & les Officiers de la Couronne, qui faiſoit que rien ne luy échapoit, & quoyqu'il uſaſt aſſez volontiers de clemence à l'égard du peuple, il penchoit du coſté de la ſeverité, quand il s'agiſſoit de punir les fautes des perſonnes publiques. Ayant un jour appris que ceux qui préſidoient à l'examen des prétendans au Doctorat, qui eſt une diſpoſition chez les Chinois neceſſaire pour parvenir aux grandes Charges, avoient favoriſé l'ignorance

de quelques-uns, ausquels ils avoient vendu leur suffrages, il obligea ces derniers à subir un nouvel examen, & condamna à la mort trente-six des autres, présumant que ceux qui vendoient la justice, estoient capables de vendre l'Estat. Sa politique pour pacifier son Royaume, aprés l'émotion qu'y avoit causé sa conqueste, fut de lier tellement ensemble les Chinois & les Tartares, qu'ils ne fissent plus qu'une mesme Nation. C'est pour cela qu'il les mit en égal nombre dans tous les Tribunaux, & que dans l'administration des charges il se servit également des uns & des autres, quand il en estoit éga-

lement asseuré. Comme il avoit fait prendre aux Chinois l'habit des Tartares, il fit prendre aux Tartares la Police des Chinois, comme plus sage & mieux entenduë. Il conserva à la literature les prérogatives que luy donnoient les loix de la Chine: mais il prit des précautions pour empécher qu'elle n'amollist les esprits pour la guerre, comme elle avoit fait sous les regnes passez, voulant que la Philosophie Chinoise devint guerriere par la valeur & par la discipline Tartare. Ainsi il termina heureusement ce qu'Amavan luy avoit laissé de guerre, dont la plus considerable fut celle que luy fit un

nommé Icoan, où pour mieux dire ses enfans.

Histoire d'un homme de fortune nommé Icoan, & de Quesin son fils.

Icoan, autrement Chinchilon né dans la Province de Fokien, avoit esté chassé de son Pays dés ses jeunes ans par la pauvreté. Il vint à Macao, & s'y mit en condition, & ayant eû connoissance de la Religion Chrestienne, il se fit baptizer. Son parrain, qui étoit un riche Portuguais, & qui l'aimoit, le fit heritier en mourant d'une patrie de son bien. Avec cette avance il se mit dans le commerce, où il fut si heureux, & se rendit si habile, qu'en peu de tems il devint le plus celebre & le plus riche Negotiant des Indes. Il eut bientost des Vaisseaux à

luy, & eſtant devenu ambitieux à meſure qu'il eſtoit devenu riche, il commença à mener la vie d'un grand Seigneur. Son opulence luy fit des amis : mais elle luy fit auſſi des envieux, qui s'efforcerent de le perdre auprés de l'Empereur Zonchin. Ce Prince commençoit en ce tems-là à avoir trop d'ennemis ſur les bras, pour s'attirer encore celuy-cy : ainſi au lieu de déferer aux plaintes qu'on luy en avoit faites, il ſe reſolut au contraire de ſe l'attacher en le faiſant Amiral ſur les mers de la Chine. Icoan ne fut pas ingrat de cette grace. Car ayant appris que le Tyran Licon faiſoit la guerre à l'Empereur, il

leva des troupes pour aller au ſecours. Sa reconnoiſſance fut inutile au malheureux Zonchin : Il apprit ſa perte, comme il eſtoit en chemin pour l'aller ſecourir. Ne voyant donc plus rien à faire pour le ſervice de ſon Prince & de ſa patrie, il tetourna ſur ſes pas d'où il eſtoit venu, réſolu de travailler pour luy-meſme, & de profiter de la ruine publique, qu'il ne pouvoit empeſcher, pour ſon propre eſtabliſſement, qu'il eſtoit en paſſe de pouſſer bien loin.

En effet les troubles de l'Eſtat le rendirent plus conſiderable que jamais, ſur tout depuis que Queſin ſon fils, à peu prés de meſme humeur

que

que luy, fut en âge de le seconder. Ils s'attacherent tous deux à un de ces Princes de la maison Taimingienne, qui s'estoient fait déclarer Roys. Ils le soutinrent longtems sur le trosne, & ils l'y auroient maintenu, s'il se fust un peu aidé luy-mesme. Pour eux, comme ils subsistoient sans luy, ils n'eurent pas de peine à l'abbandonner, quand ils virent que son parti estoit devenu insoutenable, & ayant continué la guerre, ils sceurent si bien se faire craindre, que les Tartares rechercherent leur amitié, & leur firent de grandes promesses, s'ils vouloient subir le joug. Quesin le refusa constamment : mais

Icoan fut plus facile, & contre l'avis de son fils se livra imprudemment aux Vainqueurs.

Les Ministres creurent tenir le fils, quand ils se furent asseurez du pere, ne doutant nullement que le pere ne mist tout en œuvre pour gagner son fils. Ainsi dans les commencemens ils traiterent Icoan avec honneur, & luy firent un fort bon parti : mais ils changerent de conduite, quand ils virent qu'ils perdoient leur peine, & que Quesin ne plioit point. Ils luy osterent d'abort ses appointemens, & le reduisirent à une si grande pauvreté, qu'il subsista longtems par les secours que luy donnerent les Jesuites de Pequin, qu'il

avoit toujours favoriſez, quoyque tout occupé de ſon ambition, il fuſt aſſez mauvais Chreſtien. L'exil & la priſon ſuivirent la pauvreté, & enfin une mort violente finit ſes malheurs avec ſa vie.

Queſin, qui avoit pour ſon pere les ſentimens que la morale Chinoiſe inſpire aux enfans pour leurs parens, chercha à vanger ſa mort par toutes ſortes de voyes ; & ce fut la guerre qu'il fit pour cela, que le Prince, devenu majeur, eut à ſoutenir contre luy. Juſques-là Queſin s'eſtoit tenu ſur ſes Vaiſſeaux, & s'eſtoit contenté de l'empire de la Mer, où par les groſſes armées qu'il entretenoit, il s'eſtoit

establi une domination qui faisoit trembler tous ses voisins.

Chunchi dans les affaires publiques.

Il eut tant de confiance en ses forces, que dés le moment qu'il eut appris qu'on avoit fait mourir son pere, il resolut d'en tirer raison. L'Empereur s'y attendoit bien, & fit ses diligences pour envoyer des troupes dans les Provinces maritimes, & pour mettre de bons Officiers dans les Places. Heureusement il avoit pourveu Nanquin de deux Chefs necessaires l'un à l'autre, pour faire un juste temperament de douceur & de severité. Car Quésin ayant eu la hardiesse de venir attaquer cette grande Ville, le Capitaine Tartare, qui y commandoit les trou-

pes, propoſa d'en faire égorger tous les bourgeois, dont le nombre exceſſif, diſoit-il, ſeroit trop difficile à maintenir dans le devoir, pour peu que le ſiege fuſt de durée. Le Magiſtrat Chinois nommé Lam, qui preſidoit à la juſtice, eut horreur de cette propoſition, & s'oppoſant de toute ſa force à un ſi barbare deſſein : *pour executer ce que vous propoſez*, dit-il courageuſement au Tartare, *il faut que vous commenciez par moy.* Cette parole fit rentrer en luy-meſme cet homme violent & ſanguinaire, & peu de tems aprés il reconneut, qu'il pouvoit vaincre plus glorieuſement ſon ennemi, que par la cruauté. Il y

avoit prés de trois ſemaines que le ſiege duroit, & la Ville ſe trouvoit preſſée, lorſque les aſſiegeans s'aviſerent de faire une feſte pour celebrer le jour de la naiſſance de leur General. La joye les emporta tellement, que s'eſtant abandonnez tout le jour au vin, & la nuit ſuivante au ſommeil, ils furent attaquez par les aſſiegez, qui avoient eſté avertis de leur deſordre. Trois mille furent tuez ſur la place, & le reſte fut obligé de ſe retirer dans leurs Vaiſſeaux.

Queſin ſceut profiter de cette diſgrace pour prendre mieux ſon champ de bataille. Il ſe tint ſur la Mer, & en pluſieurs rencontres, il y

battit les Flotes Imperialles, dans l'une desquelles ayant pris trois mille Tartares, il leur fit couper le nez, & les renvoya à Pequin, où l'Empereur, toujours severe à punir les fautes publiques, les condamna tous à la mort, disant qu'ils l'avoient deu chercher dans le combat, & la preferer à un opprobre, qui retomboit sur la Nation.

Si Quesin se soutint sur la Mer, l'Empereur de son costé se rendit inaccessible sur la terre; & fit si bien que son ennemi fut obligé de porter ses armes ailleurs. Quesin meditoit depuis fort longtems la conquête de l'Isle Formose, occupée par les Hollandois. Il resolut

de les attaquer, & en quoi il fut plus hardi, il les attaqua dans un temps, où ils avoient fait alliance avec les Tartares contre lui. Malgré deux si formidables Puissances, il prit l'Isle, & s'en fit déclarer Roy, & son ambition ne s'en tenant pas là, il osa bien pretendre de se faire payer tribut par les Espagnols des Philippines, & envoya un Ambassadeur à Manille pour les en sommer. Sa puissance estoit assez bien establie pour les y obliger, si la division ne se fust point mis dans sa famille. Dans une Isle de la Province de Fokien, où son pere avoit fait bastir une Forteresse, il avoit laissé un fils qu'il avoit, nommé Chin, avec ses

femmes. Ce fils s'estoit si fort oublié du respect qu'il devoit à son pere, qu'il en avoit osé aimer une, & par malheur il ne l'avoit pas trouvée insensible à sa passion. Cette injure piqua si vivement Quesin, qui en fut averti, qu'il resolut de s'en venger ; & sa colere le porta jusqu'à vouloir faire mourir son fils. Le jeune homme fut averti aussi, & avec l'aide de sa mere, qui demeuroit dans la mesme Forteresse, & qui estoit une femme de teste, il s'estoit mis en disposition de traiter avec le Tartare, aprés avoir prévenu celuy que son pere envoyoit pour le tuer, lorsqu'il apprit que le dépit, que Quesin avoit con-

ceu de ſa revolte, l'avoit luy-meſme fait mourir. Cet évenement retarda long-tems la reduction de l'Iſle Formoſe, & la conqueſte en fut reſervée, comme nous verrons dans la ſuite, à l'Empereur qui regne aujourd'huy.

La grandeur de Chunchi n'éclatoit pas ſeulement dans les armes & dans les conqueſtes : elle brilloit encore à la Cour, où il ſoutenoit là majeſté de l'Empire avec un air de ſuperiorité ſur tous les autres Souverains, que peu ſe défendoient de reconnoiſtre. Le Roy de Corée eſtoit à Pequin, qui luy faiſoit ſa Cour comme un particulier : le pere Adam dit qu'il l'y vit, & qu'il

l'y entretint bien des fois. Les Ambaſſadeurs y venoient de toutes parts, & ce fut ſous ſon regne que ſe fit cette grande ambaſſade des Hollandois, qui ſe trouve dans le beau recueil de relations & de voyages curieux, que M. Thevenot a donné au public. Les Moſcovites y en envoyerent une, dont ils n'eurent pas de ſatisfaction, y ayant prétendu des honneurs, que l'Empereur ne crut pas eſtre de ſa dignité de leur accorder.

Chunchi dans le Domeſtique.

Chunchi eſtoit autant aimable dans le domeſtique, & avec ceux qui avoient l'honneur de l'approcher, qu'il eſtoit admirable en public. La maniere dont nos relations rapportent

qu'il vivoit avec le pere Adam, depuis mesme qu'il fut majeur, en sont d'illustres témoignages. Il l'appelloit Masa, nom qui répond dans nostre langue à peu prés à celuy de Pere, & il avoit en effet pour luy une veritable tendresse de fils. Il ne la luy témoigna que trop, en l'obligeant malgré luy d'accepter la charge de President des Mathematiques, qui est une des premieres de l'Estat. Ce fut l'unique occasion, où le Pere se vit en danger de perdre les bonnes graces de ce Prince pour luy & pour les autres Ministres de la Religion. Car en toute autre rencontre Chunchi luy parut toujours le plus aisé à vivre de tous les

hommes. Il ne falloit point craindre avec luy ces crimes qu'on fait envers les Grands, ou par des contre-temps imprevûs, ou par des rencontres malheureuſes. Le Pere n'eut jamais beſoin ni d'eſtudier ſon humeur, ni de choyer ſes delicateſſes. L'Empereur trouvoit bon tout ce qui venoit de luy, & l'on remarqua avec admiration, que quoiqu'il fuſt naturellement colere, il eut toujours à ſon égard un procedé égal & uniforme.

Il avoit une confiance entiere en ſa probité, & il eſtoit ſi perſuadé qu'il l'aimoit, qu'il ſouffrit toujours patiemment les fortes & frequentes remontrances, que luy faiſoit

ce ſerviteur fidelle, quoyque contraires à ſes plaiſirs ; & s'il n'y défera pas toujours, il eut la droiture d'avouer, qu'il avoit tort de n'y pas deferer. Les Grands, qui voyoient cet aſcendant du Pere Adam ſur l'eſprit du Prince, l'employerent ſouvent pour luy faire ſçavoir ce qu'ils n'oſoient luy dire eux-meſmes.

Il s'eſtoit répendu un bruit extremement deſavantageux à la reputation de l'Empereur, que les Courtiſans faiſoient paſſer pour avoir de grands déreglemens. Perſonne ne l'en oſant avertir, le Pere fut le ſeul qui eut le courage de l'entreprendre. Il l'alla trouver, & s'eſtant proſterné devant

luy les yeux tout baignez de larmes, il luy mit un papier entre les mains, par lequel il luy apprenoit les bruits fascheux que l'on faisoit courir de luy. L'Empereur le lut & rougit en le lisant : mais il ne témoigna point en estre offensé, & dit seulement en relevant le Pere, qu'on en disoit plus qu'il n'y en avoit.

Une autre fois l'Empereur ayant perdu une de ses femmes, qu'il aimoit beaucoup, le déplaisir de cette mort l'avoit mis dans un tel estat, que ne pensant qu'à entretenir sa douleur, il avoit abandonné ses affaires. Personne ne vouloit se charger de luy parler, & les Ministres embarassez sur

la déciſion de beaucoup de choſes qui demandoient les ſoins du Prince ne ſçavoient quel parti prendre. Le pere Adam les délivra de cet embarras. Il alla trouver l'Empereur, & luy ayant remontré avec un reſpect mêlé de beaucoup de tendreſſe, combien la conduite qu'il tenoit eſtoit contraire à ſa reputation & au bien de ſes affaires, il ſceut ſi bien manier ſon eſprit, qu'il en fit changer la diſpoſition. L'Empereur luy ſceut ſi bon gré de l'intereſt qu'il prenoit à ſa gloire, qu'il luy écrivit le lendemain une Lettre pleine de témoignages d'une tres-ſincere amitié, par laquelle il le conjuroit de continuer

tinuer d'avoir pour luy une affection ſi utile à ſa perſonne & à ſon Eſtat.

Un jour le Pere creut l'avoir faſché par une ſemblable liberté de luy parler, à la verité un peu forte; car l'Empereur luy demandant, d'où venoit que ceux dont il ſe ſervoit pour l'adminiſtration des affaires publiques les faiſoient quelquefois ſi negligemment, veu qu'il agiſſoit bonnement avec eux, & qu'il ne leur eſtoit point incommode. *Il ne faut pas trop vous en eſtonner, Sire,* luy repartit le Pere, *il eſt des temps, où Voſtre Majeſté leur en donne un peu l'exemple.* L'Empereur ne dit mot à cette réponſe, & le Pere

ne douta point qu'il ne fust faché : mais un moment aprés il fut tout estonné, de voir qu'il luy parloit sans alteration, & agissoit avec luy comme à l'ordinaire.

Un autre jour aprés avoir esté longtemps dans la chambre du mesme Pere, il descendit avec luy au jardin, pour voir une forge, où l'on fabriquoit des instrumens de Mathematique. Les Ouvriers se retirerent dés qu'ils eurent apperceu l'Empereur : mais il leur commanda de continuer, & s'approcha d'eux pour les voir travailler. Il s'en approcha de si prés, que quand ils vinrent à battre le fer, les étincelles volerent jusqu'à luy. Il

ſe retira : mais en ſe retirant il trouva une foſſe couverte de perches , l'une deſquelles eſtant venu à manquer , il s'en fallut peu qu'il ne tombaſt. Le pere Adam fremit de crainte , apprehendant ſur tout que ce Prince ne priſt cet accident pour un mauvais augure , parce qu'il luy arrivoit la veille de ſa naiſſance , jour dont la ſuperſtitieuſe Aſtrologie de la Chine obſerve fort les évenemens. Il ſe jetta à genoux , & demanda pardon à l'Empereur du peril où ſon imprudence avoit engagé ſa Majeſté , la conjurant de ne point tirer de mauvais pronoſtique d'un accident purement fortuit. L'Empereur ſourit entendant ces paroles ,

& relevant doucement le pere Adam, il luy dit : *allez Masa il est peu d'hommes qui ne fassent quelquefois un faux pas.*

Il paroissoit admirable à tous ceux qui se souvenoient des manieres fastueuses des anciens Empereurs Chinois, de voir la familiarité avec laquelle celuy-cy vivoit avec un étranger. Non seulement il luy avoit donné l'entrée libre dans son Palais: mais il luy alloit souvent rendre visite, & passoit plusieurs heures avec luy. C'est la coutume de la Chine, que quand les Empereurs se sont assis sur quelque siege, personne ne s'y assoye plus, & qu'on le couvre d'une étoffe jaune, qui est la couleur imperialle.

Comme Chunchi s'aſseyoit par tout ſur le premier ſiege qu'il rencontroit, le Pere luy dit un jour en riant : *Mais où voſtre Majeſté veut-elle que doreſnavant je m'aſſoye ? Par tout où vous voudrez*, luy répondit l'Empereur, *nous n'en ſommes pas là vous & moy.*

Les entretiens qu'ils avoient enſemble eſtoient ou de Mathematiques, ou de Morale, ou de Religion. Car le Pere avoit eu l'adreſse de faire paſſer peu à peu le Prince des diſcours agreables aux utiles, & autant qu'il le put à ceux qui eſtoient propres à luy ouvrir les yeux ſur les veritez du ſalut. Je trouve une de ces converſations écrite tout au long

dans les Memoires qui nous ſont reſtez du Pere Adam: Je ne puis mieux faire comprendre la penetration & la droiture du Monarque dont j'écris l'Hiſtoire, qu'en la rapportant icy.

Conference de Chunchi avec le Pere Adam ſur la Religion.

Ce fut l'an 1656. que l'Empereur ayant mandé au Pere de le venir trouver dans un Parc, où il chaſſoit en l'attendant, le Pere s'y rendit, & la chaſſe finie il eut avec luy l'entretien dont je parle à l'occaſion d'un livre d'Aſtronomie, qu'il luy avoit preſenté.

J'ay oüi dire, commença le Prince, que certaines conjonctions des aſtres marquent certains évenemens. Si cela eſt, comme le cours des aſtres eſt

reglé, nos destinées le sont aussi, & c'est en vain que nous prenons des mesures pour éviter ce qui nous est inévitable. Le pere Adam, qui se servoit quelquefois de la curiosité de l'Empereur à observer les astres, pour luy faire craindre celuy qui les gouverne, répondit: Sire, au dessus des astres habite celuy qui les a créez, lequel s'en sert comme de signes pour avertir souvent les hommes, & particulierement les grands Princes des crimes qui luy déplaisent en eux, par les chatimens dont il les menace. Mais ce mesme Dieu, qui gouverne les astres, & qui se sert des constellations pour donner ces avertis-

ſemens aux hommes, a donné aux hommes le franc arbitre pour éviter par leur amandement les chatimens dont il les menace par ces diverſes conſtellations. Me diriez-vous bien, repartit l'Empereur, ce que c'eſt que ce Dieu dont vous me parlez ſi ſouvent? Ce Dieu ne ſe voit pas, répondit le Pere: mais il ſe donne à connoiſtre par ce qu'il fait. C'eſt luy qui a creé le Ciel, & qui a reglé tant de divers mouvemens que nous admirons dans ce grand corps; & pour cela les Chreſtieus l'appellent du nom de Createur, ou de Seigneur.

Je vous paſſe aiſement cet article, repliqua l'Empereur,

qui retournoit à ſon point, mais il me ſouvient que vous m'avez aſſez ſouvent dit, que les pronoſtiques dont nous parlions tout à l'heure me regardoient moy en particulier: pourquoy moy plutoſt que les autres Roys? Voſtre Majeſté repartit le Pere avec beaucoup de preſence d'eſprit, prend parmi ſes titres celuy de fils du Ciel: elle ne doit pas s'étonner que le Dieu du Ciel prenne plus de ſoin d'elle que des autres. Mais ſi je me corrigeois, reprit l'Empereur, des fautes que vous m'avez fait remarquer, ſeroit-ce aſſez pour éviter les chatimens dont vous m'avez menacé? Il n'en faut pas douter, Sire, répondit le

Pere, vous ne changeriez pas pour cela le cours, & les rencontres des estoilles: mais nous avons un proverbe en Europe, qui dit, que le Sage domine les astres. Je vous prie, Masa, repartit l'Empereur, enseignez moy un moyen efficace de me corriger de mes défauts? J'ay souvent usé de la liberté que vostre Majesté m'a donnée, répondit le Pere, pour luy dire mes sentimens sur sa conduite. Elle aura beaucoup avancé, quand elle aura relasché quelque chose d'une justice qui penche un peu trop du costé de la severité, quand elle s'étudiera un peu plus à distinguer ceux qui l'approchent, par des effets de son estime & de

ſa liberalité, quand elle s'appliquera davantage à mettre ſon peuple à ſon aiſe, & à rendre tout le monde heureux, en un mot, quand aimant par deſſus toutes choſes Dieu qui eſt le pere commun, elle aura pour les hommes, que la nature a rendus ſes freres, la meſme compaſſion dans leurs maux, qu'elle voudroit qu'ils euſſent pour elle, ſi elle ſe trouvoit en leur place, ſelon cet autre maxime de la droite raiſon, qu'il ne faut pas faire à autruy ce que nous ne voulons pas qu'on nous faſſe.

Icy l'Empereur montra bien que les Princes, qui voyent toujours le reſte des hommes

au deſſous d'eux, n'admettent pas aiſément cette regle d'égalité : il avoüa meſme qu'il ne la concevoit pas, & de là le Pere prit occaſion de luy expliquer le Decalogue.

L'Empereur écouta ſon diſcours qui fut aſſez long, ſans l'interrompre, & plein d'admiration pour une loy ſi parfaite : Maſa, reprit-il, en ce Pays-cy avez vous bien des Diſciples, qui obſervent tout ce que vous me venez de dire. Nous en avons un aſſez bon nombre, répondit le Pere, & ſi quelques-uns d'eux ſe démentent quelquefois, c'eſt que nous ne ſommes pas ſoûtenus icy comme en Europe de l'autorité des Magiſtrats,

pour punir ceux qui violent noſtre loy. Mais quoy, repliqua l'Empereur, les Roys ſont ils obligez parmi vous à obſerver cette loy comme les autres? Beaucoup plus que les autres, repartit le Pere, car les Roys doivent eſtre les exemples de leurs peuples. Quoy? moy auſſi, repliqua l'Empereur, qui ne ſuis point encore Chrêtien? Cette loy, Sire, répondit le Pere, eſt commune à tous les hommes, & ils ſont tous obligez de l'obſerver ſous peine d'un chaſtiment éternel. Il faut pour cela bien de la force, reprit l'Empereur, & comment l'acquerir? Dieu la donne, repartit le Pere, & elle ne manque pas au beſoin: avec

ce ſecours rien n'eſt difficile, & il n'y a qu'à bien vouloir. Vous me perſuadez, conclut l'Empereur, & il me ſemble que je puis eſperer de faire ce que font bien tant d'autres, je le veux, j'y ſuis reſolu.

Aprés une concluſion ſi heureuſe, l'Empereur fit tourner la converſation ſur Zonchin ſon predeceſſeur, & demanda au Pere, quel homme c'eſtoit, & ce qui avoit cauſé ſa perte. Le Pere répondit que c'eſtoit un Prince d'un tres-bon eſprit, chaſte, plein d'amour pour ſon peuple, mais que trop de confiance en luy-meſme, trop d'attache à ſon propre ſens, des Magiſtrats, & des Soldats infideles avoient

jetté dans le dernier malheur. A quoy il ajousta, pour piquer l'Empereur par un exemple illustre, que ce Prince estimoit la loy de Dieu, & que s'il n'eust esté surpris par le coup impreveu qui l'avoit accablé, il l'auroit peut-estre suivie.

Dispositions de Chunchi au Christianisme.

Par de semblables conferences le Pere Adam avoit tellement affectionné le jeune Conquerant à la Religion Chrestienne, qu'il la favorisa toujours & laissa à ceux qui la preschoient, une pleine liberté de l'étendre. Il donnoit tout lieu d'esperer que bientost il en feroit profession luy-mesme, si la passion qui fit adorer à Salomon de faux-Dieux, qu'il ne connoissoit pas,

n'eut empesché Chunchi d'adorer le vray Dieu, qu'il avoit connu.

Une passion luy corromp le cœur.

Parmi les femmes de qualité qui alloient chez l'Imperatrice, il y en avoit une dont ce Prince devint éperduëment amoureux. La passion estoit trop violente pour tarder beaucoup à la déclarer: il s'en expliqua à celle qui la causoit, un jour qu'elle sortoit de chez la Princesse, & n'obmit rien pour la flechir. Il y trouva de la resistance, comme il s'y estoit bien attendu, mais à la maniere dont elle luy parla, il jugea que sa severité n'estoit pas invincible. Cette Dame estoit mariée à un jeune Tartare de fort bonne maison,

auquel

auquel ou par artifice ou par ſimplicité elle fit confidence de la paſſion que l'Empereur avoit pour elle, entrant meſme dans le détail de la converſation qu'elle avoit eûe avec luy. Le Tartare ne fut point content de la maniere dont elle avoit parlé; & ne trouvant pas qu'elle euſt aſſez vivement repouſſé l'attaque, luy donna des leçons pour la premiere rencontre. La Dame fut auſſi ſimple ou auſſi maligne avec l'Empereur qu'avec ſon mari. Car elle déclara à ce Prince la leçon qu'on luy avoit faite, & luy donna à entendre, qu'elle faiſoit par obeïſſance la reſiſtance qu'elle euſt deu faire par vertu & par fidelité.

L'Empereur, que la raiſon ne gouvernoit plus, fut ſi irrité de trouver cet obſtacle à ſes deſirs, qu'ayant envoyé chercher le malheureux époux, il luy fit une querelle, ſous pretexte de quelque negligence commiſe dans l'adminiſtration de ſa Charge, & s'échauffa ſi fort en luy parlant, qu'il luy donna un ſoufflet. Le Tartare ne ſurveſquit gueres à cet affront, dont il conceut un ſi grand déplaiſir, que trois jours aprés il en mourut.

Cette mort fit grand plaiſir à ſon rival, & n'affligea pas apparemment la Dame, que l'Empereur épouſa incontinent aprés, & déclara Reyne. Pour comble de joye il en eut

un fils : mais ce fut aussi le dernier fruit, que luy produisit ce mariage funeste. L'enfant mourut presqu'aussitost qu'il fut né, & la mere suivit de prés l'enfant.

Il est aisé de concevoir combien Chunchi sentit cette perte : mais on ne s'imagineroit jamais à quels excés le porta sa douleur. On eut toutes les peines du monde à l'empescher de se tuer luy-mesme, car il estoit resolu de mourir, & il fallut que l'Imperatrice mere se jettast sur luy, pour luy arracher des mains l'épée dont il s'alloit percer. Il s'oublia si fort en cette rencontre non seulement de sa vertu, mais mesme de l'hu-

manité, qu'il renouvella en faveur de cette Reyne la barbare coutume des Tartares, que la politesse Chinoise avoit abolie, d'obliger des Officiers & des Esclaves à suivre au tombeau les morts de qualité, comme pour leur rendre en l'autre monde les mesmes services, qu'ils leur ont rendus en celuy-cy. Plus de trente personnes suivant cet ordre se donnerent à eux-mesmes la mort.

Le plus grand mal fut, que cette Princesse estant extremement addonnée au culte des Idoles, & aux superstitions des Bonzes, avoit gasté sur cela l'esprit de l'Empereur, sur tout depuis qu'elle l'eut prié par un testament solemnel, de

faire faire à ces Prestres idolastres certaines ceremonies à son intention. Car le malheureux Prince ayant executé trop fidellement ce testament impie, s'accoutuma tellement aux superstitions payennes, qu'il ne fut plus possible au pere Adam de faire revivre en luy les bons sentimens qu'il avoit eus pour la Loy de Dieu. Cet homme Apostolique n'obmit rien pour guerir l'aveuglement de ce Prince : il luy representa souvent avec force & avec chaleur le tort qu'avoient fait à leurs Etats les Roys qui s'estoient abandonnez à la superstition & à leurs passions : il luy étalla sur tout les maux infinis, que l'amour des fem-

mes leur attire, les emportemens où il les précipite, le mépris où il les fait tomber par la negligence de leurs affaires, l'indiference pour le bien public, l'inſenſibilité pour la gloire & les intereſts de l'Etat, que produit naturellement cette paſſion. L'Empereur ne trouvoit pas mauvais ces remontrances du pere Adam, qu'il regardoit comme les effets du tendre attachement qu'il avoit pour luy : mais il n'en profitoit pas pour cela. Je pardonne, luy diſoit-il quelquefois en ſe défendant, au zele que vous avez pour ma perſonne, les invectives que vous faites contre ma conduite : mais aprés tout, Maſa, ajoutoit-

il, la trouvez vous donc si mauvaise? Comment vous, qui estes Religieux , pouvez-vous improuver ce que ma Religion me fait faire? Ne trouveriez vous pas mauvais , si je vous empeschois l'exercice de la vostre? Pourquoy voulez-vous empescher que je ne pratique la mienne ?

Contre un tel endurcissement le Pere vit bien qu'il n'avoit plus d'autres armes, que les larmes & la priere. L'Empereur estant neanmoins tombé malade de la petite verolle, dont il mourut , & qui l'emporta en quatre jours, il alla au Palais pour faire un dernier effort. Il y fut receu à l'ordinaire, & avec les mesmes *Mort de Chunchi.*

démonstrations de bienveillance : mais il en sortit avec aussi peu d'esperance de la conversion du Prince. Toutefois quelque tems aprés que le Pere se fut retiré il parut rentrer dans luy-même, & on l'entendit repasser dans sa memoire les choses que ce fidelle serviteur luy avoit si souvent dites. Il témoigna du repentir de ses desordres, & les condamna devant ceux qui estoient au tour de luy : il mit ordre aux affaires de son Estat, ayant déclaré Camhi son fils, qui n'estoit âgé que de huit ans, son successeur à l'Empire, & nommé quatre des principaux Officiers de la Couronne pour tuteurs du jeune Prince. Aprés

quoy s'estant fait reveſtir de ſes habits imperiaux, il dit adieu à ceux qui l'environnoient, & expira âgé de 24. ans. Monarque digne d'un meilleur ſort, ſi on regarde les bonnes qualitez qu'il avoit receuës de la nature, mais digne auſſi d'un tel chaſtiment, ſi on conſidere le mauvais uſage qu'il avoit fait des graces de Dieu.

La Reine ſa mere à ſon exemple renouvella encore à ſa mort la cruelle coutume d'obliger les vivants à ſuivre malgré eux les morts. Chunchi avoit eû un favori, qui étoit un jeune Prince Tartare, le mieux fait, & le mieux né de la Cour. Auſſitoſt que l'Empereur fut mort, la

Reine le fit appeller & le regardant d'un œil de colere : est-il possible, luy dit-elle, que vous soyez encore en vie ? Le Prince entendit bien ce langage, & la Reine ne fut pas long-tems sans le luy expliquer. Allez, luy dit-elle en se radoucissant, tenir compagnie à mon fils. Il vous a aimé, & je crois que vous avez dû correspondre à l'honneur de son amitié : il vous attend, allez le rejoindre, & montrez vous digne, par vostre promptitude à l'aller trouver, de l'impatience qu'il a de vous revoir. Vous l'aimez, il ne vous en faut pas dire davantage : allez dire adieu à vos parens, mais hastez vous de témoigner vostre fi-

delité à voſtre Roy, & voſtre tendreſſe à voſtre ami. On ne peut dire la douleur que cauſa dans la famille du jeune Prince une nouvelle ſi triſte, & ſi peu attenduë: le Prince luy meſme quittoit la vie à regret, n'ayant point pour ſon Maiſtre un attachement aſſez fort pour la luy faire haïr. On luy conſeilloit de s'enfuir, & il n'eſtoit pas ſourd à ces conſeils: mais la Reine le prevint, & ne luy donna pas le tems de prendre des meſures, luy ayant envoyé dans une boëte dorée, une corde d'arc par deux perſonnes, qui avoient ordre de luy preſter leurs mains, pour executer ce que la ſienne n'auroit pas le courage de faire,

& ainsi perit ce Prince, qui auroit esté heureux, s'il eust esté moins favorisé de la nature & de la fortune.

Persecution des Chrétiens. Mort du Pere Adam.

La Religion Chrestienne & les Prédicateurs semblerent tout perdre à la mort de Chunchi. Car quoy que durant quelque temps les choses demeurassent dans l'estat qu'elles estoient auparavant, & que les quatre regens mesme eussent donné au Pere Adam le titre de Precepteur du jeune Empereur, une caballe de Bonzes & de Mahometans animée par un nommé Yam-quamsien, homme aussi barbare que son nom, excita une tempeste contre le Christianisme, qu'on creut le devoir exterminer.

Tous les Prédicateurs ayant esté appellez à Pequin, y furent chargez de chaisnes, & à la reserve de deux ou trois, que le petit Empereur voulut retenir, ils furent tous exilez à Canton, les Chrestiens furent persecutez en diverses façons, & cinq Mandarins y couronnerent leur confession par un glorieux Martyre.

Ce fut là que le Pere Adam montra qu'il estoit cet homme apostolique de Saint Paul, qui sçait user des richesses & de la pauvreté, de la bonne & de la mauvaise fortune, de la reputation & de l'infamie pour avancer la gloire de Dieu. Décheu de sa faveur, privé de ses dignitez, chargé d'oppro- *Mort du P. Adam.*

bres & de calomnies, il souffrit la prison & les fers, & fut enfin condamné à la mort, pour avoir presché la foy de J. C. témoignant par sa constance, qu'il s'estimoit encore plus heureux de confesser son Nom dans un cachot, que de l'avoir presché avec honneur dans le Palais d'un grand Monarque. Sa sentence ne fut pas executée: mais l'âge & les souffrances firent bientost ce que les bourreaux n'avoient pas fait. Car peu de temps aprés qu'il fut sorti de prison, Dieu acheva sa délivrance en rompant les liens de son corps, pour le mettre dans la parfaite liberté des enfans de Dieu.

La Chine doit au zele pru-

dent de ce grand personnage la conservation & l'accroissement de la vraye Religion parmi ses peuples. Comme il n'avoit accepté la charge dont l'Empereur l'avoit honoré uniquement qu'en cette veuë, aussi n'en joüit-il qu'autant qu'il la crut utile à cette fin. Il avoit retranché tout ce qu'il avoit pu de la magnificence & des ceremonies Chinoises, & n'en avoit retenu précisement, que ce qu'il n'en eust pu supprimer sans dégrader son employ, & perdre le fruit qu'il en recueilloit pour l'avancement de la foy. Aussi les honneurs du Mandarinat ne diminuerent-ils rien en luy de la charité apostolique.

Toute la Cour admiroit, qu'un homme qui converſoit ſi familierement avec un des plus grands Monarques du monde, fuſt toujours preſt à converſer avec les plus pauvres, & à viſiter les plus miſerables, quand ils avoient beſoin de luy. Il eut le courage de s'expoſer à la peſte, pour aſſiſter une famille de peſtiferez, & ce qui parut plus admirable, de gens qui avoient taſché de luy nuire. Il prit le mal, & il n'en échappa, que parce que Dieu le reſervoit à la belle mort, dans laquelle il couronna de grands travaux par de grandes ſouffrances, & par une confeſſion glorieuſe de l'Evangile qu'il annonçoit.

HISTOIRE



HISTOIRE DES DEUX CONQUERANS TARTARES qui ont ſubjugué LA CHINE.

LIVRE SECOND.



Ieu avoit de trop grands deſſeins, en élevant ſur le troſne de la Chine Camhi, qui l'occupe aujourd'huy, pour ne luy pas donner toutes les qualitez, qui en

Camhi II. Conquerant de la Chine. Ses qualitez

pouvoient faire un grand Empereur. C'est un esprit solide & plein de raison, une intelligence vive & penetrante, encore plus propre & plus porté aux Lettres que le feu Empereur son pere. Il est avec cela courageux, sage & politique, & d'une droiture, qui feroit honneur à un Prince Chrêtien.

Il fit parroistre son bon cœur dés qu'il eut esté mis sur le trosne. Il avoit esté élevé dans une maison particuliere avec sa mere, qui avoit soin de luy. Il n'eut pas plutost esté conduit au Palais, qu'il y fit appeller ceux de son âge, qui luy avoient tenu compagnie dans la maison maternelle, &

s'en composa une petite Cour.

Quand il eut quatorze ans il prit en main les resnes de la Monarchie, & fit bien-tost voir, que pour estre digne de regner, les Princes n'ont pas toujours besoin du secours de l'experience & des années. On raconte de luy dés cet âge des choses qui ressentent tout à-fait le Heros. En voicy deux par lesquelles ont peut juger des autres. Un jour passant auprés d'un sepulchre, qu'il trouva en desordre & mal orné, il s'informa de qui il estoit, ceux qui estoient auprés de luy, luy ayant répondu que c'estoit celuy de Zonchin dernier Roy de la Chine de la famille Taimingien-

ne, il se mit à genoux, & battant du front contre terre, pour marquer le respect qu'il portoit à cet Empereur malheureux, il éleva sa voix en pleurant, & dit ces mots entre-coupez des sanglots que luy faisoit pousser une sincere re compassion : *Pardonne-moy tes malheurs, Zonchin, aprés tout je n'en suis pas cause. Ce sont tes sujets qui t'ont trahi, & les violences de tes Ministres, qui ont obligé tes serviteurs à nous appeller à leur secours.* Aprés ces paroles ayant fait bruler des parfums sur cette sepulture, il ordonna que dés le lendemain on y commençast un superbe Mausolée, & assigna les sommes

necessaires pour en faire les frais.

Une autrefois estant à la chasse, & s'estant écarté de ceux de sa suite, il trouva un pauvre vieillard, qui pleuroit amerement, & parroissoit estre affligé de quelque disgrace extraordinaire. Il s'approche de luy, touché de l'estat où il le voyoit, & sans se faire connoistre luy demanda ce qu'il avoit. Ce que j'ay, luy repliqua le vieillard, helas! Seigneur, quand je vous l'aurois dit, c'est un mal auquel vous n'apporteriez pas de remede. Peut-estre, mon bonhomme, repartit l'Empereur, que je vous seray de plus grand secours que vous ne pensez,

faites-moy confidence de ce qui vous afflige. Puiſque vous le voulez ſçavoir, répondit le vieillard, c'eſt qu'un Gouverneur d'une des Maiſons de plaiſance de l'Empereur, trouvant mon bien, qui eſt auprés de cette Maiſon Royalle, à ſa bien-ſeance, s'en eſt emparé, & m'a reduit à la mendicité où vous me voyez. Il a plus fait; je n'avois qu'un fils, qui eſtoit le ſoutien de ma vieilleſſe: il me l'a enlevé, & en a fait ſon eſclave. Voila Seigneur le ſujet de mes pleurs. L'Empereur fut ſi touché de ce diſcours, que ne penſant qu'à vanger un crime, qu'on commettoit ſous ſon autorité, il demanda d'abort au vieil-

lard s'il y avoit loin du lieu, où ils eſtoient à la Maiſon dont il parloit, & le vieillard luy ayant répondu qu'il n'y avoit gueres qu'une demie lieuë, il luy dit qu'il y vouloit aller avec luy, pour exhorter le Gouverneur à luy rendre ſon bien & ſon fils, & qu'il ne deſeſperoit pas de le perſuader. Le perſuader, reprit le vieillard, ah Seigneur, ſouvenez-vous s'il vous plaiſt, que je viens de vous dire que cet homme appartient à l'Empereur. Il n'eſt ſeur ni pour vous, ni pour moy, de luy aller faire une pareille propoſition, il ne m'en traitera que plus mal, & vous en recevrez quelque inſulte, que je vous

prie de vous épargner. Que cela ne vous inquiete pas, reprit l'Empereur, je ſuis reſolu à tout : mais j'y veux aller, & j'eſpere que nous aurons meilleur iſſuë de noſtre negociation, que vous ne penſez. Le vieillard, qui voyoit briller dans cet homme inconnu quelque choſe de ce que la naiſſance imprime ſur le front aux gens de ce rang, crut ne devoir plus faire de reſiſtance. Il objecta ſeulement, qu'eſtant caſſé de vieilleſſe & à pied, il ne pourroit pas ſuivre le train du cheval ſur lequel l'Empereur eſtoit monté. Je ſuis jeune, répondit le Prince, montez ſur mon cheval, & j'iray à pied. Le vieillard ne vou-

lant point accepter l'offre, l'Empereur trouva l'expedient de le prendre en crouppe derriere luy, & le vieillard s'en excusant encore, sur ce que sa pauvreté luy ayant osté le moyen de changer de linge & d'habits, il seroit en danger de luy communiquer une vermine, dont il ne se pouvoit défendre : allez mon ami, repartit l'Empereur, ne laissez pas de monter derriere moy, j'en seray quitte pour changer d'habits. Le vieillard monta donc enfin, & ils furent bientost rendus tous deux à la maison où ils alloient. L'Empereur n'y fut pas plûtôt arrivé, qu'il demanda le Gouverneur, lequel estant ve-

nu fut bien ſurpris, lorſque le Prince en l'abordant, luy découvrit, pour ſe faire connoiſtre, le dragon en broderie qu'il porte ſur l'eſtomach, que ſon habit de chaſſe cachoit. Il ſemble que pour rendre plus celebre cette action memorable de juſtice, la pluſpart des Grands, qui ſuivoient l'Empereur à la chaſſe, ſe retrouverent là au tour de luy, comme ſi on leur eût donné rendez-vous. Car ce fut devant cette grande aſſemblée qu'il fit, mille reproches ſanglants au perſecuteur du bon vieillard, & qu'aprés l'avoir obligé de luy rendre ſon bien & ſon fils, il luy fit ſur le champ trancher la teſte. Il fit plus: il

mit le vieillard en ſa place, & l'avertit de prendre garde que la fortune changeant ſes mœurs, un autre ne profitaſt un jour de ſes injuſtices, comme il venoit de profiter de celles d'autruy.

Ce fut par le meſme principe d'équité que dés que ce Prince fut majeur, il punit ceux de ſes Miniſtres, qui avoient abuſé de ſon autorité durant ſon bas âge. Le plus conſiderable des quatre Regens, nommé Sucama, grand perſecuteur des Chreſtiens, fut le premier qui éprouva ſa juſtice, ayant eſté dépoüillé de ſes richeſſes, & condamné enſuite à perdre la teſte.

C'eſtoit à un Prince ſi juſte,

que Dieu, comme à un autre Cyrus, avoit reservé la gloire de restablir son Culte & ses Autels à la Chine. Voicy quelle en fut l'occasion. C'est une coustume des Chinois de faire faire tous les ans le Calendrier, à peu prés comme on fait icy l'Almanach : mais ce Calendrier en ce Pays-là est regardé comme une affaire de grande importance dans l'Estat, qui se fait par autorité publique, & dont le Prince ne dédaigne pas de se mêler. Depuis qu'on avoit osté ce soin au P. Adam avec la charge de Président des Mathematiques, l'ignorance de celuy qui avoit esté mis en sa place y laissoit glisser tant de fautes, que l'Empereur

ne les pouvant plus souffrir, voulut qu'on travaillast à les reformer.

Comme on ne craignoit plus à la Cour de donner de bons conseils au Prince, qui en paroissoit tres-susceptible, il se trouva des gens équitables, qui luy representerent, que les Mathematiciens d'Europe exilez pendant sa minorité, & dont il en estoit resté trois à Pequin, estoient d'une habileté si connuë dans toute la Chine, qu'on ne pouvoit faire plus prudemment, que de les consulter sur ce sujet. L'Empereur trouva cet avis fort bon, & envoya sur le champ chercher les Peres Ferdinand Verbiest, Louis Bu-

glio, & Gabriel de Magalhans, qui estoient les trois qu'on avoit retenus, & qui ne pensoient à rien moins qu'à une si heureuse nouvelle. L'Empereur les ayant reçûs fort honnestement, donna au Pere Verbiest à examiner le Calendrier, que l'ennemi des Chrêtiens Yam-quam-sien avoit deja dressé pour l'année suivante. Le Pere l'ayant pris, & l'ayant emporté chez luy, y trouva plus de vingt fautes considerables, & quelques-unes mesmes si grossieres, que tout le monde en fut surpris. Il en fit son rapport à l'Empereur, dont ce Prince fut si content, qu'il conceut deslors une amitié pour ce grand Missionaire,

qui a toujours esté depuis en croissant, & est montée enfin à un tres-haut point de faveur & de familiarité.

Le premier usage que ce nouvel Esdras crut devoir faire de son credit, fut de rétablir la loy du vray Dieu, & de faire redonner à son peuple la liberté de luy rendre le culte public qui luy est deu. Comme il meditoit les moyens de venir à bout de cette entreprise, il en trouva une occasion favorable dans un Edit que fit l'Empereur, portant que tous ceux qui avoient souffert quelque oppression durant sa minorité, s'adressassent à luy, pour en avoir justice. Sur cela le Pere Ferdinand resolut de luy

repreſenter, que la plus grande injuſtice qui euſt eſté faite durant ce temps-là, avoit eſté de bannir de la Chine la loy du vray Dieu, & d'en défendre l'obſervation aux Chinois. L'Empereur receût cette requête avec ſa bonté ordinaire: mais ne ſe voulant point diſpenſer des formes, il la renvoya à examiner à un Tribunal, qui la rejetta. Le ſerviteur de Dieu ne perdit point courage. Il pria l'Empereur de luy nommer d'autres Juges moins prévenus contre la bonne cauſe, à laquelle on ſçavoit que ceux-là avoient toujours eſté contraires. LEmpereur par une condeſcendance, que toute la Cour admira, renvoya l'affaire

aux

aux Eſtats de l'Empire, qui l'ayant examinée avec beaucoup d'attention, déciderent que la Religion Chreſtienne avoit eſté mal condamnée, qu'elle eſtoit bonne, & qu'elle ne contenoit rien de contraire au bien de l'Eſtat ; qu'ainſi la memoire du Pere Adam, qui avoit eſté fletrie pour l'avoir preſchée, devoit eſtre rehabilitée ; Les Grands dépoüillez de leurs Charges pour l'avoir ſuivie, rétablis ; Les Preſtres Europeans rappellez, Yankancien condamné à mort, & ſa femme envoyée en exil.

Ce jugement fut d'un grand poids, pour aſſeurer le jeune Prince contre les remontrances importunes des ennemis de

Retabliſſement du Chriſtianiſme à la Chine.

la Religion. Car quoyque pour garder des meſures, il balançaſt encore quelque tems, ne pouvant neanmoins plus tenir contre les prieres du pere Ferdinand, il rappella enfin de leur exil les Predicateurs Evangeliques, leur permit de retourner à leurs Egliſes, & d'y exercer leurs fonctions, condamna leur perſecuteur au baniſſement, où il eſt mort. Il ajoûta une défenſe que perſonne à l'avenir ne ſe fiſt Chreſtien: mais l'évenement a fait voir, qu'il n'avoit inſeré cette clauſe, que pour contenter quelques Mandarins puiſſants, qui eſtoient contraires au Chriſtianiſme. Car dés la premiere année que les Predica-

teurs retournerent dans leurs Eglises; qui fut l'an 1671. au commencement de Septembre, plus de vingt mille ames embrasserent la foy, sans que personne s'y opposast. L'année suivante un oncle maternel de l'Empereur, & un des huit Generaux perpetuels qui commandent la milice Tartare receurent le baptesme; & depuis ce tems-là l'Evangile a fait de si grands progrés dans la Chine, qu'on y compte aujourd'huy prés de trois cens mille Chrestiens.

Dieu, dont la liberalité ne se laisse jamais vaincre, a bien recompensé ce Monarque de ce qu'il a fait pour le rétablissement de la vraye Religion *Guerre de plusieurs Princes Liguez contre l'Empereur.*

dans ses Estats, en soutenant son Trosne ébranlé par la revolte de ses sujets, & en luy donnant occasion d'augmenter la conqueste de ses Peres par ce qui la luy devoit faire perdre.

Ce fut l'an 1672. que cette rebellion commença par Usanguey. Ce Seigneur avoit paru jusques-là assez paisible dans une fortune, qui l'éloignant des affaires, ne laissoit pas d'avoir assez d'éclat & d'opulence, pour contenter un homme moderé. L'Empereur l'avoit honoré du titre de Roy dans la Province d'Yvnnan, une des plus riches de la Chine. Il ne la gouvernoit pas pour y estre Roy. Car ces sortes de

Roys n'en ont que le titre, les appanages & les honneurs : mais ils ne se meslent point du gouvernement, les Mandarins que l'Empereur envoye ayant toute l'autorité. Les Empereurs de la famille Taimingienne, dont la politique ne souffroit pas que leurs parens eussent aucune part à l'administration de l'Estat, & demeurassent mesme à la Cour, avoient honoré leur sang de ces titres specieux, devenus trop communs par le grand nombre qu'il y avoit de ces Princes dans l'Empire, pour estre fort considerables. Les Empereurs Tartares, qui ne les avoient donnez qu'à peu de gens, & à des gens de me-

rite, les avoient beaucoup relevez & ceux qu'ils en avoient gratifié avoient tellement fait par leur habileté, que sans avoir de caractere pour l'administration des affaires de leurs Provinces, ils s'en estoient rendu les maistres.

Usanguey aquit un credit & une reputation dans la sienne, qui le rendit redoutable à la Cour, où il n'alloit point, & de laquelle les Ministres ne trouvoient pas qu'il eust assez de dépendance. On avoit dissimulé l'inquietude qu'on en avoit, tandis qu'on n'avoit pas crû qu'il fust seur de vouloir se mettre plus en repos. Les affaires de l'Empereur se trouvoient dans un estat, où il sembloit qu'on le

peuſt tenter ſans crainte. Tout avoit plié dans la Chine ſous la nouvelle domination : la race des Princes Taimingiens eſtoit éteinte : les Chinois, qui commençoient à gouſter les douceurs de la paix, ne paroiſſoient pas d'humeur aſſez martialle pour vouloir renouveller la guerre. On avoit meſme à la Cour des oſtages de la fidelité d'Uſanguey : car il n'avoit peu ſe défendre d'y envoyer un fils unique qu'il avoit, lequel y avoit mené avec luy deux de ſes enfans.

Les Miniſtres munis de ces gages, & ne croyant plus devoir ſouffrir la trop grande puiſſance d'Uſanguey, formerent le deſſein de le détruire ;

& pour en venir plus ſeurement à bout, ſous pretexte de luy faire honneur, l'inviterent à venir joüir de plus prés de la douceur du Gouvernement & des faveurs du jeune Monarque. Uſanguey, ſoit qu'il fuſt averti, ſoit qu'il ſe défiaſt du piege qu'on luy tendoit, s'excuſa de faire ce voyage : mais prevoyant bien, qu'une excuſe ſeroit mal receuë chez des gens qui vouloient de l'obeïſſance, il eut ſoin de ſe precautionner contre leur reſſentiment. Il avertit ſes amis, & fut ſi bien ſervi, qu'en peu de tems il eut des troupes ſuffiſantes, pour ſe mettre hors de danger d'eſtre inſulté. Quelques uns diſent que pour ac-

crediter davantage ſon parti parmi les Chinois, il fit courir le bruit, qu'il avoit élevé ſecretement dans ſon Palais un fils du dernier Empereur de la Chine. Quoyqu'il en ſoit Uſanguey ſe trouvant en eſtat de ne pas craindre les Tartares, leva l'étendart de la revolte. Il eſt à croire que ce ne fut pas ſans eſtre combattu par l'amour paternel, qui luy repreſentoit la perte inévitable des trois enfans qu'il avoit à la Cour : mais il ſe creut dans la neceſſité de faire ce faſcheux ſacrifice à ſa propre conſervation, & ce qui luy ſervoit d'un pretexte honneſte pour preferer ſa vie à celle de ſes enfans, à la liberté de ſa Patrie. Pour

mieux faire valoir ce dernier motif de sa rebellion, il fit un manifeste, que voicy tel que je le trouve dans la relation manuscrite du pere Greslon, d'où j'ay pris cecy.

Quand j'appellay les Tartares, disoit-il, *pour secourir l'Empereur mon maistre contre les rebelles qui l'attaquoient, & qui vouloient usurper la Monarchie, je donnai occasion, sans le vouloir, à ces peuples de s'en emparer. J'en ay une extrême douleur aujourd'huy, & ma conscience me reproche continuellement le mal que j'ay fait à ma patrie, en la soumettant à ce joug tyrannique. Je crains que le ciel n'en soit irrité contre moy, & ne m'en punisse rigoureusement, si je ne fais mes efforts pour le reparer. Il y a*

long-temps que j'en medite les moyens, & que je fais les preparatifs necessaires à cette entreprise. Pour peu que mes compatriotes veulent bien seconder mon dessein, il nous sera facile de l'executer. J'ay quatre cens milles hommes à ma devotion, sans compter les troupes auxiliaires qu'on me promet de divers Royaumes, & je ne manque pas d'argent pour les faire subsister. J'invite donc tous les braves Chinois de se joindre à moy, pour chasser du sein de nostre patrie cet ennemi commun qui l'opprime.

Ce manifeste fut le signal de la guerre. Les Tartares en virent les commencemens, sans s'estonner, croyant leur domination assez bien affermie pour ne pas craindre les soule-

vemens : mais la suite leur fit bien voir, que parmi des sujets nouvellement conquis un Prince n'est jamais à couvert des revoltes. Celle-cy trouva tout d'abord des dispositions si favorables dans l'esprit des Grands de la Chine, qu'en un moment tout l'Empire fut en feu. Les Roys de Fokien & de Canton donnerent l'exemple à tous les autres. Celuy de de Fokien, nommé Kenvan, estoit mécontent de l'Empereur, qui le transferoit dans le Leauton, nonobstant qu'il eust financé seize cens mille livres pour estre conservé dans son poste. Celuy de Canton fut engagé dans le parti malgré qu'il en eust, par son

fils, nommé Gantacum.

Les armes des Princes liguez firent d'abord tant de progrés, que la Cour de Pequin en fut consternée. Non seulement les Provinces où ils demeuroient se rendirent à eux sans resistance: mais chacun faisant des conquestes en celles qui estoient autour de soy, l'Empereur se trouva pressé de si prés, que personne ne douta qu'il n'abandonnast Pequin, & qu'il ne se retirast en Tartarie. Le Pere Ferdinand asseure, qu'il se preparoit deja au voyage, ne doutant point que l'Empereur ne le voulust emmener avec luy.

Usanguey se servant de tout, avoit des intelligences à la

Cour, qui eussent coupé chemin au Tartare, si elles n'eussent point esté decouvertes. Car il avoit dans Pequin mesme plus de cinquante mille hommes à sa solde, gagnez à son parti par ses emissaires. Dans quatre jours ils devoient bruler le Palais, & faire main basse sur tout ce qui s'y rencontreroit, lorsqu'un des conjurez ayant trop pressé un Armurier à qui il avoit commandé des armes, de les luy rendre au jour marqué, donna du soupçon à cet artisan, qui en avertit les Magistrats. Les Tartares avoient trop de raisons de se défier alors des Chinois, pour negliger un tel avis. On saisit l'homme in-

diqué par l'Armurier, on l'applique à la question, & on luy fait tout avoüer. On sçeut par là & l'auteur & les principaux acteurs de la conjuration. On punit ceux qui n'eurent pas le temps de s'enfuir, & ne pouvant punir Usanguey dans sa personne, on le punit en celle de ses enfans, que la bonté de l'Empereur avoit épargnez jusques-là, nonobstant la rebellion de leur pere. Il choisit mesme le genre de mort, qui parmi ces peuples passe pour le plus honorable, en leur envoyant une piece d'étoffe de soye blanche, qui devoit servir de lacet pour les étrangler, & leur permettant de finir leur vie par leurs propres mains. Il ne pa-

rut pas que cet honneur fust aux trois Princes malheureux d'une grande consolation dans leur disgrace. Ils quitterent avec beaucoup de regret la vie, qui jusques-là leur avoit esté fort agreable. Car comme ils estoient bienfaits & bien nez, ils estoient tendrement aimez de tout ce qu'il y avoit d'honnestes gens à la Cour, mesme de l'Empereur, qui ne se porta apparemment à cette extremité contre eux, que pour oster à leur pere rebelle l'avantage qu'il en eust pû tirer pour accrediter son parti. Le cadet, qui n'avoit que dix ans, affermit le courage de son pere & de son frere, que l'appareil de la mort avoit abbatus, & qui ne

pouvoient ſe reſoudre à ſe la donner eux-meſmes : *Puiſqu'il n'y a plus d'eſperance*, leur dit-il, *faiſons de bonne heure & de bonne grace ce qu'il faut faire par neceſſité.* En diſant ces mots, il mit le cou dans le lacet qu'il s'eſtoit preparé, & les deux autres l'ayant ſuivi, ils finirent ainſi tous trois leur vie.

Uſanguey ſentit cette perte au delà de ce qu'on ſe peut figurer, & le deſir de vanger ſon ſang ſe joignant à l'amour de la liberté, l'anima d'une haine contre les Tartares, qui luy fit jurer la mort de tous ceux, que le ſort de la guerre feroit tomber entre ſes mains. Pour montrer meſme à tout ſon parti, qu'il eſtoit

irreconciliable avec eux, ne voulant pas luy-meſme prendre le nom d'Empereur, parce diſoit-il qu'il eſtoit trop vieux pour changer de fortune, il le fit prendre à ſon petit-fils, qui eſtoit l'unique qui luy reſtoit.

L'Empereur Tartare de ſon coſté ne perdant point courage pour la conſternation où les premiers ſuccés d'Uſanguey avoient jetté la pluſpart des ſiens, montra par ſa conduite en cette occaſion, que l'art & la conſtance d'un ſage Pilote ſurmonte à la fin les plus grands orages. Sa reſolution en donna aux autres, & l'heureuſe découverte de la conſpiration ayant fait voir que la fortune ne l'avoit pas aban-

donné, les Tartares reprirent courage, & rappellerent leur ancienne vigueur. Ce nouveau feu ayant passé de la Cour dans les troupes, qui estoient divisées en divers corps, selon les besoins qu'on en avoit eû en divers endroits où les rebelles avoient porté la guerre, on arresta le torrent des conquêtes qu'avoit déja fait Usanguey, & on gâgna une bataille sur le Roy de Fokien, qui luy fit perdre beaucoup des siennes. Ce Prince avoit déja presque joint à la province qu'il habitoit celle de Kiamsi, qui en est proche. Il s'estoit rendu maistre de trois grandes villes, & ayant une armée de cent cinquante mille hommes, il

ne doutoit pas que le reste ne deust bien-tost plier devant luy, lors qu'à cinq ou six lieuës au dessus de Kienchamp, qu'il venoit de reduire à son obeïssance, il trouva une armée Tartare commandée par Sumvan oncle de l'Empereur, qui s'opposa à son passage. Le Chinois regarda cette armée beaucoup inferieure en nombre à la sienne, & qu'il croyoit composée de gens étonnez, comme un mediocre obstacle à ses conquestes: mais l'évenement luy fit voir qu'il s'estoit trompé. Car le Prince Tartare luy ayant presenté la bataille, le défit à plate-couture, & fit un si grand carnage de son armée toute composée de nouvelles

troupes, & trop ignorantes dans l'Art-militaire pour profiter des ressources de la guerre, que tout le champ de bataille & les campagnes voisines demeurerent jonchées de corps morts. Le nombre en fut si grand, que personne n'ayant voulu prendre la peine de leur donner la sepulture, l'air en fut infecté de maniere, que la peste suivit de prés la guerre, & acheva de desoler le pays. Une riviere, qui estoit proche du lieu où l'on avoit combattu, se trouva si pleine de corps morts, que les eaux en demeurerent long-tems corrompuës. Au bruit de cette défaite la garnison, que le General Chinois avoit laissé dans

Kiencham, prit l'épouvante, & ſortit de la ville. Les habitans la ſuivirent, & chacun ſe ſauva où il put. Le vainqueur, qui aprés la bataille s'eſtoit avancé vers cette ville, croyant l'aſſieger, & ne doutant pas d'y trouver une forte reſiſtance, fut bien eſtonné en y arrivant d'en trouver toutes les portes ouvertes. Il craignit d'abord quelque ſtratagême : mais des avanturiers de ſon armée s'eſtant avancez, & ayant reconnu qu'il n'y avoit perſonne dans les maiſons, le General permit d'y entrer, & l'abandonna au pillage. Le ſoldat Tartare ne ſe contenta pas du butin qu'il trouva dans la ville, il alla chercher aux envi-

rons les habitans cachez en divers endroits, & exercerent contre eux mille cruautez. Le General fut blasmé à la Cour d'avoir lasché la main à ces violences; & quelque obligation que luy eust l'Empereur, son équité ne luy permit pas de laisser cette action impunie: car il le disgracia pour quelque tems, & le priva de ses pensions, quand la guerre fut terminée, la prudence & le besoin qu'il en avoit ne permettant pas qu'il le fist plûtost. Le Pere Gresson dit qu'il vint à Nancham au tems de cette desolation, l'armée Tartare y estant encore; & il asseure que cette ville perdit durant toute cette guerre jusqu'à cent six

mille habitans, sans compter soixante & quinze mille, que les Tartares emmenerent captifs. Les Jesuites y avoient une belle Eglise, & une florissante Chrestienté, que cette tempeste dispersa. Le General aimoit pourtant les Chrestiens, & les Peres en particulier. A l'action prés dont je viens de parler, à laquelle l'ardeur de la guerre l'emporta, c'est un grand homme, plein d'honnesteté, & à qui la Religion Chrestienne doit son rétablissement à la Chine, comme les Tartares luy doivent une bonne partie de la conservation de leur conqueste. Il donna encore en cette occasion mille marques de bonté au Pere

Greſlon, qui luy alla rendre viſite. Car il vint deux ou trois fois à ſon Egliſe, en fit ſortir un Officier & quarante ſoldats qui s'en eſtoient emparez, & donna au Pere des Sauve-gardes non ſeulement pour celle-là, mais pour toutes celles de la Province. De ſorte qu'on peut dire qu'il fit plus pour conſerver les Egliſes Chreſtiennes, que pour les temples de ſes idoles.

Le General Tartare ayant crû devoir faire quelque ſejour dans ſes conqueſtes, pour y raffermir la domination de l'Empereur, envoya durant ce tems-là à Fokien, où Kenvan s'eſtoit retiré, luy offrir une amniſtie de la part du Prince,

s'il vouloit rentrer en son devoir. Comme il y avoit de l'alliance entre eux, Sumvan fit tout ce qu'il pût pour le tirer de ce mauvais pas, & par là abreger la guerre : mais il n'en pût venir à bout. Pendant qu'il negotioit avec Kenvan pour le soumettre à l'Empereur, Kenvan negotioit avec Chin, ce fils de Quesin que nous avons dit s'estre fait Roy de l'isle Formose, pour soûtenir la rebellion. Chin, qui ne demandoit pas mieux, que d'avoir cette occasion d'entrer dans la Chine, ne se fit pas long-tems prier. Il vint trouver Kenvan, & luy amena des troupes, qui eussent esté plus utiles à la cause commune des

Confederez, si elles eussent esté moins fortes. Car Chin se trouvant fort superieur à Kenvan, & par le nombre & par la qualité de ses soldats, de son allié voulut devenir son maistre. Il refusa de le traiter de Roy. On dit mesme, que pour vanger la mort de son grand pere Icoan, à laquelle on disoit que le pere de Kenvan avoit contribué, il voulut attenter à sa vie. Une alliance si malheureuse fit penser Kenvan à rentrer dans l'obeïssance. Il fit son traité avec l'Empereur, auquel il demanda des troupes pour chasser Chin de la Province de Fokien. L'Empereur sceut habilement se servir d'un ennemi

pour détruire l'autre. Il envoya ses troupes en Fokien, lesquelles avec l'aide de Kenvan ayant fait repasser la mer à Chin, s'emparerent de cette Province, & ostant à ce Roy le commandement qu'il avoit eu dans l'armée, ne luy laisserent que quatre cens hommes pour la seureté de sa personne, avec lesquels ils le releguerent dans une place maritime, pour la défendre contre Chin, l'Empereur remettant à un autre tems de faire un plus terrible exemple d'un homme, dont la penitence contrainte n'avoit pas effacé le crime trop volontaire.

La mauvaise fortune du Roy de Fokien fit apprehender à ce-

luy de Canton, que la ſienne ne fuſt pas toûjours bonne. Juſques-là elle l'avoit eſté: mais il avoit ſujet de craindre qu'elle ne continuaſt pas à l'eſtre. Uſanguey ne le traitoit pas bien: il luy refuſoit le titre de Roy, & prenoit ſur luy un air de ſuperiorité, qui luy déplaiſoit. D'ailleurs il voyoit le parti de la Ligue fort affoibli par les avantages que les Tartares avoient remportez ſur Kenvan. Toutes ces conſiderations le firent reſoudre à negotier ſa paix avec l'Empereur. Il y fit meſme condeſcendre Gantacum ſon fils, qui bien qu'il n'aimaſt pas les Tartares, & ne les ait jamais aimez, comme il s'en eſt décla-

ré depuis à des perſonnes à qui il parloit confidemment, ne laiſſa pas par la neceſſité de ſes affaires de les ſervir fort utilement. Car le Roy ſon pere ayant fait la paix avec l'Empereur, il écrivit à Pequin pour avoir des troupes, & reduire à l'obeïſſance quelques villes de ſa Province, qui tenoient encore pour Uſanguey. On luy en envoya, & il s'en ſervit ſi bien, que non ſeulement il prit ces villes : mais qu'ayant meſme donné bataille à un corps conſiderable des troupes rebelles, il le défit. La Cour luy ſceut ſi bon gré de cette action, que ſon pere eſtant mort ſur ces entrefaites, l'Empereur luy en confirma & la

dignité & les appanages.

Le nouveau Roy parut reconnoiſſant de ces graces. Car non content d'avoir remis la Province de Canton ſous la domination Tartare, il y remit une partie de celle de Quamſi, qu'il prit ſur Uſanguey. Il ſe préparoit à y remettre l'autre: mais une trahiſon domeſtique arreſta le cours de ſes victoires ; & celuy que le brave Uſanguey n'avoit pû vaincre, perit par la perfidie de deux ou trois laſches. Le Viceroy de ſa Province, un Officier de ſon armée, & l'Intendant de ſa maiſon furent les auteurs de cette action infame. Ces ſcelerats, qui apparemment vouloient

profiter de ses dépoüilles, ayant fait complot de le perdre, y employerent, par le crime le plus noir dont on ait jamais oüi parler, le nom de sa mere, & son propre argent. Car ce fut au nom de sa mere qu'ils écrivirent à l'Empereur une lettre maligne & artificieuse, par laquelle elle donnoit avis d'un nouveau dessein de rebellion tramé contre l'Estat par son fils; & ce fut de l'argent de ce Prince, que son Intendant corrompit ceux qui approchoient de l'Empereur, pour haster la perte de son Maistre.

L'intrigue reüssit comme ils l'avoient desiré. Leur lettre & leurs partisans surprirent la justice

ſtice de l'Empereur, qui craignant tout dans une conjoncture où Uſanguey eſtoit encore armé, donna ordre à des Officiers Tartares de s'aller ſaiſir inceſſamment du malheureux Roy de Canton. Quand les Officiers furent arrivez ſur les lieux, ils ne trouverent pas que leur ordre fuſt auſſi aiſé à executer, qu'on l'avoit ſuppoſé à la Cour. Ce Roy eſtoit à la teſte d'une armée victorieuſe, & dont il eſtoit adoré. Auſſi furent-ils plus de ſix mois ſans pouvoir rien entreprendre contre luy, & s'ils n'euſſent uſé d'artifice, ils n'en ſeroient pas venus à bout. Il fut pris par ſon foible. Il aimoit à boire : Ils l'inviterent

à un repas, où estant allé mal accompagné, il fut saisi, & conduit à Canton avec tant de diligence, que ses soldats, trop tard avertis de la détention de leur General, desespererent de l'atteindre.

Ils se reservoient à le servir plus utilement dans la suite: mais par malheur pour eux l'Empereur se trouva le plus fort dans Canton. Ceux d'entre eux qui avoient pû s'y estoient glissez, & attendoient pour se déclarer quelle seroit l'issuë de l'affaire, qui sembloit tirer en longueur: ne voulant pas par un éclat à contre-tems, d'une affaire douteuse en faire une mauvaise. Lors qu'ils estoient dans cette attente, il s'éleva

un bruit dans la ville, que le Roy eſtoit condamné à la mort. Cette nouvelle obligea ſes amis de lever le maſque, & de prendre les armes. Ils coururent à la priſon où on le gardoit, & ſe mirent en devoir de la forcer. Ils eſtoient conduits par des freres de ce Prince, qui s'eſtoient mis à leur teſte pour le délivrer. Comme ils eſtoient tous braves, & bien armez, ils attaquerent fort vigoureuſement les gardes, & ceux-cy n'auroient pas reſiſté, ſi la garniſon Tartare, qui eſtoit groſſe, n'euſt accouru pour les ſecourir. Le combat fut ſanglant & opiniaſtre, & il y eut bien des gens tuez de l'un & de l'autre

parti : mais les Tartares vainquirent enfin, & l'entrepriſe des Chinois ne ſervit qu'à rendre leur Roy plus coupable.

Comme un malheur en attire un autre, la mere de ce Prince, par un zele auſſi à contre-tems que celuy de ſes amis, agrava encore beaucoup ſon crime. Le perfide Officier dont nous avons parlé, qui de concert avec le Viceroy avoit travaillé à perdre Gantacum, étoit devenu amoureux d'une de ſes femmes, qui paſſoit pour la plus grande beauté de la Chine. Sa paſſion l'aveugla ſi fort, qu'il oſa bien l'aller chercher juſques dans l'appartement de la Reine, pour l'emmener dans ſa maiſon. La Dame reſiſta

tant qu'elle puſt : mais contre un homme qui avoit la force en main, elle n'avoit pour armes que ſes cris. Il en fut touché luy-meſme, & la voulant conſoler, il luy dit qu'il l'a feroit Reine, & qu'elle ne ſe repentiroit pas d'avoir quitté un Maiſtre, & une condition d'eſclave, pour prendre un mari dont elle ſeroit Maiſtreſſe. Ces promeſſes, loin de conſoler la Dame, irriterent ſa colere : de ſorte que prenant un ton hautain, elle luy dit d'un air mépriſant : *Vous me feriez Reine! hé ſur quoy fondé oſez-vous vous flater de devenir Roy? Allez, contentez-vous de ce que vous eſtes, & prenez garde que voſtre ambition, au lieu de vous élever un trô-*

ne, ne vous creuse quelque precipice. L'orgueilleux Mandarin ne put souffrir ces paroles, & son dépit fut si violent, que passant d'une extremité à l'autre, il tire son cimeterre, & aux yeux de la Reine tuë cette femme, qu'on estima bien plus heureuse d'avoir sceu attirer sa haine, que d'avoir merité son amour. Une action si extraordinaire fit horreur à tous les honnestes gens, & la Reine mere du Roy prisonnier, à qui l'Empereur, qui la croyoit dans ses interests contre ceux de son fils, laissoit encore beaucoup de pouvoir, resolut d'en tirer vangeance. Pour le faire plus seurement, elle eut l'adresse d'engager le meurtrier à ve-

nir chez elle, ſous prétexte de traiter avec luy une affaire qui regardoit la Cour. Il y vint, & il y trouva le chaſtiment deû à tant de crimes, ayant eſté poignardé en entrant dans la chambre de cette Princeſſe.

Le priſonnier, qui juſques-là n'avoit rien ſceu de ce qui ſe paſſoit, apprit par hazard cette nouvelle. Car la chambre où on l'avoit mis eſtant aſſez proche de ſa cuiſine, il entendit les Cuiſiniers, qui raiſonnoient ſur cette affaire, & qui en dirent tant de circonſtances, qu'il en comprit toute l'hiſtoire. Il eſperoit encore: mais cet incident luy fit perdre toute eſperance. *Je ſuis perdu*, s'écria-t-il, *cette violence, ſi*

mal-à-propos exercée contre un Officier de l'Empereur, me sera imputée, & on ne me la pardonnera pas.

En effet on a crû que par là on avoit avancé son supplice. Car peu de tems aprés on vit paroître deux Mandarins Tartares venus de Pequin en l'espace de dix-sept jours, qui apporterent au prisonnier le present fatal de la piece de taffetas blanc, que font les Empereurs Chinois aux criminels de qualité, quand ils les condamnent à la mort. Quelques-uns disent, que deux Bourreaux l'étranglerent, & qu'il refusa l'honneur impie de mourir de sa propre main; alleguant pour s'en excuser, qu'il ne luy estoit pas

permis de se défaire ainsi soy-mesme. L'habitude qu'il avoit euë avec les Chrestiens luy avoit inspiré ce sentiment. Car il aimoit les Ministres de l'Evangile, & pendant leur exil à Canton, il avoit toûjours eu deux Jesuites avec luy. Il disoit souvent, que l'amour des femmes estoit l'unique chose, qui l'empeschast de recevoir le Baptesme. Il y exhortoit ses domestiques, & il disoit qu'il s'estimoit malheureux de n'avoir pas encore les dispositions necessaires à ce Sacrement. Il demanda un jour, si un homme qui le recevroit à la mort, ou qui ne le pouvant recevoir demanderoit pardon à Dieu, ne pourroit pas estre sauvé.

Ses liaisons avec les Chrestiens leur firent craindre aprés sa mort, que son amitié ne leur fust funeste, parce qu'au sortir de la prison où il venoit d'estre executé, les Mandarins crierent qu'on les menast à l'Eglise. Le P. Couplet, qui y estoit alors, m'a dit que cette visite si subite, & dans une conjoncture pareille leur avoit fait grande peur : mais ils furent bien-tost rasseurez, quand les Mandarins les ayant saluez avec beaucoup de civilité, leur donnerent une lettre du Pere Ferdinand, qu'ils accompagnerent de tous les témoignages possibles de consideration & d'amitié. Le mesme Pere les accompagna à Macao, où

ils allerent de la part de l'Empereur, remercier cette ville d'un lion dont elle luy avoit fait present, & dont il luy sçavoit d'autant meilleur gré, qu'elle l'avoit refusé à Usanguey.

Aussi estoit-ce risquer beaucoup, que de choquer ce General, qui fut toûjours fort considerable, & qui malgré le mauvais succés de ses Alliez, soûtint pendant tout le tems qu'il vécut sa dignité & sa réputation contre tous les efforts de la puissance Tartare. Bien leur en prit qu'il fust âgé. Car quoy que son parti fust affoibli, & qu'il eust mesme perdu de ses conquestes, il estoit encore assez puissant pour donner beaucoup d'affaires à l'Em-

pereur. Sa mort arrivée l'an mil ſix cens ſoixante dix-neuf, fut un effet de la bonne fortune de ce Prince, laquelle aprés quelques inconſtances eſt toûjours revenuë à luy. La guerre continua encore deux ans depuis la mort du grand Uſanguey, ſon parti ayant refuſé l'amniſtie, que l'Empereur leur avoit offerte. Ce General avoit confié la conduite de ſon ſucceſſeur, encore trop jeune pour ſouſtenir le poids des affaires qu'il luy laiſſa, à un Capitaine de ſes amis, auquel il avoit donné en mourant le commandement de ſes troupes: mais il ne luy avoit pas donné ou ſon habileté ou ſon bonheur. Car l'armée Tartare

l'ayant toûjours pourſuivi chaudement, le défit l'an 1681. dans une grande bataille, aprés laquelle l'heritier d'Uſanguey fut reduit à telle extremité, qu'il ſe donna la mort à luy-meſme, & laiſſa l'Empereur poſſeſſeur de tout ce que ce parti luy avoit fait perdre de ſa conqueſte.

L'Empereur vainqueur de tous ſes ennemis. Sa puiſſance & l'étenduë de ſon Empire.

Il n'y avoit plus que l'iſle Formoſe, qui n'avoit point ſubi le joug. Chin, qui la poſſedoit, ſembloit eſtre devenu invincible par le nombre de ſes vaiſſeaux, & il eſtoit neanmoins important à l'Empereur de le ſoumettre. Pour en venir plus ſeurement à bout, il envoya offrir aux Hollandois de leur rendre ce qu'ils avoient

possedé dans cette isle, avec le titre de Roy pour celuy qu'ils luy nommeroient, s'ils vouloient l'assister de leur flotte pour en faire la conquête. Quelques-uns écrivent que Riclof, qui estoit General de Batavie, ne répondit pas à ces offres de l'Empereur, comme ce Prince auroit souhaité, alleguant qu'il ne pouvoit rien entreprendre de pareil sans les ordres de la Compagnie, qu'il falloit attendre de Hollande. Quoy qu'il en soit l'Empereur resolut d'attaquer Chin, & de remettre la Formose sous l'obeïssance de la Couronne de la Chine. Je trouve de la diversité dans la maniere dont on a écrit la reduction de cette grande Isle.

Ce qui eſt de conſtant, & ce qu'on peut dire en attendant que ce point s'éclairciſſe, c'eſt que l'Empereur en eſt le maître, & qu'ainſi ce Prince eſt aujourd'huy paiſible poſſeſſeur de trois grandes Monarchies, de la Chine, de Niuché, & de Tanyu : à quoy ſi on ajoûte les Royaumes tributaires de Corée, de la Cochinchine, de Tonquin & beaucoup d'autres, on verra que ce Monarque ſe peut vanter, d'avoir l'Empire le plus eſtendu & le plus peuplé qui ſoit au monde, comme il en eſt un des plus beaux, des plus floriſſans & des mieux reglez.

Magnificence de l'Empereur de la Chine.

La magnificence du Prince répond à la grandeur de l'Em-

pire. Son train, ses maisons, ses armées en portent par tout le caractere. Depuis quatre ou cinq ans il a fait des voyages en divers endroits de ses Royaumes, où sa marche & sa suitte ont fait voir tout ce qu'on peut imaginer de plus pompeux & de plus royal. Le premier fut dans la Tartarie Orientale, aprés qu'il eut puni Kenvan Roy de Fokien, l'un des rebelles, qu'il avoit menagé jusques-là. Voicy la relation qu'en a faite le Pere Verbiest, dans laquelle, outre ce qui regarde le Prince, le Lecteur trouvera d'utiles & curieuses observations pour la connoissance du Pays.

Relation d'un voya-

L'Empereur de la Chine a fait

ſait un Voyage dans la Tartarie Orientale au commencement de cette année mil ſix-cens quatre-vingt-deux : aprés avoir appaiſé par la mort de trois Roys rebelles une revolte qui s'eſtoit formée dans quelques Provinces de l'Empire. L'un de ces Princes revoltez a eſté eſtranglé dans la Province dont il s'eſtoit rendu le maiſtre. Le ſecond ayant eſté conduit à Pequin avec les principaux Chefs de ſa faction, fut mis en pieces à la veuë de toute la Cour, les plus conſiderables d'entre les Mandarins preſtant eux-meſmes leurs mains à cette triſte execution, pour venger ſur ce rebelle la mort de leurs pa-

ge de l'Empereur en la Tartarie Orientale.

rens, qu'il avoit fait cruellement mourir. Le troisiesme, qui estoit le plus considerable, & comme le chef de toute la revolte, avoit par une mort volontaire prévenu le supplice qu'il meritoit, & avoit ainsi terminé une guerre, qui duroit depuis sept ans.

La paix ayant esté par-là rétablie dans l'Empire, & toutes les Provinces joüissant paisiblement de leur ancienne liberté, l'Empereur partit le vingt-troisiéme de Mars, pour aller dans la Province de Leauton, qui est le pays de ses Ancestres, à dessein d'y visiter leurs Sepulchres, & aprés les avoir honorez avec les ceremonies ordinaires, poursuivre son

chemin dans la Tartarie Orientale. Ce voyage fut d'environ onze cent milles, depuis Pekin jusqu'au terme.

L'Empereur menoit avec luy son fils aisné, jeune Prince âgé de dix ans, qui a déja esté déclaré heritier de l'Empire. Les trois premieres Reines furent aussi de ce voyage, chacune sur un Char doré; les principaux Roys qui composent cet Empire en furent aussi, avec tous les Grands de la Cour, & les plus considerables Mandarins de tous les Ordres, qui ayant tous une fort grande suite, & un nombreux équipage, faisoient à l'Empereur un cortege de plus de soixante-dix mille personnes.

Il voulut que je l'accompagnasse aussi dans ce voyage, & que je fusse toujours auprés de luy, afin de faire en sa presence les Observations necessaires pour connoistre la disposition du Ciel, l'élevation du Pole, la declinaison de chaque Pays, & pour mesurer par les instrumens de Mathematique la hauteur des montagnes, & la distance des lieux. Il estoit bien aise aussi de s'instruire sur ce qui regarde les Méteores, & sur beaucoup d'autres matieres de Physique & de Mathematique. Ainsi il donna ordre à un Officier de faire porter sur des chevaux les instrumens dont j'aurois besoin, & me recommenda au

Prince ſon oncle, qui eſt auſſi ſon beau-pere, & la ſeconde perſonne de l'Etat: on l'appelle d'un nom Chinois, qui ſignifie aſſocié à l'Empire. Il le chargea de me faire donner tout ce qui m'eſtoit neceſſaire pour le voyage; de quoy ce Prince s'aquita avec une bonté particuliere, me faiſant toujours loger dans ſa tente & manger à ſa table.

L'Empereur avoit ordonné qu'on me donnaſt des chevaux de ſon écurie, & que j'en euſſe aſſez pour en changer aiſément; & parmi ceux qu'on me donna, il y en avoit qu'il avoit montez luy-meſme, ce qui eſt une fort grande diſtinction. Dans ce voyage on marcha toujours

vers l'Orient d'Eté.

De Pequin jusqu'à la Province de Leauton le chemin, qui est d'environ trente milles, est assez uni. Dans la Province mesme de Leauton, il est de quarante milles, mais beaucoup plus inegal à cause des montagnes. Depuis la frontiere de cette Province jusqu'à la Ville d'Ula, oùpasse le fleuve que les Tartares appellent Songoro, & les Chinois Sum-hoa, le chemin, qui est encore de quatre cens milles, est fort difficile, estant coupé tantost par des montagnes extremement escarpées, tantost par des vallées d'une profondeur extraordinaire, & par des plaines desertes, où l'on fait deux & trois jours de marche sans

rien trouver. Les montagnes de ce pays ſont couvertes du coſté de l'Orient de grands cheſnes, & de vieilles foreſts, qui n'ont point eſté coupées depuis des Siecles entiers.

Tout le pays qui eſt au delà de la Province de Leauton eſt fort deſert : on n'y voit de tous coſtez que montagnes, que vallées, que cavernes de Tigres, d'Ours & d'autres bêtes farouches : on n'y trouve preſque point de maiſons, mais ſeulement de meſchantes chaumines ſur le bord des fleuves & des torrens. Toutes les Villes & les Bourgades que j'ay veuës dans le Leauton, & qui ſont en aſſez grand nombre, ſont entierement rüinées.

Il n'y a par tout que de vieilles masures, avec des monceaux de pierre & de brique. Dans l'enceinte de ces Villes il y a quelques maisons basties depuis peu, mais sans aucun ordre : les unes sont faites de terre, les autres des restes des anciens bastimens, la pluspart couvertes de paille, tres-peu de brique. Il ne reste pas maintenant le moindre vestige de quantité de Bourgs & de Villages, qui subsistoient avant la guerre. Car le petit Roy des Tartares qui la commença, n'ayant d'abord qu'une fort petite armée, fit prendre les armes aux Habitans de ces lieux-là, qu'il fit détruire ensuite, pour

oſter aux ſoldats l'eſperance de retourner jamais dans leur pays.

La Capitale de Leauton qu'-on nomme Xin-yam, eſt une Ville aſſez belle & aſſez entiere : il y a meſme encore un reſte d'un ancien Palais. Elle eſt autant que je l'ay pû remarquer par pluſieurs obſertions à quarante-un degrez cinquante ſix minutes, c'eſt à dire deux degrez au deſſus de Pequin, quoique juſqu'à preſent, & les Europeans & les Chinois ne luy ayent donné que quarante-un degrez. Il n'y a dans cette Ville aucune déclinaiſon de l'ayman, comme je l'ay remarqué par pluſieurs obſervations reïterées.

La Ville d'Ula qui estoit presque le terme de nostre voyage, est à quarante-quatre degrez ving minutes. La Boussole y decline du Midy à l'Occident, d'un degré quarante minutes.

Mais reprenons la suite de nostre voyage. Depuis Pequin jusqu'à cette extremité de l'Orient on fit un nouveau chemin, par lequel l'Empereur pouvoit marcher commodement à cheval, & les Reynes sur leurs chars. Ce chemin est large d'environ dix pieds, le plus droit & le plus uni qu'on l'ait pû faire. Il s'étend jusqu'à prés d'onze cens milles. On avoit fait des deux côtez une espece de petite levée

haute d'un pied toujours égale, & parfaitement paralelle l'une à l'autre : & ce chemin estoit aussi net, sur tout quand le temps estoit beau, que l'aire où les Laboureurs battent le bled dans les campagnes; aussi y avoit-il des gens sur le chemin, qui n'étoient occupez qu'à le nettoyer. Les Chrêtiens n'ont pas tant de soin de balayer les ruës, & les places publiques où le saint Sacrement doit passer dans les processions, que ces Infidelles en ont de nettoyer les chemins, par où doivent passer leurs Rois & leurs Reines, toutes les fois qu'ils sortent de leur Palais.

On fit pour le retour un

chemin ſemblable au premier. On avoit applani les montagnes autant qu'on l'avoit pû ; on avoit dreſſé des ponts ſur les torrens, & pour les orner on avoit tendu des deux côtez une eſpece de nattes, ſur leſquelles eſtoient peintes diverſes figures d'animaux, qui faiſoient le meſme effet que les tapiſſeries qu'on tend dans les ruës aux proceſſions.

L'Empereur ne ſuivoit preſque jamais ce chemin; chaſſant preſque toujours. Et lors meſme qu'il joignoit les Reines, il le cotoyoit ſeulement, de peur que le grand nombre de chevaux qui eſtoient à ſa ſuite ne le gaſtaſſent. Il marchoit ordinairement à la teſte de

cette eſpece d'armée. Les Reines le ſuivoient immediatement ſur leurs chars, avec leur train, & leur équipage. Elles laiſſoient neanmoins quelque intervalle entre luy & elles. Enſuite marchoient les Roys, les Grands de la Cour, & les Mandarins, chacun ſelon ſon rang. Une infinité de Valets & d'autres gens à cheval faiſoient l'arriere-garde.

Comme il n'y avoit point de Ville ſur toute la route, qui pût ni loger une ſi grande multitude de gens, ni leur fournir des vivres, & que d'ailleurs on devoit faire une grande partie du voyage par des lieux peu habitez, on fut obligé de faire porter tout ce qui

eſtoit neceſſaire pour le voyage, & meſme des proviſions pour plus de trois mois.

C'eſtpourquoy l'on envoyoit devant, par les chemins qu'on avoit fait à coſté de celuy de l'Empereur, une infinité de chariots, de chameaux, de chevaux, & de mulets pour porter le bagage. Outre cela l'Empereur, les Roys, & preſque tous les Grands de la Cour, faiſoient ſuivre un grand nombre de chevaux de main, pour en changer de tems en tems. Je ne comte point les troupeaux de bœufs, de moutons, & d'autre bétail qu'on eſtoit obligé de mener. Et quoyque cette grande multitude d'hommes, de chevaux,

& de troupeaux allaſt par un chemin aſſez éloigné de celuy de l'Empereur , elle excitoit cependant une ſi horrible pouſſiere, qu'il nous ſembloit que nous allions dans un nuage ; & nous avions de la peine à diſtinguer de quinze ou vingt pas ceux qui marchoient devant.

La Marche eſtoit ſi bien reglée, que cette armée campoit tous les ſoirs ſur le bord de quelque fleuve ou de quelque torrent. C'eſtpourquoy on faiſoit partir de grand matin les tentes & le bagage néceſſaire pour cela , & les Maréchaux des Logis eſtant arrivez les premiers , marquoient le lieu le plus propre pour la tente de l'Empereur , pour celles des

Reines, des Roys, des Grands de la Cour, & des Mandarins, ſelon la dignité d'un chacun, & ſelon le rang qu'il tient dans la milice Chinoiſe, qui eſt diviſée en huit Ordres, ou en huit Etendars.

Dans l'eſpace de trois mois nous fiſmes plus de neuf cent milles en avançant vers l'Orient d'Eté. Enfin nous arrivâmes à Kam-Hay, qui eſt un fort ſitué entre la mer Meridionale & les montagnes du Nort. C'eſt-là où commence cette muraille celebre, qui ſepare la Province de Leauton de celle de Pequin, que l'on appelle le Pequeli, en s'étendant extremement loin du coſté du Nort par deſſus les plus

plus hautes montagnes. Quand nous fusmes entrez dans cette Province, l'Empereur, les Roys, & les grands de la Cour, quitterent le grand chemin dont nous avons parlé, pour prendre celuy des montagnes du Nort, qui s'étendent sans interruption vers l'Orient d'Eté. On y passa quelques jours à la chasse, qui se fit de cette sorte.

L'Empereur choisit trois mille hommes de ses Gardes-du-corps, armez de fléches & de javelots. Il les dispersa de costé & d'autre, de sorte qu'ils occupoient un grand circuit autour des montagnes, qu'ils environnoient de toutes parts. Ce qui faisoit comme une es-

pece de cercle, dont le diametre eſtoit au moins de trois mille pas. Enſuite venant à s'approcher d'un pas égal, ſans quitter leur rang, quelque obſtacle qu'ils trouvaſſent dans leur chemin, (car l'Empereur avoit meſlé parmi eux des Capitaines, & meſme des Grands de la Cour pour y maintenir l'ordre) ils reduiſoient ce grand cercle à un autre baucoup moindre, qui avoit environ trois cens pas de diametre; ainſi toutes les beſtes qui avoient eſté enfermées dans le premier, ſe trouvoient priſes dans celuy-cy comme dans un filet, parce que chacun mettant pied à terre, ils ſe ſerroient ſi étroitement les uns

contre les autres, qu'ils ne laissoient aucune issuë par où elles pussent s'enfuïr. Alors on les poursuivoit si vivement dans ce petit espace, que ces pauvres animaux épuisez à force de courir, venoient tomber aux pieds des chasseurs, & se laissoient prendre sans peine. Je vis prendre de cette maniere deux ou trois cent Lievres en moins d'un jour, sans compter une infinité de Loups & de Renards. J'ay veu la mesme chose plusieurs fois dans la Tartarie qui est au delà de la Province de Leauton, où il me souvient d'avoir veu entr'autres plus de mille Cerfs enfermez dans ces sortes de filets, qui venoient se jetter en-

tre les mains des Chasseurs, ne trouvant point de chemin pour se sauver. On tua aussi des Ours, des Sangliers, & plus de soixante Tigres. Mais on s'y prend d'une autre maniere, & l'on se sert d'autres armes.

L'Empereur voulut que je me trouvasse à toutes ces differentes chasses, & il recommanda à son beau-pere d'une maniere fort obligeante d'avoir un soin particulier de moy, & de prendre garde que je fusse exposé à aucun danger dans la chasse des Tigres, & des autres bestes feroces. J'estois là le seul de tous les Mandarins qui fust sans armes, & assez prés de l'Empe-

reur. Quoyque je me fusse un peu fait à la fatigue depuis le tems que nous estions en voyage; je me trouvois si las tous les soirs en arrivant à ma tente, que je ne pouvois me soutenir, & je me serois dispensé plusieurs fois de suivre l'Empereur, si mes amis ne m'avoient conseillé le contraire, & si je n'avois craint, qu'il le trouvast mauvais, s'il s'en fust apperceu.

Aprés avoir fait environ quatre cent milles en chassant toujours de cette maniere, nous arrivasmes enfin à Xinyam ville capitale de la Province, où nous demeurasmes quatre jours. Les habitans de Corée vinrent presenter à l'Empereur un Veau

marin qu'ils avoient pris. L'Empereur me le fit voir, & me demanda si dans nos livres d'Europe il estoit parlé de ce poisson. Je luy dis que nous avions un livre dans notre Bibliotheque de Pequin, qui en expliquoit la nature, & dans lequel il y en avoit mesme une figure; il me témoigna de l'empressement pour le voir, & dépescha aussi-tost aux Peres de Pequin un Courier, qui me l'apporta en peu de jours. L'Empereur prit plaisir à voir, que ce qui estoit marqué de ce poisson dans ce livre, estoit conforme à ce qu'il voyoit. Il le fit porter ensuite à Pequin pour y estre conservé soigneusement parmi les curiositez du Palais.

Pendant le ſejour que nous fiſmes en cette Ville, l'Empereur alla viſiter avec les Reines les tombeaux de ſes Anceſtres, qui n'en ſont pas fort éloignez, d'où il renvoya les Princeſſes à Xinyam, pour continuer ſon voyage vers la Tartarie Orientale.

Aprés pluſieurs jours de marche & de chaſſe il arriva à Kirin, qui eſt éloigné de Xinyam de quatre cens milles. Cette Ville eſt baſtie le long du grand fleuve Songoro, qui prend ſa ſource du mont Champé, diſtant de là de quatre cens milles vers le Midy. Cette montagne ſi fameuſe dans l'Orient pour avoir eſté l'ancienne demeure de nos Tar-

tares, est toûjours couverte de neiges, d'où elle a pris son nom; car Champé signifie la montagne blanche.

D'abord que l'Empereur l'apperceut, il descendit de cheval, il se mit à genoux sur le rivage, & s'inclina trois fois jusqu'en terre pour la saluer. Ensuite il se fit porter sur un trône éclatant d'or, & fit ainsi son entrée dans la Ville. Tout le peuple accourut en foule au devant de luy, en témoignant par ses larmes la joye qu'il avoit de le voir. Ce Prince prit beaucoup de plaisir à ces témoignages d'affection, & pour donner des marques de sa bienveillance, il voulut bien se faire voir à tout le monde, & dé-

fendit à ſes Gardes d'empeſcher le peuple de l'approcher, comme ils ſont à Pequin.

On fait en cette Ville des barques d'une maniere particuliere. Les habitans en tiennent toûjours un grand nombre de toutes preſtes pour repouſſer les Moſcovites, qui viennent ſouvent ſur cette riviere leur diſputer la peſche des perles. L'Empereur s'y repoſa deux jours, aprés leſquels il deſcendit ſur le fleuve avec quelques Seigneurs, accompagné de plus de cent batteaux, juſqu'à la ville d'Ula, qui eſt la plus belle de tout le pays, & qui eſtoit autrefois le Siege de l'Empire des Tartares.

Un peu au deſſous de cette

ville, qui est à plus de trente-deux milles de Kirin, la riviere est pleine d'un certain poisson, qui ressemble assez à la plie d'Europe; & c'estoit principalement pour y prendre le divertissement de la pesché, que l'Empereur estoit allé à Ula: mais les pluyes survenant tout à coup, grossirent tellement la riviere, que tous les filets furent rompus & emportez par le débordement des eaux. L'Empereur cependant demeura cinq ou six jours à Ula: mais voyant que les pluyes ne discontinuoient point, il fut obligé de revenir à Kirin, sans avoir pris le plaisir de la pesche. Comme nous remontions la riviere, la barque où j'estois

avec le beau-pere de l'Empereur, fut tellement endommagée par l'agitation des vagues, que nous fusmes contraints de mettre pied à terre, & de monter sur une charette tirée par un bœuf, qui nous rendit fort tard à Kirin, sans que la pluye eust discontinué durant tout le chemin.

Le soir, comme on entretenoit l'Empereur de toute cette avanture, il dit en riant: *Le poisson s'est mocqué de nous.* Enfin, aprés avoir sejourné deux jours à Kirin, les pluyes commencerent à diminuer, & nous reprismes la route de Leauton. Je ne puis icy exprimer les peines & les fatigues qu'il nous falut essuyer durant tout le

cours de ce voyage, par des chemins que les eaux avoient gaſtez, & rendus preſque impraticables. Nous allions ſans ceſſe par des montagnes, ou par des valées : & l'on ne pouvoit paſſer qu'avec une extréme danger les torrens & les rivieres, qui eſtoient groſſies par des ravines qui y couloient de toutes parts. Les ponts eſtoient ou abbatus par la violence des courans, ou tout couverts par le débordement des eaux. Il s'eſtoit fait en pluſieurs endroits de grands amas d'eau, & une bouë dont il eſtoit preſque impoſſible de ſe tirer. Les chevaux, les chameaux, & les autres beſtes de ſomme qui portoient le bagage, ne pou-

voient avancer ; ils demeuroient embourbez dans les marais, ou mouroient de langueur ſur les chemins. Les hommes n'eſtoient pas moins incommodez ; & tout s'affoibliſſoit faute de vivres & de rafraiſchiſſemens neceſſaires pour un ſi grand voyage. Quantité de gens de cheval eſtoient obligez ou de traiſner eux-meſmes à pied leurs chevaux, qui n'en pouvoient plus, ou de s'arrêter au milieu des campagnes pour leur faire un peu reprendre haleine. Quoy que les Mareſchaux des Logis & les Fourriers n'épargnaſſent ni les travailleurs, ni le bois, qu'on coupoit de tous coſtez, pour remplir de faſcines tous ces mau-

vais passages : neanmoins aprés que les chevaux & les chariots, qui prenoient le devant dés le grand matin, estoient une fois passez, il estoit impossible de passer aprés eux ; l'Empereur mesme avec le Prince son fils, & tous les grands Seigneurs de la Cour, furent obligez plus d'une fois de traverser à pied les bouës & les marécages, craignant de s'exposer à un plus grand danger, s'ils les vouloient passer à cheval.

Quand il se rencontroit des ponts, ou des défilez, toute l'armée s'arrestoit ; & dés que l'Empereur estoit passé avec quelques-uns des plus considerables, tout le reste de la multitude venoit en

foule ; & chacun voulant passer des premiers, plusieurs se renversoient dans l'eau : D'autres prenant des chemins de détour encore plus dangereux, tomboient dans des fondrieres & des bourbiers, dont ils ne pouvoient plus se retirer. Enfin, il y eut tant à souffrir sur tous les chemins de la Tartarie Orientale, que les vieux Officiers qui suivoient la Cour depuis plus de trente ans, disoient qu'ils n'avoient jamais tant souffert dans aucun voyage.

Ce fut dans ces occasions que l'Empereur me donna plus d'une fois des marques d'une bienveillance toute particuliere, & prit des soins de moy, qui me donnoient de la confusion.

Le premier jour que nous nous miſmes en chemin pour le retour, nous fuſmes arreſtez ſur le ſoir par un torrent ſi gros & ſi rapide, qu'il eſtoit impoſſible de le paſſer à gué.

L'Empereur ayant trouvé là par hazard une petite barque, qui ne pouvoit tenir que quatre perſonnes tout au plus, paſſa le premier avec le Prince. Quelques-uns des Rois paſſerent enſuite. Tous les autres Princes, Seigneurs & Mandarins avec le reſte de l'armée attendoient cependant ſur le bord le retour de la barque avec impatience, pour ſe rendre au plûtoſt de l'autre coſté du torrent, parce que la nuit approchoit, & que les tentes étoient

toient déja passées depuis long-tems. Mais l'Empereur estant revenu à nous sur une petite barque toute semblabe à la premiere, il demanda tout haut où j'estois, & le Prince son beau-pere m'ayant presenté à luy, *qu'il monte*, ajoûta l'Empereur, *& qu'il passe avec nous.* Ainsi nous fusmes les seuls qui passerent avec l'Empereur; & tout le reste demeura sur le bord, où il falut estre toute la nuit à découvert. La mesme chose arriva le lendemain presque de la mesme maniere. L'Empereur se trouva sur le midi au bord d'un torrent aussi enflé & aussi rapide que le premier: Il donna ordre qu'on se servist jusqu'au soir des barques pour

paſſer les tentes, les balots & le reſte du bagage; & voulut enſuite que je paſſaſſe ſeul avec luy & avec peu de ſes gens, ayant laiſſé ſur l'autre bord tout ce qu'il y avoit de grands Seigneurs, qui furent obligez d'y reſter durant la nuit. Le beau-pere de l'Empereur meſme luy ayant demandé s'il ne paſſeroit pas avec moy, puiſque je logeois dans ſa tente, & que je mangeois à ſa table; ce Prince luy répondit qu'il demeuraſt, & qu'il me feroit donner luy-meſme tout ce qui me ſeroit neceſſaire.

Lors que nous fuſmes paſſez, l'Empereur s'aſſit ſur le bord de l'eau, & me fit aſſeoir à ſon coſté, avec les deux fils

de deux petits Rois Occidentaux, & le premier Colao de Tartarie, qu'il diſtinguoit dans toutes les occaſions.

Comme la nuit eſtoit belle, & que le Ciel eſtoit fort ſerein, il voulut que je luy nommaſſe en langage Chinois & Européan toutes les Conſtellations qui paroiſſoient âlors ſur l'horiſon, & il nommoit luy-meſme le premier toutes celles qu'il connoiſſoit déja. Enſuite dépliant une petite carte du Ciel, que je luy avois preſentée quelques années auparavant, il ſe mit à chercher quelle heure il eſtoit de la nuit par l'eſtoille du Meridien : ſe faiſant un plaiſir de montrer à tout le monde ce qu'il avoit d'habileté dans

ces ſciences. Toutes ces marques de bienveillances, & d'autres ſemblables qu'il me donnoit aſſez ſouvent, juſqu'à m'envoyer meſme à manger de ſa table; toutes ces marques, dis-je, eſtoient ſi publiques & ſi extraordinaires, que les deux oncles de l'Empereur, qui portent le titre d'Aſſociez à l'Empire, eſtant de retour à Pequin, diſoient, que quand l'Empereur avoit quelque chagrin, ou qu'il paroiſſoit un peu triſte, il reprenoit ſa gayeté ordinaire dés qu'il me voyoit.

Je ſuis arrivé en parfaite ſanté à Pequin le 9. jour de Juin fort tard, quoy que pluſieurs ſoient demeurez malades en chemin, ou ſoient revenus

bleſſez & eſtropiez.

Je ne dis rien de ce que nous avons fait pour la Religion dans ce voyage. On en reſerve le détail pour une relation particuliere, où l'on verra que par la grace de noſtre Seigneur noſtre faveur à la Cour de la Chine produit des fruits conſiderables à l'Egliſe, & n'oſte pas les Croix aux Miſſionnaires.

Le bon effet qu'avoit eu ce voyage, pour ranimer envers l'Empereur l'affection de ſes Sujets naturels, le porta à en faire un ſecond l'année d'aprés, pour maintenir dans l'obeïſſance d'autres Sujets nouvellement acquis dans la Tartarie Occidentale. Voicy ce

qu'en dit le mesme Pere Verbiest dans une lettre qu'il en écrivit au retour.

Recit d'un second voyage de l'Empereur dans la Tartarie Occidentale.

L'Empereur a fait cette année 1683. qui est la trentiéme de son âge, un voyage dans la Tartarie Occidentale, avec la Reine son ayeule, qu'on appelle la Reine Mere. Il partit le sixiéme de Juillet, & voulût que je le suivisse avec un des deux Peres qui sont avec moy à la Cour; il m'en laissa le choix. Je pris le Pere Grimaldi, parce qu'il est le plus connu, & qu'il sçait parfaitement bien les Mathematiques.

Plusieurs raisons ont porté l'Empereur à entreprendre ce voyage. La premiere est pour entretenir sa milice pendant la

paix, aussi-bien que pendant la guerre, dans un continuel exercice; & c'est pour cette raison, qu'aprés avoir establi une paix solide dans toutes les parties de ce vaste Empire, il a rappellé de chaque Province ses meilleures troupes auprés de luy, & qu'il a resolu dans son Conseil de faire tous les ans avec elles quelque mouvement de cette nature, pour leur apprendre durant ce tems-là en poursuivant dans les chasses qu'il fait les sangliers, les ours & les tigres, à vaincre les ennemis de l'Empire; ou du moins pour empescher que le luxe de la Chine, & un trop long repos n'amolisse leur courage, & ne les fasse

dégenerer de leur premiere valeur.

En effet, ces sortes de chasses ont plus l'air d'une expedition militaire, que d'une partie de divertissement. L'Empereur menoit à sa suite cent mille chevaux, & plus de soixante mille hommes, tous armez de fleches & de cimeterres, divisez par compagnies, & marchant en ordre de bataille aprés leurs enseignes, au bruit des tambours & des trompettes. Pendant leurs chasses ils investissoient les montagnes & les forests entieres, comme si ç'eust esté des villes qu'ils eussent voulu assieger, suivant en cela la maniere de chasser des Tartares Orien-

taux, de laquelle j'ay parlé dans ma derniere lettre. Cette armée avoit ſon vavantgarde, ſon arriere garde, & ſon corps de Bataille, ſon aiſle droite & ſon aiſle gauche commandées par autant de Chefs, qui ſont d'ordinaire de ceux qui portent le titre de Rois. Il a fallu durant plus de ſoixante & dix jours, qu'elle a eſté en marche, conduire toutes les munitions de l'armée ſur des chariots, ſur des chameaux, ſur des chevaux, & ſur des mulets par des chemins tres-difficiles. Car dans toute la Tartarie Occidentale on ne trouve que montagnes & que rochers. Il n'y a ni Villes, ni Bourgs, ni Villages: il

n'y a pas meſme de maiſons. Les habitans logent ſous des tentes dreſſées de tous coſtez dans les campagnes. Ils ſont la pluſpart Paſteurs, & tranſportent leurs tentes d'une vallée à l'autre, ſelon que les pâturages y ſont meilleurs pour leurs bœufs, leurs chevaux, & leurs chameaux. Ils n'ont aucuns de ces animaux à la nourriture deſquels il faut apporter du ſoin: mais ſeulement de ceux qu'une terre inculte peut entretenir des herbes qu'elle produit d'elle-meſme. Ils paſſent leur vie ou à la chaſſe, ou à ne rien faire; & comme ils ne ſement & ne cultivent point la terre, auſſi ils ne font aucune recolte. Ils vivent

de lait, de fromage, & de chair, & ont une espece de vin assez semblable à nostre eau de vie, dont ils font leurs délices, & s'enyvrent souvent. Enfin ils ne songent depuis le matin jusqu'au soir qu'à boire & à manger, comme les bestes & les troupeaux qu'ils nourrissent.

Ils ne laissent pas d'avoir leurs Prestres, qu'ils appellent Lamas, pour lesquels ils ont une veneration singuliere; en quoy ils different des Tartares Orientaux, dont la pluspart n'ont aucune Religion, & ne croyent point de Dieu. Au reste, les uns & les autres sont esclaves, & dépendent en tout des volontez de leurs maistres, dont

ils ſuivent aveuglément la Religion & les mœurs ; ſemblables encore en cela à leurs troupeaux, qui vont où on les mene, & non pas où il faut aller.

Cette partie de la Tartarie eſt ſituée au delà de cette prodigieuſe muraille de la Chine, environ mille ſtades Chinoiſes, c'eſt à dire, plus de trois cent milles d'Europe ; & s'étend de l'Orient d'Eſté vers le Septentrion. L'Empereur alloit à cheval à la teſte de ſon armée par ces lieux deſerts, par des montagnes eſcarpées & éloignées du grand chemin, exposé tout le jour aux ardeurs du ſoleil, aux pluyes, & à toutes les injures de l'air. Plu-

ſieurs de ceux qui ſe ſont trouvez aux dernieres guerres, m'ont aſsuré qu'ils n'avoient pas tant ſouffert pendant ce temps-là, que pendant ces chaſſes : ainſi l'Empereur, dont le but eſtoit de tenir ſes troupes en haleine, y a fait ce qu'il prétendoit.

La ſeconde raiſon qu'il a euë d'entreprendre ce voyage, a eſté pour tenir dans le devoir ces Tartares Occidentaux, & prévenir les deſſeins qu'ils pourroient former contre l'Etat. C'eſt pour cela qu'il eſt entré dans leurs pays avec une ſi groſſe armée, & de ſi grands preparatifs de guerre, y menant même de l'artillerie, dont il faiſoit faire de temps en

temps la décharge dans les vallées, afin que le bruit & le feu des canons jettaſſent par tout l'épouvante.

Outre cet attirail, il voulut encore eſtre accompagné de toutes les marques de grandeur qui l'environnent à Pequin; je veux dire de cette multitude de tambours, de trompettes, de timballes, & d'autres inſtrumens de muſique, qui forment des concerts pendant qu'il eſt à table, & au bruit deſquels il entre dans ſon palais, & en ſort. Il fit marcher tout cela avec luy, pour étonner par cette pompe exterieure ces peuples barbares, & leur imprimer la crainte & le reſpect deu à la Majeſté Imperiale.

L'Empire de la Chine n'a point eû de tout tems d'ennemis plus à craindre que ces Tartares Occidentaux, qui commençant depuis l'Orient de la Chine, l'entourent d'une multitude presque infinie de peuples, & la tiennent comme assiegée du costé du Septentrion & de l'Occident. Et c'est pour se mettre à couvert de leurs incursions, qu'un ancien Empereur Chinois fit bastir cette grande muraille, qui separe la Chine de leurs terres. Je l'ay passée quatre fois, & l'ay considerée de fort prés. Je puis dire, sans exaggeration, que les sept merveilles du monde mises ensemble, ne sont pas comparables à cet ouvrage, & que

tout ce que la renommée en publie en Europe eſt bien au deſſous de ce que j'en ay veu.

Deux choſes me l'ont fait particulierement admirer. La premiere eſt, que dans cette longue eſtenduë de l'Orient à l'Occident, elle paſſe en plu-ſieurs endroits nôn ſeulement par de vaſtes campagnes, mais encore par deſſus des monta-gnes tres-hautes, ſur leſquel-les elle s'éleve peu à peu, for-tifiée par intervalles de groſſes tours, qui ne ſont éloignées les unes des autres, que de deux traits d'arbaleſte. A noſtre re-tour j'eus la curioſité d'en me-ſurer la hauteur en un endroit, & je trouvay qu'elle avoit en ce lieu-là mille trente-ſept pieds

pieds geometriques au dessus de l'horison. Il est incomprehensible comment on a pû élever cet énorme boulevart jusqu'à la hauteur où nous le voyons, en des lieux secs & pleins de montagnes, où l'on a esté obligé d'apporter de fort loin avec des travaux incroyables l'eau, la brique, le ciment, & tous les materiaux necessaires pour la construction d'un si grand ouvrage.

La seconde chose qui m'a surpris, est que cette muraille n'est pas continuée sur une mesme ligne, mais recourbée en divers lieux suivant la disposition des montagnes : de telle maniere, qu'au lieu d'un mur, l'on peut dire qu'il y en

a trois, qui entourent toute cette grande partie de la Chine.

Aprés tout, le Monarque, qui de nos jours a réüni les Chinois & les Tartares ſous une meſme domination, a fait quelque choſe de plus avantageux pour la ſeureté de la Chine que l'Empereur Chinois qui a baſti cette longue muraille. Car aprés avoir reduit les Tartares Occidentaux, partie par artifice, partie par la force de ſes armes; il les a obligez d'aller demeurer à trois cent milles au delà de la muraille de la Chine: & dans cet endroit il leur a diſtribué des terres & des pâturages; pendant qu'il a don-

né leur pays aux Tartares ſes ſujets, qui y ont à preſent des habitations. Cependant ces Tartares Occidentaux ſont ſi puiſſans, que s'ils s'accordoient entr'eux, ils pourroient encore ſe rendre maiſtres de toute la Chine, & de la Tartarie Orientale, de l'aveu meſme des Tartares Orientaux.

J'ay dit que ce Monarque a uſé d'adreſſe pour ſubjuguer les Tartares Occidentaux : car un de ſes premiers ſoins a eſté d'engager par des gratifications & des demonſtrations d'amitié les *Lamas* dans ſes intereſts. Comme ces faux Preſtres ont un grand credit dans la nation, ils luy perſuaderent aiſément de ſe ſouſmet-

tre à la domination d'un si grand Prince; & c'est en consideration de ce service rendu à l'Etat, que l'Empereur regarde encore aujourd'huy ces *Lamas* d'un œil favorable, qu'il leur fait des largesses, & qu'il s'en sert pour maintenir les Tartares dans l'obeïssance, quoyque dans le fonds il n'ait que du mespris pour leurs personnes, & qu'il les regarde comme des gens grossiers, qui n'ont aucune teinture de sciences, ni des beaux arts, par où l'on voit combien ce Prince a d'habileté & de politique.

Il a divisé cette vaste étenduë de pays en quarante-huit Provinces, qui luy sont sou-

miſes & tributaires. Ce qui eſt admirable, c'eſt qu'il gouverne luy ſeul un Empire d'une ſi vaſte eſtenduë, & qu'il eſt l'ame qui donne le mouvement à tous les membres de ce grand corps. Non ſeulement il ne ſe repoſe des affaires publiques ſur aucun des Grands : mais il n'a jamais meſme ſouffert, que les Eunuques du Palais, ni aucun des Seigneurs de ſa Cour, qui ont eſté elevez auprés de luy, diſpoſaſſent de rien au dedans de ſa Maiſon, & reglaſſent d'eux-meſmes aucune choſe. Il prend connoiſſance des affaires qui ſe traitent dans tous les Tribunaux, & ſe fait rendre un compte exact des Ju-

gemens qu'on y a portez. En un mot, il dispose & ordonne de tout par luy-mesme : & c'est à cause de l'autorité absoluë qu'il s'est ainsi acquise, que les plus grands Seigneurs de la Cour & les personnes les plus qualifiées de l'Empire, mesme les Princes de son Sang ne paroissent jamais en sa presence qu'avec un tres-profond respect. Aussi les punit-il avec une equité admirable, & tout de mesme que les plus petits, quand ils sont des fautes qui le meritent.

Au reste les *Lamas*, dont je viens de parler, ne sont pas seulement considerez du Peuple de leur Nation : mais aussi des Seigneurs & des Princes,

qui leur témoignent beaucoup d'amitié : & cela nous fait craindre que la Religion Chreſtienne ne trouve pas une entrée ſi facile dans la Tartarie Occidentale. Ils ſont encore fort puiſſans ſur l'eſprit de la Reine Mere, qui eſt de leur pays, & qui a preſentement ſoixante & dix ans. Ils luy ont ſouvent dit que la Secte, dont elle fait profeſſion, n'avoit point d'ennemis plus declarez que nous : & c'eſt une eſpece de miracle, ou du moins une protection toute ſpeciale de Dieu, que nonobſtant cela, l'Empereur qui a beaucoup d'égard & de reſpect pour elle, n'ait pas laiſſé juſqu'icy de nous combler d'honneurs

& de graces, nous considerant toujours d'une autre maniere que ces *Lamas*.

Durant le voyage, comme les Princes & les premiers Officiers de l'Armée alloient souvent chez la Reine pour luy faire leur cour, & que nous fusmes avertis d'y aller aussi, nous voulusmes consulter auparavant un de nos amis d'entre les Grands, qui dans les affaires qui nous surviennent parle pour nous à l'Empereur. Ce Seigneur estant entré dans la tente du Prince, le consulta là-dessus luy-même, & sortant aussi-tôt, *L'Empereur*, nous dit-il, *m'a fait entendre, qu'il n'est pas necessaire que vous alliez chez la Reine comme les autres*, ce qui

nous fit aſſez comprendre que cette Princeſſe ne nous eſtoit pas favorable.

La troiſiéme raiſon que l'Empereur a euë de faire ce voyage, eſt ſa ſanté : car il a reconnu par une aſſez longue experience, que quand il eſt trop long-tems à Pequin, il ne manque gueres d'eſtre attaqu é de diverſes maladies, qu'il évite par le moyen de ces longues courſes. Car tout le tems qu'elles durent, il ne voit point de femmes ; & ce qui eſt bien plus ſurprenant, il n'en paroiſt aucune dans toute cette grande armée, excepté celles qui ſont à la ſuite de la Reine Mere, encore eſt-ce une choſe nouvelle, qu'elle ait accompa-

gné le Roy cette année, cela ne s'estant jamais pratiqué qu'une seule fois, lorsqu'il mena les trois Reines avec luy jusqu'à la ville capitale de Leauton, pour visiter les sepulchres de ses Ancestres.

L'Empereur & la Reine Mere pretendoient encore par ce voyage éviter les chaleurs excessives qu'on sent à Pequin en Esté pendant les jours Caniculaires. Car dans cet endroit de la Tartarie, il regne aux mois de Juillet & d'Aoust un vent si froid, principalement durant la nuit, qu'on est obligé de prendre de gros habits, & des fourures. La raison qu'on peut apporter d'un froid si extraordinaire, est que cette region est

fort élevée, & pleine de montagnes. Il y en a une entr'autres, ſur laquelle nous avons toûjours monté durant cinq ou ſix jours de marche. L'Empereur ayant voulu ſçavoir de combien elle ſurpaſſoit les campagnes de Pequin éloignées de là d'environ trois cent milles; à noſtre retour, aprés avoir meſuré la hauteur de plus de cent montagnes qui ſont ſur la route, nous trouvaſmes qu'elle avoit trois mille pas geometriques d'élevation au deſſus de la mer la plus proche de Pequin.

Le ſalpetre, dont ces contrées ſont pleines, peut encore contribuer à ce grand froid, qui eſt ſi violant, qu'en creu-

ſant la terre à trois, ou quatre pieds de profondeur, on en tiroit des mottes toutes gelées, & des monceaux de glace.

Pluſieurs petits Roys de la Tartarie Occidentale venoient de tous coſtez de trois cent, & meſme de cinq cent milles avec leurs enfans pour ſalüer l'Empereur. Ces Princes, qui ne ſçavent la pluſpart que leur langue naturelle, fort differente de celle qu'on parle dans la Tartarie Orientale, nous marquoient des yeux & du geſte une bonté toute particuliere. Il s'en trouvoit parmy eux, qui avoient fait le voyage de Pequin pour voir la Cour, & qui avoient veu noſtre Egliſe.

Un ou deux jours avant que d'arriver à la montagne, qui estoit le terme de nostre voyage, nous rencontrasmes un petit Roy fort âgé, qui revenoit de chez l'Empereur ; nous ayant apperçus, il s'arresta avec toute sa suite, & fit demander par son Interprete, lequel de nous s'appelloit *Nauhauaij* : Un de nos valets ayant fait signe que c'estoit moy, ce Prince m'aborda avec beaucoup de civilité, & me dit qu'il y avoit long-tems qu'il sçavoit mon nom, & qu'il desiroit de me connoistre ; il parla au Pere Grimaldi avec les mesmes marques d'affection. L'accüeil favorable qu'il nous fit en cette rencontre, nous donne quel-

que lieu d'eſperer, que noſtre Religion pourra trouver entrée chez quelques-uns de ces Princes, particulierement ſi on a ſoin de s'inſinuer dans leur eſprit par le moyen des Mathematiques. Que ſi on a deſſein de penetrer quelque jour dans leur pays, le plus ſeur pour pluſieurs raiſons, que je n'ay pas le loiſir d'expliquer icy, ſeroit de commencer d'abord par les autres Tartares plus éloignez, qui ne ſont pas ſouſmis à cet Empire, delà on paſſeroit à ceux-cy, en avançant peu à peu vers la Chine.

Durant tout le voyage l'Empereur a continué de nous donner des marques ſingulieres de ſa bienveillance, nous

faiſant des faveurs à la veuë de ſon armée, qu'il ne faiſoit à perſonne.

Un jour qu'il nous rencontra dans une grande vallée, où nous meſurions la hauteur & la diſtance de quelques montagnes ; il s'arreſta avec toute la Cour, & nous appellant de fort loin, il nous demanda en langue Chinoiſe, *Hao mo*, c'eſt-à-dire, *vous portez vous bien*? Enſuite il nous fit pluſieurs queſtions en langue Tartare ſur la hauteur de ces montagnes, auſquelles je répondis auſſi dans la meſme langue. Aprés cela, ſe tournant vers les Seigneurs qui l'environnoient, il leur parla de nous en des termes tres-

obligeans, comme je l'appris le ſoir meſme du Prince ſon oncle, qui eſtoit alors à ſes coſtez.

Il nous a témoigné encore ſon affection, faiſant ſouvent porter des mets de ſa table dans noſtre tente, voulant meſme en de certaines rencontres, que nous mangeaſſions dans la ſienne: & toutes les fois qu'il nous a fait cet honneur, il a eu égard à nos jours d'abſtinence & de jeuſne, nous envoyant ſeulement des viandes dont nous puſſions uſer.

Le fils aiſné de l'Empereur à l'exemple de ſon pere, nous marquoit auſſi beaucoup de bonté; car ayant eſté contraint de s'arreſter durant plus de

de dix jours, à cauſe d'une chute de cheval, dont il fut bleſſé à l'épaule droite, & une partie de l'armée dans laquelle nous eſtions l'ayant attendu, pendant que l'Empereur avec l'autre continuoit ſa chaſſe ; il ne manqua pas durant tout ce temps-là de nous donner tous les jours quelques marques de ſa bien-veillance, que nous regardons, auſſi bien que celles dont nous comble l'Empereur ſon pere, comme les effets d'une particuliere Providence, qui veille ſur nous & ſur le Chriſtianiſme.

Tendreſſe de l'Empereur pour ſon peuple.

On voit en divers endroits de ces Lettres, que l'Empereur de la Chine n'a pas moins de bonté, que de puiſſance & de

grandeur. Il en donna il y a quelques années un témoignage illustre à son peuple. La ville de Pequin & les environs avoient esté affligez d'un tremblement de terre de trois mois, si horrible & si violent à certaines heures, qu'une infinité de Temples & de Palais en avoient esté abbatus. Les murailles de la Ville tomberent, & plus de quatre cent personnes furent écrasées. Dans une Bourgade nommée Tuncheu, trente mille habitans furent ensevelis sous les ruines de leurs maisons. Le danger fut si grand pour tout le monde, qu'aucun édifice n'estant seur, l'Empereur & toute la Cour prirent le parti de camper, & le peu-

ple qui n'avoit pas le moyen d'avoir des tentes, ſe reſolut à coucher dehors. Quand le tremblement de terre fut paſſé, ceux dont les maiſons eſtoient tombées ſe trouverent dans la neceſſité de continuer long-tems cette maniere de vie, leur eſtant encore plus difficile de baſtir une maiſon, que d'avoir une tente; & ce qui redoubloit l'affliction publique, la pluſpart n'avoient pas de quoy rendre les derniers devoirs à leurs parens : ce que les Chinois conſiderent comme un des plus grands maux de la vie. L'Empereur ne pût voir la miſere de ſon peuple, ſans eſtre émeu de compaſſion. Il reſolut de la ſoulager, & s'y por-

ta si genereusement, qu'il donna de l'argent de son épargne non seulement pour rebastir les maisons des vivants, mais pour faire mesme des cercueils aux morts.

Ce que c'est que les Lamas. Pour entendre l'endroit de la derniere lettre, où il est parlé des Lamas, il faut prendre garde de les confondre avec les Bonzes. Les Lamas sont les Prestres des Tartares idolatres, & les Bonzes ceux des Chinois. Ceux-cy sont dans un fort grand mépris à la Chine, sur tout parmi les gens de condition, & ceux-là, comme dit la Lettre, sont en veneration dans toute la Tartarie, mesme auprés des Grands. Aussi les Bonzes sont-ils tous gens de la lie du

peuple, & un ramas de canailles la plusspart grands scelerats : mais ces Lamas ont parmi eux des gens de qualité, & il n'y a pas long-tems que leur Pontife estoit un frere du Roy de Tibet. De plus ils vivent communément dans une grande apparence de regularité.

Mais pour sçavoir plus à fond ce qui regarde ces Prestres Tartares, si souvent nommez dans les Histoires de la Chine, & toujours en passe de n'avoir que trop de part aux affaires de cette Monarchie, je rapporteray icy ce qu'un Jesuite de Perse en a appris d'un Prestre Armenien, qui a esté au Tibet, & d'un autre voyageur de la mesme Nation, homme

ſage & de bonne foy, lequel y a demeuré quatre ans, & dont le recit doit paroiſtre d'autant plus vray, que le Pere Gruber, qui a paſſé par là en venant de la Chine, s'accorde parfaitement avec luy.

Il y a deux Royaumes en Aſie qui portent le nom de Tibet. L'un s'appelle le petit, l'autre le grand. Le petit Tibet confine au Royaume de Cachemir, qui eſt cette agreable Contrée de la domination du Mogol, que nous a décrit M. Bernier, abondante en toutes ſortes de fruits, comme les plus fertiles Provinces de l'Europe, embellie par tout de jardins, & arroſée de fort

claires eaux, ayant des Habitans doux, ſociables, de bon accueïl pour les Eſtrangers. Le petit Tibet eſt tout le contraire, quand à la nature du pays: car c'eſt une terre ſterile, un climat froid, & un peuple fort pauvre.

Le grand Tibet, que quelques-uns appellent le Tebat, & d'autres le Boutant, confine à la Tartarie Chinoiſe. Il n'eſt gueres plus agreable ni plus fertile que le petit. D'ordinaire on n'y fait point de pain. De la farine d'orge demêlée avec de l'eau de Thé, qui vient de la Chine, ou avec quelque autre liqueur, en tient lieu. Quelques-uns neanmoins font du pain d'orge.

La plupart des pauvres y mangent la chair cruë. Les Rivieres fournissent de fort beau poisson, & il y a quantité de laitage. La terre n'y produit ni vin ni fruits. On y fait de l'eau de vie assez forte avec de l'orge & d'autres grains. On se sert d'un peu de froment, qui y croist, pour faire d'autres liqueurs nourissantes.

Le Tibet abonde en musc. C'est un animal sauvage, de couleur fauve, un peu plus gros & un peu plus long qu'un chat, ayant deux dents fort grandes à la machoire de dessus, & son parfum au nombril. La chasse de cet animal est la plus ordinaire du pays.

Il y a beaucoup de mines d'or & d'argent, mais comme les habitans ne ſçavent pas travailler aux mines, ils n'en ont que ce qu'ils en trouvent en creuſant la terre au hazard; ce qui n'empeſche pas qu'il ne ſoit aſſez commun.

L'air y eſt excellent, & on y eſt rarement malade. Les hommes y ſont robuſtes, aſſez équitables, & puniſſant tres-ſéverement les voleurs. La foy des mariages y eſt exactement obſervée : mais les perſonnes libres y vivent avec un grand libertinage. Ils n'enterrent point les morts : ils les expoſent aux beſtes & aux oiſeaux, dont ils croyent qu'il vaut mieux eſtre mangé, que de

pourrir, & servir de nourriture aux vers.

Dans Lassa, qui est la capitale & l'unique ville du pays, commande un Mandarin de la Chine, qui y est envoyé par l'Empereur, à qui cet Estat est soumis : par où l'on peut encore juger de l'immense étenduë de l'Empire Chinois, y ayant plus de trois mois de chemin depuis le Tibet jusqu'à Selink, ville située au pied de la grande muraille. Quoy que cet entre-deux soit extrémement desert, & qu'on n'y trouve que des bestes farouches : cependant il y passe fort frequemment des caravanes, qui vont du Tibet à la Chine, dont la capitale n'est

éloignée de Selink, que de deux autres mois de voyage.

Outre le Mandarin qui commande dans le Tibet pour l'Empereur de la Chine, il y a encore ſous l'autorité du meſme Monarque un Prince Calmouque, qui a une juriſdiction ſeparée, & à qui l'on donne le nom de Roy.

Mais on peut dire que le plus grand Seigneur du pays eſt le Pontife des Lamas, qu'ils appellent ou le grand Lamas, ou le grand Lam, ou le grand Lamaſem, qui eſt aſſeurément ce fameux Preſte Jean, que quelques-uns ſans fondement ont placé en Ethiopie. On a tant de veneration pour ce grand Lamas, qu'on le regarde comme

une divinité : car ces peuples en reconnoissent trois. Ils disent qu'il y a un Dieu invisible, & qui ne parle jamais à personne. Un autre qui est la parole de Dieu, & qui la communique au Lamas, & le troisiéme est le Lamas mesme qui annonce la parole de Dieu aux autres. La demeure de ce faux Pontife est dans une espece de forteresse à un quart de lieuë de la capitale, & de mesme nom que la capitale mesme, où il gouverne quatorze mille Lamas. Il y a deux autres forteresses éloignées de celles-là de quelques journées, dans l'une desquelles il y en a douze milles, dans l'autre huit milles, tous sous l'obeïssance du

grand Lamas, qui en diſpoſe comme il luy plaiſt, & qui en envoye de grandes troupes en Miſſion dans la Tartarie, & à la Chine, ſans leur donner ni viatique, ni autre moyen de ſubſiſter.

Ces Lamas ne ſe marient jamais, & ont parmi eux des Communautez de l'un & de l'autre ſexe, qui vivent plus auſterement que les autres. Ils ſont tous neanmoins fort auſteres. Car ils ont des jeuſnes, des Oraiſons mentales, un Careſme de quarante jours, & d'autres penitences ſemblables. Ils ont auſſi un chœur, & une eſpece de chant. Leur Temple eſt d'une grandeur prodigieuſe, où l'on voit les

ſtatuës d'Adam & d'Eve. Le Pere Gruber dit qu'ils offrent un ſacrifice de pain & de vin, quand ils en peuvent trouver. Cette imitation des pratiques du Chriſtianiſme fait dire aux Mahometans qui les connoiſſent, que ce ſont les Infidelles de la Religion Chreſtienne. M. Thevenot croit que les Neſtoriens de Mouſſol & des environs ont autrefois porté l'Evangile en ces Pays-là, & à la Chine meſme, & que ces Lamas ſont les reſtes de cette Chretienté, qui s'eſt ainſi peu à peu corrompuë par l'ignorance & avec le tems. Un illuſtre & ſçavant Cardinal, à qui M. Thevenot a propoſé les raiſons qu'il a d'eſtre dans ce

ſentiment, les a confirmées de ſon ſuffrage, qui eſt un préjugé ſeur de celuy du public.

Le grand Lamas eſt extremement riche. C'eſt luy qui donne la permiſſion de foüir les terres pour trouver l'or, & ſoit qu'on en trouve, ſoit qu'on n'en trouve pas, ſa permiſſion luy vaut toûjours beaucoup. Comme le Pays eſt abondant en chevaux, en chameaux & autres beſtes de charge, il en a un nombre prodigieux. La credulité des peuples luy eſt encore d'un meilleur revenu que tout cela. Car tout le monde luy donne, & il ne luy couſte pour reconnoiſtre les preſents qu'on luy fait, que de petits reliquaires de cuivre, qu'il

remplit de choſes fort bizarres, & que ces miſerables portent ſur eux, comme un remede à toutes ſortes de maux.

Ce n'eſt pas ſeulement le peuple qui ſe laiſſe tromper à cet imposteur : mais les plus conſiderables du pays, ſur leſquels il prend un tel aſcendant, qu'ils ne font rien que par ſa direction. Le Gouverneur & le Roy de Tibet ſont les premieres duppes des fauſſes lumieres, qu'il feint de recevoir d'enhaut. On ne ſçauroit croire, combien cette Princeſſe, qu'on appelle à la Chine la Reyne Mere, eſt aveuglement devoüée à toutes les ſuperſtitions de ce faux Prophete. Toute ſa Cour eſt pleine de Lamas

Lamas, & elle en est si infatuée, qu'elle partage avec eux tout ce qu'elle a. C'est ce qui la renduë ennemie du Christianisme & des Chrestiens, contre lesquels elle a une haine implacable. La fortune de cette femme est extraordinaire. Car elle n'est mere du feu Empereur & ayeule de celuy-cy que par adoption. Elle avoit esté nourrisse du premier, qui s'y attacha tellement qu'il eut toûjours pour elle toute la tendresse & toute la déference, qu'un fils du meilleur naturel du monde pourroit avoir pour celle dont il auroit receu la vie. Ce qui est de plus estonnant, c'est que l'Empereur d'aujourd'huy s'est

trouvé dans toutes les mesmes dispositions à son égard. De sorte qu'elle est depuis fort long-tems dans un grand credit à la Chine, joüissant de tous les honneurs d'une grande Reine, & ayant mesme beaucoup de part aux affaires.

On peut dire que le chef-d'œuvre de l'habileté des Ministres de l'Evangile, qui ont eu du credit dans cette Cour, & un des plus essentiels services qu'ils y ayent rendus à la Religion, c'est d'avoir osté aux deux Conquerans l'estime que leurs Ancestres avoient euë pour ces Lamas : comme ce n'est pas un petit témoignage de la fermeté d'esprit de ces Monarques, que de s'estre pû

mettre au deſſus de cette ſuperſtition hereditaire. Tandis que les paſſions de Chunchi luy laiſſerent libre l'uſage de ſa raiſon, il ſuivit ſur cela les conſeils du Pere Adam, & ſi par politique il fit quelques démarches pour honorer les Lamas, il les fit avec dignité, & y garda ſon caractere. Au commencement de ſon regne leur grand Preſtre le vint trouver, dans l'eſperance de s'ériger en Directeur de ſa conſcience, & peut-eſtre en Miniſtre de ſon Empire. Il y vint accompagné de trois mille des ſiens, qui paſſant parmi les Tartares, veſtus de leur habit rouge, qu'ils portent tous, avoient attiré à leur ſuite plus

de trente mille perſonnes, qui leur faiſoient un magnifique cortege. Un des oncles de l'Empereur luy perſuada de s'avancer juſqu'à la grande muraille, pour aller recevoir un ſi grand hoſte à l'entrée de ſes Eſtats, & le Prince, qui eſtoit tout jeûne, faiſoit déja les préparatifs du voyage, lors que le Pere Adam, qui en fut averti, le vint trouver, & luy repreſenta combien une pareille action aviliroit la majeſté de l'Empire. Sa remontrance fut ſi efficace, que l'Empereur y acquieſça. Le Lamas vint, il le receut bien : mais ſans baſſeſſe & ſans ſuperſtition. On dit que cet homme fit paroître beaucoup de ſoupleſſe en

cette rencontre, & que s'eſtant informé en chemin, en qui le Prince avoit confiance, & qui luy donnoit des conſeils, comme on luy eut répondu, que c'eſtoit un eſtranger d'Europe, homme habile & intelligent; il témoigna fort approuver ce choix, & loüa le bon gouſt du Monarque.

L'Empereur d'aujourd'huy marche ſur les meſmes traces; & ce qu'il y a de meilleur en luy, c'eſt qu'il ne paroiſt pas en danger de ſe démentir comme ſon pere, les femmes ayant moins de pouvoir ſur ſon eſprit. Ce n'eſt pas qu'il ſoit parvenu juſqu'à ne les pas aimer; s'il en eſtoit là, il auroit ſurmonté un des plus grands

obstacles qu'il ait au Christianisme : mais il les aime de telle maniere, que s'il a assez de foiblesse pour les rendre maistresses de son cœur, il a assez de force pour empescher, que leur empire ne s'estende sur sa raison, & que se meslant des affaires de son Estat, de leur Roy il ne devienne leur esclave.

C'est ainsi que quelque attachement qu'ait la Reine mere pour les Lamas, & quelques entestées qu'en puissent estre les femmes qu'il aime le plus, toute son estime & toute son affection a toûjours esté pour les Jesuites de sa Cour, ausquels, depuis qu'il les a connus, il n'a cessé de fai-

re des graces, & de donner des témoignages éclatans de ſa bienveillance royale.

C'eſt à leur conſideration qu'il ferme les yeux au progrés que fait la Religion Chreſtienne à la Chine, qui eſt ſous le regne de ce Prince plus grand qu'on ne l'euſt oſé eſperer. Juſqu'icy on n'a point vû en luy de diſpoſition à l'embraſſer. Il en diſpute, & comme il a un fort bon eſprit, il la trouve belle, & a ſouvent dit qu'elle n'enſeignoit rien de contraire à la raiſon. Un jour meſme eſtant allé voir les Peres, il leur donna un écrit de ſa main portant ces mots : *Je revere le Ciel*, que tous les Miſſionaires

de la Chine ont placé ſur le frontiſpice de leurs Egliſes, comme une approbation tacite que l'Empereur donne à la vraye Religion: mais il s'en eſt tenu là; & c'eſt une fable que ce qu'on a dit à Moſcou, que dans les derniers démeſlez des Moſcovites & des Chinois, ce Prince avoit écrit aux grands Ducs, qu'il ne vouloit pas leur faire la guerre, parce qu'il reconnoiſſoit & adoroit le meſme JESUS-CHRIST qu'eux. Nous receûmes le mois paſſé une Lettre de la Chine venuë en Europe en dix mois, qui dit poſitivement le contraire, & qui aſſeure que ce Prince n'a encore donné aux Predicateurs de

l'Evangile aucune esperance de conversion. Naturellement mesme il seroit porté à faire observer son Edit, qui défend de faire de nouveaux Chrêtiens, en permettant à ceux qui sont deja faits l'exercice de leur Religion. Il y a quelque temps que les Peres de Pequin croyant en avoir trouvé une occasion favorable, eurent envie de luy demander la reformation de cet Edit, & le retranchement d'une close si peu honorable aux Christianisme. Afin neanmoins de ne rien faire sans conseil, il prirent celuy d'un oncle de l'Imperatrice, qui est un de leurs meilleurs amis : *N'en faites rien*, leur répondit ce Prince, *il ne*

faut rien remuer là-dessus. L'Empereur sçait ce qui se passe, & il n'ignore pas qu'à Pequin mesme il n'est point d'année que vous ne fassiez deux mille Chrestiens : mais il fait comme s'il l'ignoroit, & il ne seroit pas seur de tenter de luy faire changer de conduite. Cela marque avec quelle sagesse il faut gouverner le zele à la Chine, & quel tort y feroient à la Religion ceux-mesmes qui avec de bonnes intentions y en porteroient un autre, que celuy qui est reglé par la prudence, & épuré par la Charité. Mais cela marque en mesme temps la condescendance de ce Prince pour ceux qu'il honore de son amitié. Nous reçûmes il y a quelques mois

des Lettres d'un de nos Missionaires, dans lesquelles outre les details de ce qui se fait en cette mission, & qui ne sont pas de mon sujet, il rapporte beaucoup d'exemples des bontez que l'Empereur a pour eux. Comme ils peuvent servir à faire connoistre ce Monarque dont j'ay entrepris de faire le portrait, j'ay crû que je ne devois pas supprimer des choses si convenables à mon dessein. On verra par-là combien il est affable, doux, prevenant, mesme poli, & que peu de Princes en Europe sçavent mieux que luy assaisonner leurs bien-faits de paroles & de manieres agreables. Voicy ce qu'en écrit ce Pere.

Affection de l'Empereur pour les Jesuites de sa Cour.

Les faveurs que nous recevons de l'Empereur sont si extraordinaires, que les Grands de la Cour s'en tiendroient honorez. Les Peres de Pequin, qui sont auprés de luy, sont ceux qui y ont la meilleure part. Il les voit avec plaisir, il leur parle, il les entretient les heures entieres avec une familiarité qui n'est pas imaginable. Comme on luy parle toujours à genoux, ne voulant pas souffrir qu'ils soient si long-tems dans une posture si incommode, il a bien la bonté de les faire asseoir.

Dans ses voyages, qui sont frequens, il les mene presque toujours avec luy, & ordonne à quelqu'un des grands Of-

ficiers de sa Maison, d'avoir soin d'eux. Il y a deux ans qu'il mena les Peres Verbiest & Grimaldi dans la Tartarie Occidentale, il y a mené cette année le Pere Pereïra, pour apprendre de luy, en faisant chemin, la musique Europeane.

Il a ordonné à ces Peres d'apprendre la Langue Tartare, & leur a luy-mesme choisi un maistre. Il sçait le Tartare & le Chinois : mais il aime mieux le Tartare : ce qui a fait que les Peres se sont hastez de l'apprendre. Il prend aujourd'huy un fort grand plaisir à le leur entendre parler, & à le parler avec eux.

Quand ils sont malades, il les envoye visiter, & s'ils meu-

rent il a ſoin luy-meſme d'ordonner des funerailles ; ce qui eſt à la Chine une des plus grandes marques d'amitié qu'on puiſſe donner. Il veut neanmoins toujours qu'on y obſerve toutes les ceremonies du Chriſtianiſme : de ſorte qu'on a veu plus d'une fois porter leurs corps à leur ſepulture, éloignée de la maiſon qu'ils ont auprés du Palais de toute la longueur de Pequin, qui fait une eſpace de plus de deux lieuës, la Croix levée, & plus de deux mille Chreſtiens marchant deux à deux le cierge à la main, avec la meſme tranquilité, qu'on le feroit dans la Ville de l'Europe la plus Catholique. C'eſt la coutume des

Empereurs de la Chine, quand ils veulent honorer la memoire de quelqu'un, d'envoyer à son tombeau un éloge de quatre lettres écrit de leur main, ce qu'ils appellent un yupien. Les plus Grands s'en estiment honorez, & il y a quelque tems que le Roy de Tonquin ayant envoyé demander à l'Empereur l'investiture de son Royaume, tint à grande faveur que ce Prince luy en donnast un pour le feu Roy son Pere. L'Empereur a fait cet honneur à tous ceux de ces Religieux qui sont morts à Pequin, & a mesme étendu cette faveur jusques dans les Provinces, en ayant envoyé un aux obseques d'un Pere Allemand nommé Chri-

ſtien Herdric, mort à Kian-cheu dans la Province de Chan-ſi. Cet éloge vint fort à propos, pour reparer la honte que recevoit la Religion dans le lieu où il eſtoit mort, parce qu'y eſtant ſeul, & n'y reſtant plus de Preſtre aprés luy, il eſtoit demeuré dans ſa bierre, ſans que perſonne paruſt pour faire les ceremonies des funerailles. Les Idolatres inſultoient déja aux Chreſtiens, & les ſollicitoient de retourner à leur ancienne Religion, où les devoirs funebres, qu'ils eſtiment les plus eſſentiels & les plus importans, ſont rendus avec ſoin aux morts. Il y eut meſme un Mandarin dans une ville voiſine, qui commençoit

déja

déja à les perſecuter là-deſſus, & qui en avoit fait battre, pour leur faire quitter une ſecte, qui paſſoit pour impie: mais il fut bien ſurpris, quand tout d'un coup lors qu'il s'y attendoit le moins, il vit paroiſtre le Pere Grimaldi avec un Mandarin de la Cour, apportant en ceremonie l'éloge dont je viens de parler, couvert d'une piece de ſoye jaune, qui eſt la couleur de l'Empire. Cet éloge, & la pompe des obſeques qu'avoit ordonné l'Empereur, rendit à cette Egliſe affligée l'honneur & la tranquillité. Comme tous les Mandarins des environs ſe trouverent à la ceremonie, le perſecuteur dont je viens de

parler fut obligé de s'y trouver aussi. Il apprehendoit fort la suite des violences qu'il avoit exercées : mais il se rasseura, quand le Pere dissimulant prudemment ce qui s'étoit passé, se contenta de luy faire des plaintes de quelques Idolatres de sa jurisdiction, qui contre les intentions de l'Empereur inquietoient les Chrestiens. Le Mandarin extremement aise de voir le tour que prenoit l'affaire, promit au Pere qu'il y mettroit ordre, & ils se separerent ainsi bons amis.

Partout où l'Empereur passe en faisant ses voyages, il fait caresse à ceux de ces Peres, qu'il rencontre sur son chemin. Sur

la fin de l'année paſſée, il alla viſiter dans la Province de Chanton le ſepulcre de Confutius, ce celebre Philoſophe de la Chine, dont on vient d'imprimer les Ouvrages en France. Comme il paſſoit par Cinan, où il y a une Egliſe, il y envoya un Mandarin demander des nouvelles du Pere Vallat, qui eſt un Jeſuite François qui la gouverne: mais qui en eſtoit alors abſent. Il alla de là à Nanquin, où une des premieres choſes qu'il demanda aux Mandarins, qui allerent au devant de luy, fut où eſtoit ſituée l'Egliſe. Il s'attendoit que les Peres qui en ont ſoin le viendroient ſaluer comme les autres: mais ils ne

l'oserent faire sans estre appellez. L'Empereur les attendit deux jours, & s'impatientant enfin de ce qu'ils ne venoient point, il leur envoya un Mandarin de sa maison nommé Chao, ami zelé des Peres de Pequin, pour leur faire reproche de ne l'estre pas venu voir, & leur demander obligeamment s'ils avoient quelque chose contre luy. Les Peres répondirent, que le respect qu'ils avoient pour sa Majesté les avoit empeschez de se presenter devant elle, sans sçavoir si elle l'agréeroit. *Vous n'en deviez pas douter*, repartit le Mandarin: *L'Empereur passant à Cinan a d'abord envoyé chez vous; comment est-ce qu'il ne s'y est trouvé personne pour*

le recevoir? Le Pere Gabiani, à qui il parloit, luy dit que le Pere qui residoit à Cinan estoit venu à Nanquin pour une affaire, & qu'il y estoit encore actuellement. Sur cela il fut conclu, qu'ils iroient tous deux faire la reverence à l'Empereur. Ils y allerent & en furent receus avec toutes les marques d'estime & d'affection qu'ils pouvoient desirer. Ils luy firent des presens selon la coutume du Pays, dont il ne retint que des bougies blanches, qui sont rares & precieuses à la Chine. Il leur fit de son costé quelque largesse, mais peu considerable : car les Empereurs Chinois donnent fort peu; & plutost pour honorer

que pour enrichir. Il s'entretint long-tems avec eux, & leur ſit diverſes queſtions. Leur ayant demandé à la fin s'ils n'avoient point qulque image de JESUS-CHRIST ſur eux, le Pere Gabiani luy preſenta une Croix, qu'il prit, qu'il conſidera, & luy rendit. Il leur fit dire par Chao, qu'il vouloit qu'ils informaſſent les Peres de Pequin de cette viſite. Chao les avertit auſſi que l'Empereur en s'en retournant paſſeroit devant la porte de leur Maiſon. Ils ſe preparerent à l'y recevoir, & la reception qu'ils luy firent parut luy eſtre tres-agreable particulierement certains quatrins de ſept ſyllabes en vers Chi-

nois, qu'un jeune homme receu dans noſtre Compagnie avoit compoſez à ſon honneur. L'Empereur les leut avec attention, & non content de les avoir leus, il voulut meſme les emporter. Tous les Peres de Pequin vinrent au devant de luy juſqu'à une de ſes Maiſons de plaiſance, diſtante de trois lieuës de la ville, où ayant appris toutes les bontez qu'il avoit témoignées à leurs confreres, le pere Ferdinand ſe jetta à ſes pieds, & luy rendant graces au nom de tous: *Tant de bienfaits, Sire*, luy dit-il, *dont tous les jours voſtre Majeſté comble de pauvres étrangers, nous mettent dans l'impuiſſance de les reconnoiſtre. Nous ne pouvons rien faire pour elle, que*

par nos prieres & par nos vœux, & il ne nous reste pour nous acquiter des obligations immortelles que nous luy avons, que de conjurer le Monarque Souverain du Ciel & de la Terre de continuer à verser sur elle les benedictions, qui jusqu'icy ont rendu son regne le plus heureux & le plus florissant, que l'Empire de la Chine vit jamais. Ces paroles dites d'un air, qui faisoit paroistre le cœur de celuy qui parloit sur ses levres, toucherent extremement l'Empereur, & l'entretien qu'il eut ensuite avec les Peres touchant leurs Eglises, leur fit voir que leur reconnoissance avoit fait sur luy une impression extraordinaire.

Ce fut assez peu de tems aprés, qu'il s'ouvrit à eux d'un

desſein, dont nous avons ſujet d'eſperer un eſtabliſſement plus ſolide que jamais de la Religion Chreſtienne dans cet Empire. Ce Prince faiſant reflexion, que le Pere Verbieſt eſtoit déja vieux, & qu'il ne luy reſteroit plus que deux Mathematiciens, ſi celuy-cy venoit à mourir, luy demanda à luy-même, par quel moyen il en pourroit avoir ſix autres, & s'il n'en eſtoit point venu d'Europe à Macao. Le Pere luy ayant répondu, qu'il n'y en avoit qu'un, l'Empereur repliqua, qu'il euſt bien voulu qu'il y en euſt eu davantage: mais qu'il falloit toujours faire venir celuy-là, & qu'un d'eux trois l'allaſt querir. Là-deſſus

il preſſa le Pere de luy nommer celuy qu'il jugeoit le plus propre pour faire ce voyage, & le Pere s'en excuſant pour en laiſſer le choix à ſa Majeſté, elle choiſit le Pere Grimaldi, & luy donna deux Mandarins pour l'accompagner.

Ce voyage fut fort utile à la Religion dans ces Provinces éloignées de la Cour, où les Mandarins infidelles ſont moins retenus à inquieter les Miniſtres de l'Evangile, qu'en celles qui ſont proches du Prince. Les Miſſionnaires de divers Ordres Religieux, qui ont des Egliſes dans la Province de Canton, eurent recours au Pere pour faire ceſſer de ſemblables vexations, & il les en dé-

livra en effet. Aprés quoy continuant ſon chemin, il arriva à Macao, où ayant pris le Pere qu'il venoit chercher, il s'en retourna à la Cour. L'Empereur les receut tous deux avec ſes bontez ordinaires : mais n'eſtant pas encore content de ce petit nombre de perſonnes ſçavantes, qu'il avoit attirées auprés de luy, il prit reſolution de renvoyer le meſme Pere ſur ſes pas, avec ordre de paſſer en Europe, pour luy en amener des Mathematiciens. Nous venons de recevoir nouvelle, que ce Miſſionnaire eſt parti de Macao, il y a déja prés d'un an. On attend icy ſa venuë, & à la Chine ſon retour avec impatience. L'Empereur

aura neanmoins bien-tost dequoy l'attendre avec moins d'inquietude, quand les Mathematiciens que le Roy luy a choisis seront arrivez à sa Cour. Ils y seroient déja, si le voyage qu'ils firent l'an passé eust esté plus heureux, & si un mauvais vaisseau ne les eust obligez, aprés qu'ils eurent fait une partie du chemin, de retourner à Siam où ils s'étoient embarquez.

L'habileté de ces sçavans hommes ne sera pas ce qui touchera le plus le Monarque auquel ils sont envoyez : L'Histoire de celuy qui les envoye luy paroistra plus digne de sa curiosité, que tous les secrets de leur Mathematique. Le dé-

tail de tant de grandes actions, que la Renommée n'a porté que confusément en ces lieux si éloignez, luy estant raconté par des gens qui en ont esté témoins oculaires, luy donnera plus de plaisir, que toutes les raretez d'Europe. Comme il a du goust pour toutes les vertus, rien ne luy échapera dans ce Prince, qu'il ne sçache estimer ce qu'il vaut. Ce cours rapide de tant de victoires, ces belles & importantes conquestes, ce grand nombre d'ennemis vaincus, sont des endroits dans nostre Monarque, pour lesquels tout le monde a les mesmes yeux; & j'ose dire aussi que ce n'est pas ce qui frapera plus vive-

ment le grand Empereur dont je parle. Par un discernement plus delicat, il laissera aux autres à admirer le Vainqueur & le Conquerant, pour loüer un Roy qui peut tout, & qui ne veut rien que de juste; qui n'a conquis que ce qui estoit à luy; que ni ses avantages ni la foiblesse de ses Ennemis n'ont pû tenter de pousser ses conquestes au delà de l'équité de ses droits, toûjours prest à donner la paix parmi les plus grands succés de la guerre, & d'une moderation d'autant plus admirable dans la prosperité, que l'adversité ne la luy a point apprise: voila ce qu'estimera un Monarque, qui sçait estimer la vertu. Heureux

ſi en eſtimant la vertu du Roy, il ſe trouvoit aſſez de force pour en embraſſer la Religion; C'eſt le deſſein de noſtre grand Prince : mais c'eſt *ce qui n'eſt donné ni à celuy qui veut, ni à celuy qui court : mais à qui Dieu fait miſericorde.*

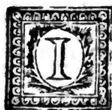
FIN.

A PARIS,

De l'Imprimerie d'Antoine Lambin, 1688.



AVERTISSEMENT.



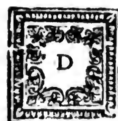
L y a quelque tems, qu'un de mes Amis m'ayant communiqué une Relation, qu'il avoit receuë de Goa, j'y trouvay l'histoire de ces deux Conquerans si nettement circonstantiée, que je pris resolution de la donner au public. J'en avois déja leu les commencemens dans les Voyages de feu M. Thevenot, & dans les Relations de M. Bernier, où quoy que je n'eusse rien trouvé qui me parust se contredire, j'y avois neanmoins leu bien des choses, que sans un plus grand éclaircissement il estoit difficile de bien ranger. La nouvelle Relation m'a donné jour

à cela, & m'a démeslé le tissu d'une histoire que j'ay jugée digne de la curiosité de ceux qui aiment à lire. Si on n'y voit pas tous les évenemens qu'on trouve dans ces deux Auteurs, il ne s'en faut pas estonner. Il arrive à tous les Historiens ou d'ignorer, ou de negliger des choses, que d'autres ont ou mieux sceuës ou plus estimées. Dans tout le reste il y a un si grand rapport entre ce que racontent de Sevagi ces deux illustres Voyageurs & la Relation dont je parle, qu'on ne peut douter de la verité, & cela mesme rend témoignage à ce qu'elle dit de Sambagi successeur de ce Conquerant.





HISTOIRE DU SEVAGI ET DE SON SUCCESSEUR, NOUVEAUX CONQUERANS DANS LES INDES.



ANS cette partie de l'Asie, qui du Septentrion au Midi s'étend entre l'Inde & le Gange, & s'enfonçe dans l'Ocean jusqu'au Cap de Commorin, re- *Patrie du Sevagi.*

gnent depuis long-tems divers Monarques, à qui la vaſte étenduë de ces terres fait des Eſtats conſiderables. Le grand Mogol eſt maiſtre de toutes celles qui ſont entre les deux fleuves, & s'eſt meſme beaucoup eſtendu dans celles qui ſont entre les deux mers, où il poſſede actuellement Surate, qui eſt une des plus conſiderables villes, & un des meilleurs ports de l'Orient. Les Portugais s'y eſtoient rendus redoutables durant tout le ſiecle paſſé, depuis que le grand Albuquerque ayant pris Goa ſur les Infidelles, y avoit eſtabli le ſiege d'une domination, qui cedoit à peu d'autres en eſtenduë, & qui les ſur-

passoit toutes en faits d'armes.

Comme les Puissances de la terre ont leurs periodes, les Hollandois ont prévalu en ces derniers tems dans les Indes, & ont dépoüillé le Portugal de la meilleure partie de ses conquestes. Parmi les guerres de ces Conquerans, plusieurs des Princes du pays n'ont pas laissé de conserver des Estats assez considerables, pour meriter le nom de Rois. Celuy de Visapour, que Maféé appelle Idalcan, estoit de ce nombre, lors que Sevagi son sujet, & Capitaine de chevaux dans ses troupes, fonda de ce qu'il usurpa sur luy la nouvelle Monarchie dont j'écris l'histoire.

Portrait de Sevagi. Sa revolte contre le Roy de Visapour.

Sevagi estoit un petit homme vif & inquiet : mais qui avec son feu ne manquoit ni de veuë ni de conduite. Comme il n'estoit pas docile, & qu'il portoit impatiemment le joug, il receut quelque mécontentement de la Cour, qui trouverent en luy un esprit tout disposé à la revolte. Ayant pris cette resolution, il assembla une troupe de vagabonds aussi déterminez que luy, & se retira avec eux dans les montagnes, qui sont entre le Malabar & la coste de Coromandel, d'où faisant des courses continuelles dans le plat pays, il desola tout le Visapour, & devint en peu de temps si puissant, qu'il osa te-

nir teste à son Roy, & se former un petit Estat des villes qu'il luy avoit enlevées. Son estoille fut si heureuse, que ce Prince mourut dans le temps qu'il alloit faire de plus grands efforts, pour ranger le rebelle au devoir.

La Reine veuve poussa quelque temps le Sevagi avec plus de courage, qu'on n'en eût dû attendre d'une femme : mais comme elle n'avoit point d'enfans, & qu'elle vouloit affermir sur le trosne un jeune homme, qu'elle & le Roy son mari avoient adopté, elle condescendit aisément à la paix que le Sevagi luy fit adroitement proposer, par laquelle il fut reconnu maistre & le-

gitime poſſeſſeur de tout ce qu'il avoit conquis.

Il fait la guerre au Mogol.

Sevagi s'eſtoit trop bien trouvé de la guerre, pour demeurer long-tems en paix. Il ne l'avoit donnée à la Reine de Viſapour, que pour troubler celle de beaucoup d'autres, & ſe rendre redoutable à tous ſes voiſins. Il eut meſme l'audace de faire des courſes ſur les terres du grand Mogol, & d'accroiſtre ſon Eſtat de quelques-unes de ſes places : hardieſſe d'autant plus grande, qu'Aurang-zeb, qui occupoit déja le troſne des Mogols, eſt un Prince à qui il ne manque rien pour eſtre un des plus grands Monarques du monde, que d'eſtre

parvenu à l'Empire par des voyes moins violentes.

Aurang-zeb ne regarda pas d'abord Sevagi comme un ennemi fort redoutable, & ne se pressa pas de le reprimer : mais la continuë de ses insultes, & de ses progrés sur les terres de l'Empire, luy firent enfin concevoir, que ce n'estoit pas un ennemi à negliger. Pour en venir plûtost à bout, il ordonna à Chatescan son oncle, qui commandoit une puissante armée dans cette partie de l'Inde, que l'on appelle le Decan, de marcher avec toutes ses forces contre Sevagi. Chatescan, qui estoit un homme sage, & qui avoit beaucoup d'experience, ayant reconnu son en-

nemi, & le terrain où il faloit combattre, prit un parti qui embarassa extraordinairement Sevagi. Car sçachant bien que ce rebelle ne tiendroit pas la campagne devant une armée aussi nombreuse que la sienne avec le peu de gens qu'il avoit, il le vint bloquer dans ses montagnes, & sans fatiguer ses troupes à l'assiéger, il le fatigua beaucoup luy-mesme par sa patience & & par son sang froid. Car ses troupes subsistoient aisément ayant la campagne libre, & celles de Sevagi consumoient insensiblement ses magazins. Dans cet embarras, Sevagi, qui n'estoit pas d'humeur à attendre les extremitez de la mau-

vaise fortune pour risquer un coup decisif, prend son parti, & s'estant fait instruire par le moyen d'un espion habile de la disposition du camp ennemi, projette avec les plus déterminez de ses soldats d'y aller enlever le General. Son parti pris, il se met en campagne, & fait une si heureuse marche, qu'il arrive au camp sans estre apperceu, à la faveur d'une obscure nuit; & comme personne ne s'attendoit à rien moins, il se trouva dans la tente du General, avant qu'on eust eu le temps de le reconnoistre.

La terreur, qui s'empare en ces occasions impreveuës des cœurs mesme les plus intrepi-

des, fit tout l'effet en celle-là, que Sevagi s'estoit promis. Chacun pensa à soy, & se sauva qui put. Le General eut à peine le temps de se mettre en défense. Il fut d'abord enveloppé, un de ses fils tué à ses costez, luy creu mort d'une grande blessure, & une de ses filles enlevées, sa femme & le reste de sa famille s'estant sauvez à la faveur du desordre & de l'obscurité. Ainsi Sevagi, qui demeura le maître, s'enrichit des dépoüilles des vaincus, & se retira dans ses montagnes chargé d'un fort riche butin.

Comme l'armée de Chatescan avoit plûtost esté effrayée par la surprise, qu'affoiblie de

ſa défaite, qui n'avoit pas eſté conſiderable; ce General n'eut pas de peine à la rallier, & à ſe mettre en eſtat, dés que ſa bleſſure fut guerie, de ſe vanger de ſon ennemi. Sevagi, qui n'omettoit rien pour aſſeurer ſa fortune, quand il n'eſtoit pas obligé de la riſquer pour la défendre ou pour l'accroiſtre, ſe voyant ſur le point de retomber dans l'embarras où il s'eſtoit veu, taſcha d'entrer en negociation avec le Prince Mogol. Il en trouva une belle occaſion dans la priſe de la fille de ce General, à laquelle bien loin de permettre que l'on fit ni mal ni inſulte, il faiſoit rendre tous les honneurs, qui eſtoient

deus à sa qualité. L'adroit Sevagi voulant donc profiter d'une conjoncture si favorable, pour traiter avec Chatescan, luy envoya offrir de luy rendre la Princesse moyennant une certaine rançon, & luy écrivit en ce mesme tems une lettre, où en galant homme il luy conseilloit, de ne pas s'aheurter ni à l'attirer au combat, ni à le faire perir dans ses retraites; que ce seroit dommage qu'un aussi grand Capitaine perdist un temps qu'il pourroit mieux employer pour sa gloire à poursuivre une entreprise obscure, & dont il ne viendroit jamais à son honneur; qu'il y laisseroit la reputation & la vie; que l'essay

qu'il en avoit fait, & qui luy avoit coûté ſi cher, n'eſtoit que le moindre des ſtratagêmes qu'on avoit preparez contre luy, & qu'il n'échaperoit jamais les piéges qu'on luy alloit tendre.

On ne ſçait ſi ce fut cette lettre, ou quelque autre neceſſité de l'Eſtat, qui obligea le Prince Mogol à faire condeſcendre le Roy ſon maiſtre, à laiſſer Sevagi en repos. Quoy qu'il en ſoit, il n'eut pas plûtoſt retiré ſa fille, qu'il ſe retira luy-meſme; & ſous prétexte de mener ſon armée à une plus importante entrepriſe, il laiſſa la campagne libre à la vivacité de Sevagi. *Il ſurprend Surate.*

Le voiſinage ne fut pas long-

tems ſans s'en appercevoir. Sevagi ne ſe vit pas plûtoſt au large, qu'il commença à incommoder les autres; Et pour faire voir qu'Aureng-zeb avoit moins retiré ſes troupes par mépris qu'il fiſt de ſes forces, que par deſeſpoir de le vaincre, il ſe reſolut de faire contre luy une nouvelle entrepriſe d'éclat, où voulant joindre l'utile à l'honorable, il creut qu'une irruption dans Surate luy apporteroit l'un & l'autre. Ayant pris cette reſolution, il communiqua ſon deſſein à ſes troupes, leſquelles animées par l'eſperance d'un ſi riche butin, promirent de bien ſeconder leur Chef, & tinrent fort bien leur promeſſe.

se. On ne pensoit à rien moins dans Surate, quand on y vit entrer Sevagi à la teste de sa petite armée. Deux mille de ses soldats déguisez en marchands & en matelots luy étoient venu préparer les voyes; de sorte que sans beaucoup d'effort il s'empara de tout ce qu'il voulut, à la reserve de la forteresse, où le Gouverneur s'estoit enfermé avec ce qu'il avoit pû ramasser de soldats. Le reste demeura à la discretion du vainqueur. Le pillage dura trois jours, pendant lesquels Sevagi & ses gens s'étant chargez des richesses immenses qu'ils trouverent dans les magazins, & dans les comptoirs de cette grande ville,

s'allerent retirer dans leurs antres, & y mettre leur proye en seureté. On dit que dans la prise de Surate Sevagi épargna deux sortes de personnes, un Missionnaire Capucin, par respect pour sa vertu, & les Europeans par prudence, parce qu'estant bien retranchez dans leur quartier, & les connoissant gens de courage, il ne voulut pas perdre à les combattre un temps qu'il vouloit plus utilement employer.

Sevagi pressé par les troupes du Mogol s'accommode avec luy.

Le Mogol picqué de cette insulte au point qu'on se peut imaginer, envoya contre le Sevagi une armée formidable sous la conduite d'un nommé Jesseingue, avec ordre de le pousser à bout. Et en effet

ce nouveau General le pour-ſuivit ſi vivement, que l'ayant enfermé dans ſon meilleur fort, il l'y tint reſſerré de ſi prés, que le Sevagi ne pouvoit plus avoir aucune eſperance d'échaper, que dans quelques-uns de ces coups heureux, que fait la ruſe, ou le deſeſpoir. Jeſſeingue, qui ne s'en tenoit pas trop ſeur, luy fit propoſer de ſe rendre à une compoſition avantageuſe, & croyant meſme que ce ſeroit faire un double ſervice à ſon maiſtre aprés avoir rétabli la reputation de ſes armes, que de luy attacher un ſi brave homme, il fait aſſeurer Sevagi, que s'il ſe veut joindre au Mogol contre un autre Roy

de l'Inde, avec qui il avoit la guerre, il luy en obtiendra des conditions, & meſme des appointemens, dont il aura ſujet d'eſtre ſatisfait. Sevagi, qui ſe ſentoit preſſé, & qui ne trouvoit pas que les recherches d'un ennemi vainqueur fut un trop mauvais endroit de ſa vie, accepta le parti ſans peine, & s'eſtant ainſi appuyé du plus grand Monarque de l'Inde, ſe vit au ſortir du precipice plus craint, & mieux eſtabli que jamais.

Pour augmenter ſa reputation, il arriva que le Mogol ayant declaré la guerre au Sophi, invita Sevagi à venir prendre un emploi conſiderable dans ſon armée, & luy en

écrivit d'une maniere si honorable & si flateuse, que Sevagi n'y pust resister. Il s'y en alla avec ses troupes, & le Roy le receut si-bien, qu'il croyoit sa fortune establie, lors que par la rencontre du monde dont il se seroit le moins défié, il la vit sur le penchant de sa ruine. Tous les braves gens voyoient de bon œil Sevagi dans l'armée Indienne, Aurang-zeb mesme, qui estimoit sa valeur, autant qu'on en pouvoit juger, ne l'y voyoit pas mal volontiers. Une seule femme, qui ne l'y pûst souffrir, le mit dans la necessité d'en sortir, aprés l'avoir mis par ses menées en danger d'y perdre la vie. C'estoit la fem-

me de ce Chatescan, General des premieres troupes qui avoient attaqué Sevagi, laquelle se souvenant de l'insulte qu'il avoit faite à son mari, & du fils qu'elle avoit perdu, émeut tellement contre luy toutes les Dames de la Cour, qu'à force de cris & d'importunitez, elles obtinrent d'Aurang-zeb, auprés duquel malgré sa sagesse le sexe n'estoit pas sans credit, qu'on arresteroit le meurtrier d'un Prince du sang des Mogols.

Sevagi en danger à la Cour du Mogol, la quitte.

Ce bruit avoit esté trop grand pour ne pas venir aux oreilles d'un homme aussi alerte que Sevagi. Quelques-uns disent qu'il en fut averti par le fils de ce Jesseingue, qui

l'avoit engagé dans le parti du Mogol. Ce fut apparemment en cette occasion, que M. Thevenot dit que Sevagi se creut perdu, & que se plaignant hautement au Roy mesme, qu'il violoit la foy promise, il voulut perir de ses propres mains. On luy retint le bras, & le Roy l'adoucit, l'asseurant qu'il n'avoit jamais eu dessein de le faire mourir. Le mesme Auteur ajoûte neanmoins, que si ce Prince n'eust craint quelque soulevement des Grands, qui aimoient Sevagi, & qui murmuroient tout haut du mauvais traitement qu'on luy faisoit, il eust sans peine consenti à la perte de cet esprit inquiet.

Comme Sevagi en venant à la Cour n'avoit eſté imprudent qu'à demi, il s'eſtoit reſervé dans ſes fortereſſes des reſſources d'hommes & d'argent capables de le ſoûtenir; & comme la ruſe ne luy manquoit gueres, non plus que la reſolution, il ſceut ſi-bien profiter du temps, qu'il ſe déguiſa, & s'échapa ſans eſtre connu. Le memoire de Goa porte, qu'il ſaccagea deux fois Surate. Je ne ſçay ſi la ſeconde fois ne fut point en cette rencontre. Le dépit où il devoit eſtre contre le Mogol & contre ſa Cour, eſtoit une diſpoſition toute propre à luy inſpirer un tel deſſein.

S'il eſt vray neanmoins ce

que M. Bernier dit, que bien des gens croyoient que la fuite de Sevagi eſtoit concertée avec Aurang-zeb, qui n'eut ni la force de reſiſter aux cris des Dames de ſa Cour, ni la perfidie de faire perir un homme qu'il y avoit appellé, il n'eſt pas probable que Sevagi ſe fuſt ſi-toſt oublié de l'honneſteté du Mogol. Ce qui rend ce ſentiment vray-ſemblable, c'eſt ce qu'ajoûte M. Bernier, que le fils de Jeſſeingue eſtant accuſé par la voix publique de l'évaſion du Sevagi, le Roy ne l'en punit point autrement, qu'en l'éloignant quelque temps de la Cour; juſques là que ſon pere eſtant mort, le Mogol luy envoya faire compliment,

& luy en continua les pensions. On peut encore confirmer cela, en ce que Sevagi tourna depuis ses armes contre les Portugais, & contre Goa. Il avoit déja pillé Bardes, peninsule de la domination de Portugal aux portes de la Capitale, & se preparoit à de plus grands efforts, lors qu'une violente colique finit sa vie avec ses projets.

Sambagi successeur de Sevagi.

Sevagi laissa deux fils heritiers de son Estat & de sa fortune. Son aisné nommé Sambagi, qui luy succeda à la Couronne, comme il avoit succedé à sa valeur, fit d'abord connoistre à ses voisins, qu'ils n'avoient pas gagné au change. Aprés s'estre saisi de son frere,

qu'il avoit appris que quelques Grands de ſa Cour avoient voulu mettre en ſa place, & l'avoir enfermé dans une fortereſſe. Il ſuivit les traces de ſon pere. Il inquieta tous les Princes de l'Inde, & s'agrandit de leurs dépoüilles. Il devint ſi puiſſant, qu'il eut le credit de ſe faire déclarer Tuteur du jeune Roy de Viſapour. Ses grandes querelles ont eſté contre le Mogol, & les Portugais. Voicy ce qu'on en écrit de Goa dans une lettre du mois de Janvier de l'an 1685.

Sultan Ekbar troiſiéme fils du grand Mogol Aurang-zeb ayant receu quelque chagrin à la Cour, ſe retira aſſez bruſ-

quement dans les Estats de Sambagi avec environ quatre cens chevaux. Sambagi, qui estoit d'humeur à profiter des querelles d'autruy, trouva que l'occasion en estoit belle, & ne voulant pas la manquer, receut & protegea Ekbar autant qu'il en fut en son pouvoir.

Aurang-zeb, qui de troisiéme fils estoit parvenu à l'Empire par l'emprisonnement de Chagehan son pere, & par la mort de son frere Dara, trouva que son exemple estoit mauvais à suivre, & craignit qu'il n'eust pris à Ekbar quelque envie de l'imiter. Pour luy en oster au moins les moyens, s'il ne luy en pouvoit oster la volonté, il crut ne devoir point

perdre de temps, il le fit ſuivre par une fort nombreuſe armée. Ekbar fut mieux ſervi par les ruſes & par l'argent de Sambagi, que le Mogol par la multitude de ſes ſoldats, dont les Generaux s'eſtant laiſſez corrompre, ſe retirerent ſans avoir rien fait.

Il fait la guerre aux Portugais, & aſſiege Goa.

Le contre coup de cette affaire retomba ſur les Portugais. Car Sambagi, irrité de ce qu'ils avoient donné paſſage aux troupes du Mogol ſur les terres qu'ils poſſedent dans le Decan, un jour qu'ils y penſoient le moins ſe jetta ſur une forteresſe, qu'ils ont aſſez prés de Chaoul, & ne l'ayant pû emporter d'emblée, il alla aſſieger Chaoul meſme.

Dom François de Tavora Viceroy des Indes ne pouvant ſecourir Chaoul, pour en eſtre trop éloigné, prit le parti de faire diverſion, & d'aller aſſieger Ponda, fortereſſe du Sambagi, qui n'eſt qu'à une lieuë de Goa dans la terre ferme. Sambagi, qui avoit intereſt de ſe conſerver une place qui l'approchoit ſi fort de Goa, leva le ſiege de Chaoul, & marchant au ſecours de Ponda, qui eſtoit déja demi-ruinée, il obligea les Portugais, qui n'avoient pas aſſez de troupes pour tenir la campagne devant luy, de ſe retirer dans leur ville. Sambagi les pourſuivit vivement, & eſtant entré dans les iſles qui environnent celles de Goa,

il en attaqua les fortereſſes, & ſaccagea toutes les bourgades. Salſette, Bardes, l'iſle de Saint Eſtienne, qui joint immediatement celle de Goa, furent attaquées en meſme-tems. Le Viceroy, qui avoit peu de monde, ſe vit aſſez embarraſſé à ſecourir tant de poſtes importans, & attaquez tout à la fois. Il n'avoit gueres de troupes reglées plus de trois cens Portugais naturels, avec environ mille Indiens, qui ſont de fort mauvais ſoldats. Il en fut reduit à employer à la garde de la ville les Eccleſiaſtiques & les Religieux, milice plus propre à combattre de la voix avec Moyſe, que des mains avec Joſué. Dans cette extremité le Gou-

verneur fit voir, que quelquefois un brave homme ſçait beaucoup faire de peu de choſes. Car il ménagea ſi-bien les troupes, & combattit luy-meſme à leur teſte avec tant de reſolution, qu'il conſerva durant un mois les plus importans de ſes poſtes, & n'en laiſſa prendre au Sambagi que quelques-uns des moins neceſſaires pour la conſervation de la place.

Malgré toute cette reſiſtance, la continuë d'un ſiege opiniaſtre dans une grande ville dépourveuë de garniſon, & ſans eſperance de ſecours, jettoit une eſtrange conſternation parmi les habitans de Goa. La ſeule fatigue eſtoit capable de faire

faire perdre cœur aux plus vigoureux. Ainsi l'on voyoit cette ville si superbe par ses bâtimens, si fameuse par ses conquestes, & si respectée de toutes les Nations Chrestiennes, pour avoir esté long-tems le sanctuaire de la Religion au milieu des peuples barbares, preste à tomber entre les mains des Gentils & des Mahometans, si la divine Providence n'eust fait un miracle pour la secourir.

Goa estoit dans l'estat que je viens de décrire, lors que de dessus les remparts on apperceut inopinément paroistre du costé de la terre ferme un corps d'armée, qui sembloit immense. Le mouvement que

fit Sambagi à la veuë de cette armée redoutable, fit d'abord comprendre qu'il la craignoit; & l'on reconneut en effet, que c'estoit celle du grand Mogol, qui le cherchoit pour le combattre. Sambagi, qui ne creut pas pouvoir resister à tant de troupes, ne pensa qu'à chercher son salut dans la ressource d'une belle retraite; & il y reüssit si bien, qu'il se retira dans ses montagnes, sans que jamais l'armée du Mogol l'eust pû engager au combat.

Il est aisé de conjecturer quelle fut la joye du peuple de Goa, quand il se vit délivré d'un si dangereux ennemi. Le Vice-Roy dépescha sur le champ un de ses principaux

Officiers, pour aller complimenter le General de cette secourable armée, qu'il apprit estre Sultan Mozon le fils aisné du grand Mogol, que ce Roy envoyoit aprés le jeune Ekbar, qui estoit encore dans les terres & sous la protection de Sambagi.

Ce fut sur la fin de l'année 1683. environ les Festes de Noël, que la ville de Goa fut délivrée de ce peril, dont le Vice-Roy crut estre échapé moins par son courage & par sa conduite, que par un secours visible d'enhaut, qu'il attribua particulierement à la protection de S. François Xavier, au tombeau duquel il avoit esté gueri durant ce sie-

ge d'une dangereuſe bleſſure, qu'il avoit receuë à une ſortie. La reconnoiſſance qu'il en témoigna fut éclatante: car il alla porter ſolemnellement au tombeau du Saint toutes les marques de ſa dignité, proteſtant qu'il ne vouloit plus gouverner dans l'Inde, que ſous l'autorité de celuy, qui s'en eſtoit montré ſi ſouvent le Patron & le Protecteur.

Mon Memoire ne dit point le détail de la guerre de Sambagi avec le Sultan Mozon. Il y apparence que l'affaire ſe termina par quelque accommodement. Car peu de tems aprés Mozon fit la guere au Mogol ſon pere, & Sambagi toûjours luy-meſme, reprit ſes

premieres briſées, juſqu'à ce qu'enfin l'année derniere les Grands de ſa Cour, eſtant revoltez contre luy, l'aſſaſſinerent, & mirent un autre en ſa place.

